ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

ou

Collection des ouvrages dramatiques
les plus remarquables
depuis les Mystères jusqu'à Corneille

Publié avec des notes et éclaircissements

par

VIOLLET LE DUC

TOME III

Librairie Plon
1854

ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS



ANCIEN THÉATRE FRANÇOIS

MORALITÉ NOUVELLE DES ENFANS DE MAINTENANT

Qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir luxures, dont l'ung vient à Honte, et de honte à Desespoir, et de Desespoir au gibet de Perdition, et l'aultre se convertist à bien faire.

Et est à trèze personnages, c'est assavoir

LE FOL
MAINTENANT
MIGNOTTE
BON ADVIS
INSTRUCTION
FINET, premier enfant
MALDUICT, second enfant
DISCIPLINE
JABIEN
LUXURE
HONTE
DESESPOIR
PERDITION.

LE FOL *commence.*

Paix là, paix là, paix là, paix, [paix,
Qu'il n'y ait homme qui mot [sonne
Pour tant que ne fustes jamais.
Paix là, paix là, paix là, paix, paix,
La femme, de ce m'entremetz;

La paix de mon cul je vous donne ;
Paix là, paix là, paix là, paix, paix,
Qu'il n'y ait homme qui mot sonne.
Venu suis le cours de Nerbonne
Pour prendre à Paris la pie.

MAINTENANT.

Mignotte, ma femme et amie,
Dieu mercy, et (la) vierge Marie,
Nous avons cy deux beaulx enfans
Qui croissent et ja sont moult grans,
Que j'ay nourris en grant exitente
Par mon labeur et de ma rente
Jusques à icy, loué soit Dieux.
Mais j'affoiblis et deviens vieux,
Pour quoy je ne pourray fournir
Doresnavant à les nourrir
Ne querre ce qu'est nécessaire.
Advisons ce qu'est bon de faire
Pour y donner provision.

MIGNOTTE.

Dire, se me semble, deussion
Nostre besoing à Bon Advis ;
Il est l'ung de nos bons amis,
Moult saige, prudent et discret ;
Je croy qu'il nous conseilleroit
Loyaulment, selon vérité,
En nostre grant nécessité.
Allons luy demander conseil.

MAINTENANT.

C'est bien dit ; allons, je le vueil,
Trestous ensemble de ce pas ;
Si luy monstrerons nostre cas

Le mieulx que pourrons par bon sens.
Venez avec nous, noz enfans;
Allons parler à ce bon homme.

LE FOL.

Certes, je m'esmerveille comme
En peu de temps je suis si saige,
Car je suis esleu par usaige
De la terre de Languedoc.
Quant j'oyoye chanter le coq,
Je faisoye resveiller Marotte.

En chantant.

Estes-vous à l'hoste[l], Perrotte ?
Faictes-vous les poyreaulx bouillir ?
J'entreprens tou[t] seul d'assaillir
Qui vouldra ces petiz patez,
Car je suis des enfans gastez
De ce pays ; par saint Germain,
Je fineroys dedans demain
De compaignons, je croy, grant somme.

MAINTENANT.

Bon Advis, sainct Pierre de Romme,
Vous doint joye, santé, honneur.

BON ADVIS.

Bon jour vous doint nostre Seigneur
Et vous met en bonne sepmaine.

MAINTENANT.

Vers vous venons sans nul demaine.

BON ADVIS.

Bon jour nous doint nostre Seigneur.

MAINTENANT.

Pourquoy venons n'estes asseur.

BON ADVIS.

Non.

MAINTENANT.

Je le diray, soyez seur,
Mais que nous vous facions trop peine.

MIGNOTTE.

Bon jour vous doint nostre Seigneur
Et vous met en bonne sepmaine.

MAINTENANT.

Sçavoir ne puis chose certaine,
Se, par la vostre courtoysie,
Ne me dictes que signifie
Règle, balance et compas.

BON ADVIS.

Je le vueil, mais n'oubliez pas,
Je compasse ce que je faictz
Par mesure, nombre et poix.
Premièrement je presuppose
La fin, ains que faire aultre chose,
A la ligne, au poix et reigle.
Sachez la cause sans desreigle :
Est première l'intention,
Après vient la perfection.
Noz maistres qui moult travaillèrent
Pour nous enseigner nous baillèrent
Par leur escript ung très beau cas.
En latin c'est : *Quicquid agas*
In primo respice finem.
Qui est à dire en françoys,
Que, quelque chose que tu fays,
Regardes comme tu la fays.
Tu la doitz faire sagement.

Note dont premièrement
Quel en pourra estre la fin.
Ce que je t'ay dit en latin,
Se tu voys que la fin soit bonne,
Fais-la, car congié je t'en donne;
Si la fin en va mal à point,
Laisse la et ne la fais point;
L'Escripture si (te) le commande.

MAINTENANT.

C'est trestout ce que je demande.
Vous estes ung grant conseilleur,
On ne pourroit trouver meilleur.
Sans barat ne sans tromperie,
Conseillez-moi, je vous en prie,
De nos enfans, que voyez cy,
Qui nous donnent moult de soucy,
Comment ilz se pourront chevir,
Après nous, le temps advenir.
Je ne suis pas fort herité;
Conseillez-moy en verité
Comment les apprendray à vivre.

BON ADVIS.

Maintenant, il le fault instruyre
En art de quelque façon :
Car ainsi l'enseigne Cathon : [*tam*
Instrue qui possint inopem deffendere vi-
Cum tibi sint nati nec opes tunc artibus
Cathon dit : Se tu as enfans [*illos.*
Qui soyent povres et non puissans,
Telement que ne puissent vivre
De ce que ta rente leur livre,
Aprens-leur mestier ou clergie
Dont ils puissent gaigner leur vie,

On ne les peult mieux heriter
De meilleur œuvre pour s'ayder,
Car il n'est trésor ne finance
Qui vaille tant que faict science.
Car on peult perdre par fortune
L'heritage et la pecune ;
Mais on ne pert point sapience
Qu'on a aprins en son enfance;
Au besoing, jamais ne les laisse ;
Exemple en avons en Boece :
Quant Fortune ses biens (luy) osta,
Philosophie le conforta.
Je t'en dis mon opinion.
Baille-les à Instruction
Qui loyaulment les instruyra.

MIGNOTTE.

Par sainct Nicolas, non fera,
Je les en garderay, beau sire.
Voulez-vous mes enfans destruyre,
Que j'ay nourris si tendrement ?
Il en yra bien aultrement,
Sachez, car je n'en feray rien.

BON ADVIS.

Dame, vous ne dictes pas bien ;
Je n'entens pas qu'on les destruyse,
Mais je vous dy qu'on les instruyse
En science et bonnes meurs,
Dont ilz pourront estre meilleurs,
Et par les instruire vivront
Et au besoing vous ayderont
En la fin quant vous serez vieulx.

MIGNOTTE.

Or avant doncques, je le veulx,

Soyent menez à Instruction,
Pour cette seule intention;
Maiz j'ay peur que ils soyent battuz.

MAINTENANT.

Je n'y donne pas deux festus
S'on les chastie pour leur prouffit.
Puis que Bon Advis si l'a dit,
Il fault que tout droit y allons
Et que Instruction prions
De leur aprendre ung mestier,
De quoy ilz se puissent aider,
Puis qu'il est ainsi ordonné.

LE FOL, *en chantant.*

Il est de bonne heure né
Qui tient s'amye en ung pré,
Dessus la belle herbe jolye.
Marotte fist trop grant follye
Du sens qu'el[le] print à l'escolle;
El en est la moytié plus folle
Du clergie qu'el a en la teste;
Jamais elle ne sera grand beste;
Par sainct Mor, ce n'est qu'une vesse.
Par trop souvent me faict ouyr messe,
Par sainct Jehan, elle me gouverne;
Puis me maine en la taverne
Et, par le breton bretonnant,
Après boire, non aultrement;
C'est la coustume de la ville.

MIGNOTTE.

Chascun de vous tost si s'abille
Ainsi comme il appartient:
Car, mes enfans, il vous convient

Estre menez chez Instruction,
A celle fin que nous soyon
Trestous joyeulx de vostre faict.
Venez et allons de bon hayt
A Instruction, que je voy.

Pause.

Monseigneur, entendez à moy,
Se vous voulez gaigner argent.

INSTRUCTION.

Ouy certes, diligentement;
Je ne demande que monnoye.

MIGNOTTE.

Mon mary vers vous m[e] envoye
Avec mes enfans que voicy.
Luy et moy nous donnons soucy
Comment ilz aprendront science
Et mestier par experience,
Dont nous sommes tous conseillez,
Et, par ma foy, si vous voulez
Leur monstrer mestier ou gramoire,
Nous vous donrons si bon salaire
Que debvrez estre bien contens.
Nous n'avons pas rentes si grans
Dont après nous ilz puissent vivre;
Aprenés-leur trestout ce livre
Que vous tenez dans vostre main.

INSTRUCTION.

Je crois qu'il n'est pas corps humain
Qui le pust sçavoir ne apprendre,
(Car), certes, trop fort est à comprendre,
Car il contient tous les mestiers.
Je leur aprendray voulentiers

Partie de ce que je sçay,
S'ilz veullent sçavoir l'a, b, c,
Ou le psaultier ou le Donnet,
Les enseignements Cathonnet,
Les acteurs Boece et Thobie,
Logique et poeterie,
Le droit civil ou canonicque,
Ou aultre mestier mécanicque,
Comme masson ou charpentier,
Couvreur, ou boursier, ou gantier,
Orfèvre, tondeur, tavernier,
Ou boulengier, ou savetier,
Qui au commun a bon mestier,
Et d'aultre part comme musique,
Geometrie, rhetorique,
Se mestier est, theologie,
Medecine, astrologie,
Qui en vouldra il choisira;
Prennent celluy qui leur plaira;
Je leur apprendray loyaument.

MIGNOTTE.

S'ilz peuvent sçavoir clerement
Toutes sciences et mestiers,
Je vous payasse voulentiers
De vostre peine bon salaire.

INSTRUCTION.

Las, comment se pourroit-il faire
Comme tant estudier peussent
Que tous les mestiers sceussent
Tous les droictz et toutes sciences?
Nous voyons par experiences
Cil qu'en plusieurs mestiers s'affiche
A grant peine n'est-il riche.

Qui a pluribus intentus
Major est a singula sensus.
Ce proverbe si est commun :
Se chascun en sçavoit bien ung,
Il luy debvroit assez suffire.
Quel mestier voulez vous eslire ?
Dictes le moy pour abreger.

MIGNOTTE.

Nous ne voulons que plus legier
Mestier, qui ne coustera guière,
S'ilz povyent vivre sans rien faire,
Je l'aymeroys encores mieulx.

INSTRUCTION.

Assez en trouve l'en d'itieulx
Qui veullent vivre sans rien faire
Et la science contrefaire.
Qui est escript en Genesis,
Qui dit qu'à la sueur du vis
Chascun si gagnera son pain.
Telz gens debvroient mourir de fain ;
L'escripture ainsi le met;
Qui non laborat non manducet.
Mourir de fain doibt endurer
Qui pour vivre ne veult ouvrer ;
L'escripture si le devise.

MIGNOTTE.

Faictes en ung prelat d'eglise,
L'aultre juge ou advocat,
Dont puissons avoir grand estat,
Grant honneur et grans richesses.

INSTRUCTION.

Telz seigneuries et haultesses

On n'a pas si legierement.
Il convient et premierement
En mainte guyse travailler,
Guères dormir ne sommeiller,
Coucher tard et lever matin,
Et savoir bien parler latin,
Avoir industrie et science,
Et qui n'a bonne conscience
Après ensuyt le damnement.

MIGNOTTE.

Nous voulissons tant seullement
Que ilz apprissent bien à lire
Et dedans tous livres escripre
Et à parler grec et latin,
Et tout dedans lundy matin,
Et vous en aurez bon salaire.

INSTRUCTION.

M'amye, il ne se peult faire
Qu'ilz fussent en si peu de temps;
A grant peine dedans dix ans
En comprendront ung bien à point.

MIGNOTTE.

Quoy qu'il soit, nous ne voulons point
Qu'ils soyent batus, car ils sont tendres.

INSTRUCTION.

J'en ay bien veu battre de meindres;
L'on doibt jeunes gens chastier,
Mais, dictes-moy de quel mestier
Si fut leur père en son temps,
Dont a nourris ses beaulx enfans
Et jusques cy gaigné sa vie.

MIGNOTTE.

Puis que voulez que je le die,
Il s'est vescu de boulanger.

INSTRUCTION.

C'est ung bon mestier pour gaigner
Et decent à vie humaine;
La science n'est pas villaine.
Vos enfans y povez bien mettre.
Ils apprendront bien ceste lettre
Ou aultre mestier pour bien vivre;
Bon faict ses parens ensuyvre;
Besoing n'est point d'aultre escolle,
Puis que vous en estes si folle;
Certes, m'amye, vous les gastez
De leur bailler ainsi pastez;
C'est une maulvaise viande,
Nonobstant qu'elle soit friande.
Vous ne voulez qu'ilz soient battus.
Aussi ne sont-ilz pas vestus
En manière d'estudians;
Ilz semblent mieulx à deux frians;
Leur habit n'est pas convenant.

MIGNOTTE.

C'est la façon de maintenant;
L'on vest ainsi les escolliers.

INSTRUCTION.

De quoy servent tant de pilliers
A leurs robes à si grans manches,
Tant jours ouvriers que dimenches,
Ces grans bonnetz et ces chapeaulx?

MIGNOTTE.

Ils en sont jolys et plus beaulx,

Et si en sont plus chauldement.

INSTRUCTION.

Vous l'entendez bien meschamment;
Ce n'est point l'habit qu'il leur fault.
Ung jeune enfant est trop plus chault
Que n'est une vieille personne,
Et pour cela sagesse est bonne
Qu'il ne les fault pas trop couvrir,
Car on les feroit devenir
Frilleux et melencolieux,
Aulcuns dient qu'il vauldroit mieulx
Qu'ilz allassent nues les testes.
Mais sottes gens comme vous estes
Les gastent par telle mignotise.

MIGNOTTE.

Et que voulez-vous! c'est la guyse
Des bons enfans de Maintenant.

INSTRUCTION.

Le nom est assez consentant,
Et le point avecques la note.
Mais puisque Maintenant et Mignotte
Habillent ainsi leurs enfans,
Ilz sont vestuz comme gallans
Quand ilz les mettent à l'escolle.
M'amye, vous estes trop folle
Et les perdez maulvaisement:
Car on voit advenir souvent
Qu'enfans tenus chers en jeunesse
Ne viennent pas à grant prouesse,
Et ceulx qui prennent vaine gloire
A la fin sçauront le contraire;
Car ilz auront la froide joye.

C'est raison que Dieu y pourvoye,
Pour ce qu'ilz ont toute leur cure
En aultre que au Creatour.

MIGNOTTE.

Gouvernez-les à vostre tour;
Je n'en sçauroys plus arguer.

INSTRUCTION.

Mais, enfans, il vous fault muer
Ceste mignotise de vivre,
Se voulez ma doctrine suyvre;
Mais premier descouvrez vos testes
Affin que soyez plus honnestes
Selon les escolliers nouveaulx,
Et laissez tous ces grands chapeaux,
Et prenez aultres vestemens.

Adonc la femme s'en retourne et s'en va à son mary.

MAINTENANT.

Mignotte, dictes-moy comment
Sont doctrinez noz deux enfans.

MIGNOTTE.

Ilz seront très bien, je m'en vants,
Au moins se dit Instruction
Qui en a prins commission
De les faire deux grans seigneurs.

INSTRUCTION.

Ha, dea, vous n'estes pas taigneux,
Vous avez assez belles testes.
Se voz habits fussent honnestes
Et eussiez bonne voulenté,
Je vous aprinse à planté
De science et de doctrine;
Et n'y a pièce en vostre ligne

Qui de vous ne fust honnoray.
Si avez beaucoup demouray,
Mais peult estre n'en povez mais;
Il vous vault mieulx tart que jamais.
N'attendez pas que soyez vieulx;
Seroit follye, se m'aist dieux,
Au propos de Cathon le saige
Ce qui s'ensuyt en brief langaige :
Multorum cum facta senes et dicta recenses
Fac tibi succurrant juvenisque feceris ipse.
Quant tu seras en ta vieillesse
Et racompteras ta prouesse
Et les beaulx faicts de plusieurs gens,
Fais dès maintenant que les tiens
Te puissent alors secourir,
Et de ce te puisses servir
Que aprins auras en ton temps.
Pour ce je vous dis, mes enfans,
Fauldra que soyez chastiez;
Se bons escoliers vouliez
Estre, venez à Discipline
Humblement, la teste encline,
Se voulez avoir loz et pris.

FINET, *premier enfant de Maintenant.*

Sire, nous n'avons point appris
D'estre en tel subjection.
Nous n'avons point intention
D'estre long-temps à vos escolles.
De quoy servent telles paroles?
Nous ne voulons point estre clercs.

MALDUICT, *second enfant de Maintenant.*

Vous nous parlez à motz couverts;
Ce n'est pas ce que demandons.

A Dieu, Sire, vous commandons;
Nous en sçavons trop la moytié.

INSTRUCTION.

Mes enfans, j'ay de vous pitié :
Une foys vous repentirez,
L'heure et le jour mauldirez
Qu'à moy ne voulistes entendre,
Science ne mestier apprendre,
Je le vous dy, et m'en descharge.

FINET.

Il nous fault voller au plus large,
Vous nous tenez trop fort en serre.
Viens tost, allons[-nous] en grant erre
Il est assez temps et sayson;
Car nous avons sens et rayson
De nous gouverner aultrement.
Je ne vueil plus de chastiment;
C'est à ses petits jouvenceaulx.

MALDUICT.

J'aymeroys mieulx garder veaulx.
Par le sacrement de la messe,
Je ne feray plus cy de presse,
Ne serviray père ne mère.
Qu'est-il de faire?

FINET.

Par sainct père,
Je sçay bien, se tu me veulx croire
Une chose moult bien notoire,
Comme nous nous en chevirons :
Devant mon père nous yrons
Et compterons tout nostre cas.

MALDUICT.

Or allons, et ne faillons pas;
J'en ay grant desir et couraige.

LE FOL.

Mieulx vault estre aux champs qu'en caige.
Instruction les eust battus.
Bien eussent esté malostrus
D'estre subjectz à ce bon homme.
Certes, je m'esmerveille comme
Marotte a si bonne teste;
Il n'y a si petite beste
Qu'elle ne saiche par nature,
Et sentiroit une friture
D'icy jusques aux Augustins,
Et je suis de ses galopins;
J'ay aprins jusques à tout oublie,
Excepté l'art de lescherie
Et de prendre mon advantaige.

FINET.

Père, Dieu vous gard.

MAINTENANT.

Que es saige!
Que viens-tu querre, mon enfant?
Mais, or me dy, où as-tu tant
Apprins de biens comme tu monstres?
Deusses-tu pas, quant tu m'encontres,
Mettre la main au chapperon?

FINET.

Par mon serment, mon père, non;
C'est aux dames et aux seigneurs,
Et nous sommes enfans mineurs

Qui guères ne sçavons de bien.

MAINTENANT.

Ha, dea, vrayment je le croy bien;
Cy n'y a point de discrétion.
Esse tout quant que Instruction
Vous a aprins le temps passé?

MALDUICT.

J'en suis desja trestout lassé;
Il ne nous faict que rabrouer;
Nous ne voulons plus demeurer
N'avecques luy, n'avecques vous;
Pardonnez-nous, quant est à nous;
Nous ne vous servirons jamais.

MAINTENANT.

Me servirez-vous de telz metz,
Quant je vous ay, soir et matin,
Toujours mis la pain en la main,
Vestuz, nourris si cherement?

FINET.

Nous sommes deshonnestement,
Mon père, en cestuy estat,
Et pour tant, sans plus de desbat,
Querez-nous au moins vestement,
Et laissons ses enseignemens;
Nous sommes la moytié trop saiges.

MAINTENANT.

Vous ne voulez que faulx usaiges;
Je l'aperçoy bien maintenant.
N'avez-vous pas habillement
Pour vostre estat et le mien?
Je ne voy si homme de bien

Qui n'en deust estre bien content.

MALDUICT.

Il n'est ne bel ne competent;
Habillez-nous, car c'est rayson,
Com enfans de bonne mayson.
Ung chascun yroit murmurant,
Se les enfants de Maintenant
Et de Mignotte descendus
N'estoyent jolys et bien vestus,
A l'estat qu'il nous fault mener.
Rien n'en fault nous en sermonner,
Car certes nous [n']en avons cure.

FINET.

De tel habit ce n'est qu'ordure;
Car aux enfans de Maintenant
Il convient faire le galant
Qui veult parvenir à grant bien.

MALDUICT.

Par Nostre Dame, je sçay bien
Se vous ne pensez aultrement
De nous querir habillement
De propre façon et nouvelle,
Vueille dyable ou Kyrielle,
J'en aurai, certes, dont il vienne;
Car c'est la coustume ancienne,
Jamais ne me vient à plaisir.

MAINTENANT.

Au monde on ne peult choisir
Enfans plus pervers et iniques.

FINET.

Sainct sang bieu, quelz mirelificques !

Mais que [nous] valent tant de mines ?
Voulez-vous que mangeons racines
Et que vivons ainsi qu'hermites.

MAINTENANT.

Vous jouez à double et quittes.
Vray dieu, qu'avez-vous en pensées ?

MALDUICT.

Il nous fault robes coulourées,
Pourpoinctz faictz parmy le corps,
Chauses tenans par bons accors,
Et puis chappeaulx de aignelin.

MAINTENANT.

Voire, mais quelle sera la fin ?
Rentes n'avons pas pour ce faire.
Certes, se vous vouloys complaire,
Je deviendroys le plus povre homme
Qui soit d'icy jusques à Romme.
Je vous pry que vous [vous] taysez.

FINET

Mon père, or tost vous appaisez.
Querez-nous ce que demandons,
Ou je croy que nous [nous] mettrons
A l'aventure, pert ou gaigne,
D'aller à Gand ou en Espagne,
Dont vous ne serez ja haytté.

MALDUICT.

Père, plus n'en soit caquetté,
Je vous pry, pour le plus honneste.

MAINTENANT.

Or ça, donc, à vostre requeste
Et affin que pis ne faciés,

Je ne finiray, ce sachez,
Jusques à ce que serez en point.
Tenez cy chascun ung pourpoint
Et mettez jus ceste despouille.

FINET.

J'ay le corps mieulx faict qu'ung andouille.
Que dis-tu ? suis-je bien en point ?
Et, par mon ame, je suis joint
Par le corps com une pucelle,
Et trestout le corps me sautelle
D'estre ainsi court habillé.

MALDUICT.

Je suis tout gay et esveillé ;
Venez dancer avec moy, frère.

FINET.

Il n'est pas temps ; or ça, mon père,
Avons-nous robes et chapperons ?

MAINTENANT.

Ouy, dea.

MALDUICT.

Doncques nous dancerons
Souvent à la nouvelle guyse,
C'est tout proprement la devise
Que portent ces gentilz galoys.

FINET.

Playder [il] nous fault pour la croix,
Car les enfans de Maintenant
Ne se pourroyent passer d'argent.
Entens-tu bien que je vueil dire ?
Ceste glose ne nous peult nuire
Pour bien aller à l'avantaige.

MALDUICT.

Je l'entens si bien que c'est raige;
En parlés ainsi com le saige.
Faictes à chascun son partage,
Père, nous en voulons aller.

MAINTENANT, *en leur baillant de l'argent.*

Tenez-cy. Certes, je vous jure
Que me mettrez en povreté,
Et demeure fort endetté
Pour soustenir tout vostre faict.

FINET.

Nous ne vous menerons plus de plaict.
A Dieu soyez.

MAINTENANT.

Adieu.

MALDUICT.

Adieu.

FINET.

De quel mestier ne de quel jeu,
Dy-moy, nous pourrons-nous chevir?
On ne prendroit point pour servir
Telz escuiers comme nous sommes.

MALDUICT.

Nous sommes ja presque tous hommes,
Dyable nous feroit bien servir.
J'aymeroys trop mieulx à mourir,
Par mon serment, que prendre peine ;
J'ay de l'argent pour la sepmaine,
Voyre plus que n'en despendrons
De cest an. Mais, se nous trouvons

Quelque seigneur de grand renom,
Ou ung conte, ou ung baron,
Où eussion quelque advantaige,
Je croy que ferions que saige
De nous tenir en son service.

LE FOL.

Ils font comment fait l'escrevice,
Qui chemine à reculons.
Je trouvay lundi deux hérons
Qui vindrent pour me assaillir;
Marotte me vint secourir;
Bien si porta et vaillamment.
Mais les enfans de Maintenant,
Faictis et choisis à la main,
Sont en ce pays, j'en suis certain.
L'eslite y est et le chois.
S'ilz voulent servir, ouy dea troys,
Marotte les met à l'office.

FINET.

Je suis faictis et bien propice
Pour estre mis en lieu de bien.
Or entens à moy, vien ça, vien,
Je voy là une grant merveille.

MALDUICT.

Allons près, je le te conseille;
Me semble d'une sage femme.

FINET.

J'ay trop grant peur qu'el me diffame,
Se je m'aproche de trop près.

MALDUICT, *en frappant son frère.*

Je suis content d'aller auprès.

FINET.

Dieu te met en malle sepmaine,
En mal an et en malle estraine,
Comme rudement tu me boutes.

MALDUICT.

Mais toy, tu me bouttes de couttes
Si très fort que c'est grant merveille.

FINET.

Certes, vecy que je conseille;
Demandons icy qui el est.

MALDUICT.

C'est très bien dit. Puisqu'il vous plaist,
Dame, dictes-nous vostre nom.

DISCIPLINE.

Discipline m'appelle-on,
Je suis au siège de justice.

FINET.

Voulentiers vous ferons service
Se il est chose qui vous playse,
Mais que vous nous tenez bien ayse,
Et aussi de nous commander.

DISCIPLINE.

Je ne vous vueil huy demander,
Mes amys, mal ne villennie.
Mais enfin que brief je vous dye,
Qui me veult servir bonnement
Doibt tenir mon enseignement
Et m'avoir aussi cher que l'œil.

MALDUICT.

Dame, cela trop bien je vueil.

Mais dictes nous premièrement
De quoy vous sert cet instrument
Que vous tenez en vostre main.

DISCIPLINE.

Il me sert; car tout homs humain
Qui veult venir à mon escolle,
Quant de mes ditz ne se recolle,
Je les metz à correction
Par bonne castigation,
Dont puis après peult mieux valoir.
Et pourtant vous devez sçavoir
Que Discipline, à entendre,
Et seulement pour vous apprendre
Reception de congnoissance,
Et, affin que ayez esperance,
En avez diffinition,
Disciplina est receptio
Castigationis in disciplinam.
Pour ce, telle reception,
Retenez et n'oubliez mye;
Car qui bien ayme bien chastie,
Comme souvent vous l'oyez dire.

FINET.

Par sainct Jehan, je m'en puis rire;
C'est très maulvais esbatement.
Quant on parle de batement,
Par ma foy, ce n'est pas ma charge;
Nous vous lairrons cy bien au large
Se ne nous montrés aultre chose.

MALDUICT.

Nous faisons cy trop longue pose,
Ce n'est point bien ce qui nous fault;

De ces verges il ne nous chault;
Bien voulons aultre chose querre.
Comment? se fault-il seoir à terre,
Qui veult vostre sçavoir apprendre?

DISCIPLINE.

Ouy dea, et le grand et le mendre,
Car c'est signe d'humilité.
Or escoutez l'auctorité
Que nous avons en l'Evangille;
A chascun croire est facille :
Qui se humiliat exaltabitur,
Celui qui se humiliera
En après exaulsé sera;
C'est bonne retribution.
Et puis aultre reception
Fait Boèce, de *disciplina*
Qui vous monstre trestout cela :
Qui non novit se subjici
Non nocet se magistri (sic);
C'est à dire souverainement :
Celluy qui n'a premierement
Esté subject, ne se doit mestre
Jamais reputer ne congnoistre.
Vous debvez cest enseignement
Bien retenir entierement;
Vous en serez trop plus sciens.

FINET.

Nous vous mercions de voz biens;
Quant à moy, je suis clerc assez.
Certes, nous sommes ja lassez
De vous et de vostre doctrine.
Or ça, madame pelerine,
Il nous convient vuider la place.

MALDUICT.

Elle faict autelle grimasse
Comme faisoit Instruction.
Allons, que plus cy ne soyons ;
A Dieu soyez et nous aussi.

DISCIPLINE.

Et vous en allez-vous ainsi
Sans apprendre à mon escolle?
Vous avez la pensée folle
Et estes très mal conseillez.
Se ne voulez estre reiglez,
Et corrigez tant qu'estes jeunes,
Il vous viendra tant de fortunes
Que ne les pourrez soustenir,
Parce que ne voulez souffrir
Qu'on vous tienne en bonne doctrine.
Se n'avez voulenté encline
Maintenant de vous adviser,
Jamais ne serez à priser;
C'est commun à toute gent.

FINET.

Certes, il ne nous fault qu'argent,
Et, si par voz enseignemens,
Voz raysons et voz argumentz
Vous nous povyez enrichir,
Nous serions prest à vous servir
Très voulentiers par chascun jour.

DISCIPLINE.

Vous apprendrez bien sans séjour.
Point ne povez avoir puissance
Bonnement, mais avoir prudence,
Ainsi comme dit Aristote,

Qui en parolles nous denote,
En Ethique en son premier livre,
Lequel vous debvez bien ensuyvre
Et apprendre et retenir.

FINET.

Icy ne nous fault plus tenir,
Car je n'entens point ce latin.
Vous estes levée trop matin
Pour prescher la loi de Moyse.

DISCIPLINE.

Je ne dy que par courtoysie
Tout cecy, sans vous parforcer;
Pas ne vous debvez courroucer
Se de vous adviser m'acquitte.

MALDUICT.

Truc, avant; ce n'est que redicte
De toute ceste prescherie.

FINET.

Allons, viens-t'en, je la regnie.
Il nous fault aller trouver mieulx.

MALDUICT.

Très bien, de par Dieu, je le veulx;
Huy ne povons trouver pis.

LE FOL.

Le jour que les gg. et les pies
Combatoyent en Lombardie,
Marotte, par grant gourmandie,
Mengea bien quinze gasteletz.
Se vous voulez estre varletz,
El(le) vous apprendra grant honneur;
Elle n'a cure de labeur;

Elle vit, sans plus, de sa rente
Ou de son pourchas, que ne mente.
Elle est vaillante preude femme,
Oncques n'eust honte ne diffame,
Se n'est du curé de la ville;
Ung temps je la vis belle fille
Appartenant à gens de bien.
Elle est cousine de Jabien;
N'est-elle pas de bon lignaige?
Finet, prens la en mariage;
Certes, tu pourras faire pis.

JABIEN.

Où vont ces compaignons gentilz?
Ilz sont bien sur le hault verdus.
Vous estes bien enfans perdus
D'aller ainsi à l'adventure.
Qui estes-vous?

FINET.

Et je vous jure
Que sommes enfans de Maintenant.

JABIEN.

Que je parle à vous plus avant:
Voulez-vous point sçavoir de bien?

MALDUICT.

Comment vous appelle-on?

JABIEN.

Jabien,
Le fils de Malle Adventure,
Qui long-temps me mist en nature
D'estre maistre de son escolle.
Je vous jure, par sainct Nicolle,
Que tout par tout j'ay escolliers,
Dont m'en vient beaucoup de deniers.

En ce royaulme de toutes pars
Y a tant de maulvais paillars;
J'en fourniroye bien, pour certain,
Tant seullement dedans demain,
Une douzaine de ma bande,
Lesquelz je vueil que l'on me pende
Se ne les faictz maistres passez
A jouer à cartes et detz,
En tous les ars de tromperie,
De finesse et mocquerie.
Celluy n'y a que je le saiche
Bien jouer quant se tient en place
A la romfle et à la chance,
Aux cartes et au jeu public,
Au masgaret, aussi au glic,
En toutes manières de jeux.
Et pourtant cy, entre vous deux.
Mais que vous soyez diligens,
Maistres vous fera[y] suffisans,
Se vous voulez estudier
Aussi d'en faire ung millier;
Par tous les lieux où vous serez
A tous vivans vous donnerez;
Ung coup vous mettra au dessus;
Gardez ce point que je concluz,
Et ne croyez père ne mère.

FINET.

Nous vous tiendrons pour nostre père
S'il vous plaist de nous bien apprendre,
A vous sommes tous prestz d'entendre
Et de bien suyvir voz escolles.

JABIEN.

N'en faictes ja tant de parolles;

Je vous monstreray voulentiers.

MALDUICT.

Nous serons trestous escoliers
S'il plaist à Dieu et nostre maistre.

JABIEN.

Jamais vous ne povez mieulx estre
Que vous mettre dessoubz ma main,
Certes, avant qu'il soit demain,
Je vous feray tous escolliers
En finesse et tous mestiers,
Se vous me voulez très bien ouyr.

MALDUICT.

Vous me faictes tout resjouyr.
Mais or me dictes, je vous prie,
Que ferons-nous de ce clargie?
En aurons-nous or et argent?

JABIEN.

Ouy bien certes, largement,
Et respondrez à tous quarrez,
Et vous prometz que vous n'aurez,
Pour voz leçons ne vos records,
Ung seul coup dessus vostre corps.
Mon escolle n'est pas pour batre,
El est seullement pour esbatre
Et pour jouer les compaignons.

FINET.

C'est très bien ce que demandons,
Je m'en vois donc seoir à terre
Mais je vous vouldroys bien enquerre
Se vous demandez grand argent.

JABIEN.

Je ne vous demande nient,
Fors que me vueillez bien entendre
Et mes enseignemens comprendre.
Et, pour premier commencement,
Vueil aux enfans de Maintenant
Monstrer une aultre leçon.
Pour commencement de chanson,
En toute place et tout lieu,
Vous regnirez le corps de Dieu.
Et tenez coinctes vos personnes,
Et entretenez les mignonnes.
Soyez aux gens presomptueux
Et vous monstrez bien gracieux
Aux dames pour les acquerir;
Quant ilz ne vouldront obeyr,
Et vous y voyez vostre bon,
Prenez-les, veulent-ilz ou non;
Cecy est un cas d'observance.
S'elles se mettent en deffense,
Pour cela point ne les laissez,
Car après bien en chevirez.
Chascune nuyct faictes grant bruit;
A ce devez prendre (grant) deduit :
Comme servante en bon point
Vous sçavez, bien ne tardez point
Que elle ne soit enlevée;
C'est chose bien recommandée,
Et en fait exprès mention
Le livre de Perdition,
Qui est si notable docteur;
Croire debvez vostre acteur.
Faictes toujours contentz et noyses

Regnier Dieu debvez, et sainctz,
Pour une espingle et pour moins;
Et qui vous vouldra corriger
Ne vous tenez point de frapper;
Et qui vouldra à vous combatre
Pour ung soufflet rendez-en quatre.
Car, se voulez venir à bien,
Point ne fault estre Jabien;
Ainsi nous le dit ung chapitre
D'un livre dont tel est le tittre :
Hic liber perditionis,
Que doibt sçavoir *homo omnis*.
Et pour ce, mes beaulx escoliers,
Soyez fermes et bien entiers
De me porter grant reverence.
Avoir ne debvez pacience
D'aimer le sexe femenin.
Fuyez comme triacle venin
Toutes gens de relligion.
Esse vostre intention
De tenir mon enseignement?

MALDUICT.

Maistre, j'ay ja l'entendement
Ouvert par vostre discipline.

FINET.

Par le sanc bieu, il n'est racine
De finesses que je ne saiche.

MALDUICT.

Par la mort bieu, tu n'en as tache
Au regard de ce que je sçay.

FINET.

Par le sanc bieu, je te diray,

Pratiquer fault nostre science.

MALDUICT.

C'est bien dict, le sang bieu, je pense
Que tu ne scez rien envers moy.

FINET.

Ventre bieu, j'argue à toy.
Voix-tu de ces beaulx detz peluz ?

MALDUICT.

Parlons moins et en faisons plus.
Gecte là ; qu'as-tu ?

FINET.

Deux et ars.

MALDUICT.

Certes tu mens; c'est embesars,
Et, voys-tu, voicy deux et quatre.

JABIEN.

Vous vous sçavez très bien esbatre,
Vous estes clercs jusques *amen*.
Passez serez à l'examen
Avant que vous partez d'icy.

FINET.

De tous clercs du monde dy fy ;
Je respons à leurs questions

JABIEN.

Or ça, faulses petitions
Dessus le genre femenin.

MALDUICT.

Par le corps bieu, c'est le latin ;
Mettre *intro* et non *foras*;

Hodie, semper, hery, cras,
Olim, tunc, nunc, semper, sero.

FINET.

Mane, modo, diluculo,
Or me respons: *da numeri*
Ut ter, quater, da negandi
Ut non.
Font de femenin les pratiques ;
Car trestous les menus articles
Ne peust sans le masculin :
Car luy avec le femenin
Conjointes avecques le commun
Qui ne se doibt entendre qu'ung.
Nonne dicit sacra pagina :
Erunt duo in carne una.
Ainsi veult estre decliné.

JABIEN.

C'est très haultement latiné ;
Vous estes assez suffisans
Et eussiez vous esté dix ans
Aux grans estudes à Paris.

FINET.

Quant à moy, je suis bien apris ;
Vous me povez bien passer maistre.

MALDUICT.

Et moy, car je le puis bien estre.
J'ay très grant engin et memoyre ;
Il n'y a livre ne hystoire
Que n'aye veu de malle doctrine ;
Jamais ne vueil de discipline ;
Mais, se aulcun me disoit injure,
Je regnye bieu à l'adventure

Que pour ung mot j'en diray cent
Et luy bailleroy, je m'en vent,
Incontinent sur le visaige.

JABIEN.

C'est dit d'ung escolier bien saige,
Et bien parlé notablement,
Bien resolu en argument;
Maistre vous serez à ceste heure.

FINET.

Il ne fault pas que je demeure,
Maistre, car j'en sçay bien autant.

JABIEN.

Or ça donc, tirez-vous avant.
Puisqu'avez tant estudié,
Vous porterez *quotidie*
Chascun au costé ces deux dagues:
Car ce sont bien notables bagues
Pour congnoistre les bons enfans
Qui portent armes et bombans,
Escolliers de malle doctrine.
Chascun de vous est assez digne
Que maistres soyez appellez.
Gardez que prestz tousjours soyez
De praticquer vostre science
Et en monstrez l'experience;
Gardez que jamais n'amendez.
Ou nom de cartes ou de detz,
Soyez maistres ; enfants Jabien,
En mal prouffit allez; *amen*,
Et tousjours me portez honneur.

MALDUICT.

Voire comme à nostre tuteur,

Car il ne fault doubter en rien
Que ne soye enfans Jabien,
Com les enfans de Maintenant.

JABIEN.

Escoutez, enfans, il convient
Que demourez avec ma fille,
C'est la plus belle de la ville
Et de ce monde, je vous jure.

FINET.

Je ne la congnoys.

JABIEN.

C'est Luxure;
Mais je ne m'en esbahis pas.

FINET.

Par mon serment, c'est nostre cas;
On ne peult mieulx au monde dire.
Or que nous la voyions, beau sire,
Menez nous y incontinent.
Vivre nous fault joyeusement
Tandis que ce bon temps nous dure.

MALDUICT.

Je verroys voulentiers Luxure:
Car c'est tout ce que je demande.

JABIEN.

Se voulez estre de sa bende,
Vous ne povez au monde mieulx;
Car il n'est rien dessoubz les cieulx
Que je congnoisse plus propice
Aux jeunes gens que le service
De Luxure et beau regard.

MALDUICT.

Je vous jure qu'il est bien tard,
Tant ay doubte que ne la voye ;
Jabien, mettez-nous en la voye
Et au lieu là où elle demeure.

JABIEN.

Très voulentiers, et tout en l'heure
La feray devers vous venir.

FINET.

Avant donc, gardez d'y faillir.

JABIEN.

Or ça, Luxure, vien avant,
Car les enfans de Maintenant
Veulent avoir ta compaignie.

LUXURE.

Veez me cy, coincte et jolye,
Gracieuse et godinette.

FINET.

Je vous prometz que bien me haitte
Vostre maintien, ma chère dame ;
Je ne vy meshuy, sur mon ame,
Rien qui me fust plus aggreable.

JABIEN.

Vrayement, elle est dame notable.
Si vous convient en elle deduyre.
Jamais nul ne vous pourra nuyre
Tant que serez avecques elle.

LUXURE.

Ma condition est telle
Que ne demande que soulas,

Et me fault mener bras à bras
Tout ainsi comme mariée.

MALDUICT.

Prenez que soyez l'espousée ;
Or dançons d'ung accord tous quatre.

JABIEN.

C'est bien dit, il nous fault esbatre
Et se donner tousjours (du) bon temps.
Avant, qui sont les mieulx chantans ?
Qui commencera de vous troys ?

LUXURE.

Avant, avant ; le plus courtoys
Doibt commencer sa chansonnette.

FINET.

Je diray donc, puisqu'il vous haitte

Adonc ilz chantent tous ensemble en dançant.

Au joly bouquet croist la violette.

FINET.

N'est-ce pas doulcement chanté ?

MALDUICT.

Certes, tu es trop fort hasté ;
Tu n'y says non plus q'ung dodin,
Estrille, faucille, bourdin
Ou la mignonne tricotie.

Adonc ilz chantent tous ensemble avecques le Fol.

LE FOL, *en chantant.*

Se Robine si fust au boys,
Je l'en eusse tost emmenée.
Vray est qu'en la ville aux dames
Il n'y demeure que deux femmes
Qui fournissent toute la ville.

Marotte est plus subtille
Et de plus grande entreprise ;
Elle faict bien une chemise
A mettre deulx culz tous ensemble,
Il n'y a point qui la ressemble
En ceste ville, ne au pays.
Se voulez, sans aulcun devis,
Elle sera maistresse.
Saincte sangbieu, comment tu vesse ;
Long temps a la vesse couvée.
Le jour que Marotte fut née,
Elle eut ung grant advantaige :
El estoit dès lors aussi saige
Que sont les escoliers Jabien ;
Je luy ay aprins tout le bien
Dont a la teste affolée.

LUXURE.

Vecy une belle assemblée,
Doulce, plaisante et amoureuse.
Moy, qui suis la fille d'Oyseuse,
Debvez avoir et cher tenir,
Quant me povez entretenir
Du tout à vostre voulenté ;
Mais il fault argent à planté
Pour mieulx soustenir mon estat.
Par ma foy, tout iroit de plat
Qui n'auroit argent et cliquaille ;
Trestout ne vauldroit une maille ,
Car je suis de telle nature.

FINET.

Ne vous chaille, dame Luxure ;
Nous aurons or et argent assez.

JABIEN.

Ilz sont pieça maistres passez
Par moy en tous jeux et finesses
Et sont en fleurs de leurs jeunesses;
De vous se doivent tenir près.

LUXURE.

Çà, il nous fault jouer aux dez,
Ou à quelque autre hasart;
Car c'est ma science et mon art
Dont fault que soye soustenue;
Les jeux que j'aime soubz la nue,
Ce sont les jeux d'oysiveté.

FINET.

Il n'est nul en ceste cité
Que je craigne, tant soit subtil,
De bien jouer à mon peril,
Et m'en laisse hardiment faire.

MALDUICT.

Devisez lequel vous fault plaire,
Le glic ou le franc de carreau.

JABIEN.

Le glic est ung jeu moult très beau
Et à gallans trop plus honneste.

LUXURE.

Quant à moy, je suis toute preste.
Ça, les cartes, mon beau seigneur;
La pire donne au meilleur,
Quans grans blans pour une foys;
Pour les roynes chascune troys,
Et troys grans blans pour les varletz.
Quatre grans blans y joue, mais

Mettez-y, qui y vouldra prendre.

FINET.

Doncques, dame, g'y vueil entendre.
Mettez y qui y vouldra prendre.

LUXURE.

Or sus doncques, sans plus attendre,
Tout maintenant je vueil bailler.
Levez; qui estez le dernier?
Qui dit?

FINET.

Moy, rien pour le premier.

MALDUICT.

Ne moy aussi, par sainct Eloy.

LUXURE.

J'ay homme donc[ques], par ma foy,
Et romfle tout d'une venue.

FINET.

Sang bieu, la couleur si me mue;
Quant est à moy, je le vous quitte.

MALDUICT.

Tant qu'auray vaillant une picque,
Sachez, certes, je le tiendray,
Et l'enuiray ou romfleray
Quoy qu'il en doibve advenir.

LE FOL.

Il s'en pourroit bien repentir,
Mais peult estre sera trop tard.
Ainsi que le chat fist du lard,
Quant il y fust trouvé pendu.
On luy coupa auprès du cul

La queue, vueil que le sachez.

LUXURE.

C'est bien dit, encores mettez
Deux grans blans, de l'aultre le fais.

MALDUICT.

Voyez les là, si me tais.
Combien est-ce que en avez?

LUXURE.

Plus de cinquante.

MALDUICT.

Or monstrez.

LUXURE.

Voyez en là dix et puis troys.

MALDUICT.

Ha, maulgré bieu, à ceste foys
J'en avoyes quarante et huyt.

LE FOL.

Et vecy ung très beau deduyt
Et les scet très bien jobiner
Ilz n'auront garde de voller
Avant que de ses mains il parte.

FINET.

Or sus avant, voyla ma carte,
Je vous pry, laissez-la passer.

MALDUICT.

Or ça, m'y lairrez-vous passer?
Par ma foy, sire, je les fays.

FINET.

Ouy vrayement.

LUXURE.

J'ai le glic des roys.

MALDUICT.

Tout est à elle sans debatre.

LUXURE.

Or m'en baillez chascune quatre
Pour le beau glic, sans les honneurs,
Et se vous voulez, mes seigneurs,
Tout d'une venue bailler,
Tout de reng les iray coucher
Affin que ayez moins de peine.

MALDUICT.

C'est raison; mais de la sepmaine
N'y sera faict gaing ne pertes.
Je vous dy, au moins à ces cartes,
Velà neuf grans blans que je doy.

FINET.

Veez en là autant pour moy,
Et jouons au franc de carreau,
Car c'est ung jeu qui moult est beau,
Et nul tromper si n'y sçaura,
Et Jabien des coups jugera.
Vous getterez à l'adventure.

LUXURE.

Pour combien?

FINET.

Pour une ceinture;
A qui l'aura, de troys escus.

LUXURE.

Argent contant, n'en parlez plus.

Mettez au jeu, c'est le plus beau.

MALDUICT.

Or sus, gette.

FINET.

Mais toy?

MALDUICT.

Attendez

Je croy que je l'auray, Seigneur.
Velà, sus, gettez sans debat.
Je regny bieu, c'est bel estat;
Je croy que je l'auray gaigné.

FINET.

Va, qu'en malheur soyes-tu coigné
Et entré en malle sepmaine.

LUXURE.

Je metz deux escus à l'estraine;
Or sus, chascun couche d'autant.

MALDUICT.

J'ay encor vingt escus vaillant;
Avant, compaings; argent me fault.

FINET.

Plus que de paille ne m'en chault
D'or ne d'argent; or jouons, dame.

LUXURE.

Vela partout, et, sur mon ame,
Il est tout franc, la gaigne est mienne.
Il ne peult que bien ne me vienne;
De meshuy je ne crains personne.

MALDUICT.

Et, pour Dieu, homme mot ne sonne,

Par le ventre bieu, je vous jure,
Qui ne se met à l'advanture
Jamais nul jour ne sera riche.

JABIEN.

Il est vray; jamais homme chiche
Et qui se tient tousjours couart
Ne pourroit avoir ung hazart;
Tousjours est meschant et piteux.

LUXURE.

Et cuydez-vous que malheureux
Osast ung tel jeu entreprendre?
Il se souffreroit plustost pendre;
S'appartient à gentilz galans.
Or, sus, or, vous faictes vaillans,
Vela vingt escus d'une cousche.

FINET.

Je n'en fais compte d'une mousche;
Vé les là, certes, tous contans.

MALDUICT.

Et n'y seray-je pas à temps,
Maulgré en ayt sainct Ypolite.

FINET.

Vela gettay.

MALDUICT.

Je vous depite.

LUXURE.

Maistre, si vous l'avez perdu.

MALDUICT.

Je soye par le col pendu
Se j'ay plus vaillant une maille.

FINET.

Or entens et [si] ne te chaille ;
J'ay affaire encore mon coup.

MALDUICT.

Haro, j'ay esté icy trop,
Le dyable s'en peult resjouyr.

FINET.

On me puisse vif enfouir
Se n'ay perdu ce que j'avoye ;
Je n'ay plus argent ne monnoye ;
Je suis bien de malle heure né ;
Mauldict, malheureux fortuné,
D'avoir perdu tout mon argent.

JABIEN.

Ung compaings si bel et si gent,
Comme tu es, ne se doibt plaindre.
N'as-tu pas assez de quoy rendre
Trestout l'argent au compagnon ?

LUXURE.

Robbe prendray et chapperon,
Compaings, pour le prix qu'il vault.
Jamais ilz ne vous confondront.
Vous ne faictes que commencer.

MALDUICT.

Jamais ne me vueil advancer
De plus jouer jour de ma vie.
Je voy bien que j'ay faict folye,
Dont doibs avoir pugnition.
Se j'eusse creu Instruction,
Je ne fusse pas en ce point.
Trop mallement le cueur me point ;

Je m'en repens et mauldis l'heure.

JABIEN.

Enfans, laisserez-vous Luxure
Et ceste belle compaignie?

MALDUICT.

J'ay deshonnoré ma lignée
Pour elle. Que dira mon père?
Très glorieuse Vierge mère,
Adressez-moy à Discipline.

JABIEN.

Et veulx-tu laisser ma doctrine?
Que fais-tu? Es-tu hors du sens?

MALDUICT.

Je te reny, et m'en repens
De tous les maulx du temps passé;
Car j'ay faulsement trespassé
De Dieu le sainct commandement.
Se Discipline m'en reprent,
Je seray bien tenu à elle.

FINET.

Jouons au jeu de la merelle;
Je suis las du franc du carreau.

JABIEN.

C'est bien dit; le jeu du mereau
Est bien commun; si est la chance.

LUXURE.

C'est l'ung des beaulx jeulx de France,
A quoy il me plaist mieulx jouer.

FINET.

Avant donc.

LUXURE.

Sus, mon escuyer,
Mettez en jeu ce chapperon.

FINET.

Picque, picque de l'esperon.
Or sus, jouez sans plus de plait.

LUXURE.

Nous ne faisons rien qui ne met,
Car c'est du jeu le premier point.

FINET.

Je vueil jouer jusqu'au pourpoint
De cy, qui va pour deux escus.

LUXURE.

Ce chapperon.

FINET.

Voyre sans plus,
Ne souffist-il pas, belle dame?

LUXURE.

Vela pour le dé; par mon âme,
J'ay huyct.

FINET.

Par sainct Jehan, et moy neuf.

LUXURE.

De ce ne donne pas ung œuf;
Jouez; vous avez cinq et quatre.

FINET.

Tout justement, sans plus debatre,
Qui valent autant comme neuf.

LUXURE.

Et de sept.

FINET.

Vecy pour empreuf
Le chapperon deulx escus franc;
Tousjours en jouant on apprent.

LUXURE.

Croq, qu'esse que coucher voulez?

FINET.

La robe.

LUXURE.

Avant, or couchez;
Je metz troy escus à l'encontre.

FINET.

J'ay huyct.

LUXURE.

Et, par ta foy, rencontre.
Qu'en dictes-vous, et j'en ay troys?

FINET.

Le prendray-je?

LUXURE.

Non, j'ay le poix;
Je retiens la robe pour moy.

FINET.

Dame, qu'en despit de l'arroy,
Il m'est meschamment advenu!
Mon chapperon et ung escu
Metz à l'encontre, pert ou gaigne.

LUXURE.

C'est une très maulvaise fraigne
De mettre troys escus en voye.
Or sus, avant, Dieu nous pourvoye;

Ma chance va de dix à quatre.

FINET.

Je te pry, metz pour nous esbatre.

LUXURE.

Dix et puis quatre; tout est mien.
Compaignon, y a-il plus rien?
Fournissez-moy devant la main.

FINET.

Haro, le grant Dieu souverain
En ayt aujourd'huy male feste.
Tout maintenant il ne me reste
Qu'ung escu avecques ma dague.
Mais il convient que je desbague
Trestout pour avoir plus tost faict.

LUXURE.

Avant, joue.

FINET.

Je suis reffaict,
S'il ne me vient à ceste heure eur.

LUXURE.

Dea, compaignon, n'ayez ja peur.

Pause.

JABIEN, *en admenant Finet avec Luxure devant Honte.*

Dieu gard, Honte, qui vous doint joie,
Santé et planté de monnoye.
Sçavez-vous que je vous vueil dire?

HONTE.

Non; qui a-il, beau sire?
Sçavez-vous chose de nouveau?

JABIEN.

Ouy.

HONTE.

Et quoy, dea?

JABIEN.

Ung jouvenceau,
Qui demeure avec Luxure,
De droict est vostre, par droicture,
Car je l'ay si bien introduict
Qu'il n'a garde d'estre duict
Que jamais se puisse retraire;
Du pis a faict qu'il a peu faire.
Il est desja mis en tel point
Qu'il a perdu jusques au pourpoint
Or, argent, chapperon et cotte.

HONTE.

Meshuy n'ouy si bonne note.
Par moy sera tantost sifflé.

FINET.

Maintenant suis tout escoufflé,
Je m'en puis bien apercevoir.

HONTE.

Sainct Mor, compaings, vous dictes voir.
Pourtant je metz la main à vous,
Venez-vous en avecques nous,
Luxure, tost prenez de là.

FINET.

Haro, bonnes gens, qu'esse là?
Je ne vis oncq plus layde beste,
Plus vile ne plus deshonneste;
Las, Luxure, confortez-moy.

LUXURE.

Tousjours seray avecq[ues] toy;
Ainsi ne te laisseray pas.

JABIEN.

Il vous convient venir le pas
Au gibet de Perdition.
Jamais n'aurez remission,
Car ce seroit contre nature.

HONTE.

Ainsi dit la saincte escripture :
Ea mensura qua mensi fueritas
Remittitur vobis.
Tu as bien cause d'estre triste,
Car Marc si dit, l'evangeliste :
Selon que chascun faict aura
Par droict remuneré sera.
Ainsi que raison si le veult,
Chascune vieille son mal deult.
On peult assez crier et braire,
Justice est toute contraire
Aux maulvais, com il est escript
Ou psaultier, où David le dit :
Non resurgant impii in judicio
Neque peccatores in concilio justorum.
C'est à vous, maistre Aliborum,
Qu'il parle, entendez-vous bien ?
Vous estes des enfans Jabien
Qui me pourvoit de fines gens.

FINET.

Las ! Luxure, je me rens,
Vous ne tenez plus de moy compte.

LUXURE.

Vous estes ja livré à Honte,
Qui ne peult de vous departir.

FINET.

D'elle ne me sçauroys partir,
Car je suis à elle subjecte.

HONTE.

Ça, il convient que je te mette,
Compaings, à garder ma maison.
Lyé seras, car c'est raison,
Jusques à tant que me plaira.
Luxure avecq toy sera,
Qui me rendra de toy bon compte.

FINET.

Hélas! laissez-moy aller, Honte;
Je suis diffamé à jamais.

HONTE.

Tu n'as pas du tout rendu compte.

FINET.

Hélas! laissez-moy aller, Honte.

HONTE.

Tu ne me dis chose qui monte;
C'est par toy, car je n'en puis mais.

FINET.

Hélas! laissez-moy aller, Honte;
Je suis diffamé à jamais.

HONTE.

N'est-il pas vray, comme tu sçays,
Qu'il fault exercer mon office ?

Comment as-tu esté si nice
D'avoir ainsi perdu le temps ?
Et à aultres je ne m'atens
Qu'à gens oyseux et hasardeux,
A bourdeurs, frians et mocqueurs,
A larrons, sorciers et sorcières,
Et à gens de toutes manières,
Qui mainent faulx gouvernement;
Les ungs pugnis appertement,
Les aultres en seps et en gehayne,
Aulcunes foys les autres trayne
Publicquement aval la ville,
Et si ay bien ung aultre stille
Pour ces grans vieilles macquerelles :
Je les tourne par mes ruelles
Tout au plus hault du pillory,
Et là dansent le guillery;
Aultres faictz mettre en l'eschelle,
Aux aultres froisse la cervelle
Ou maine pendre au gibet.
Tousjours Honte la main y met,
Quelque chose qu'il en advienne.

FINET.

Puis qu'il fault qu'à ceci je vienne,
Je mauldictz l'heure et le jour
Que me trouvay oncques entour
Luxure ; Jabien, c'est par toy.

JABIEN

Tu mentz.

FINET.

Mais toy.

LUXURE.

Quant est de moy,
Je dictz que ton faict te condampne;
Je te prie, point ne me tanne,
Car tu es à moy mariay.

FINET.

Honte, que je soye desliay
Et osté de devant le monde.

HONTE.

Tu as trop long temps folliay.

FINET.

Honte, que je soye desliay.

LUXURE.

A mal faire t'es alliay;
Il faut que raison te confonde.

FINET.

Honte, que je soye desliay
Et osté de devant le monde.

HONTE.

Je prie à Dieu que l'on me tonde,
Se par moy homme se deslie.
Premier fault que je vous chastie
Par faulx et honteux batement.
Sa, deux courgées apertement;
Faire je vueil execution,
Et, pour plus grant desrision,
Que me despouillez le pourpoint.
Avancez-vous, ne tardez point,
Et qu'il soit mis tout en chemise;
Batez delà par bonne guise

Et moy deça jusques au sang.

LUXURE.

Son sang s'en va, comme eau courant,
Si très bien qui luy doit suffire.

FINET.

Las! ne me vueillez desconfire,
Car je suis maintenant à Honte.

LUXURE.

Il me semble qu'il luy empire.

FINET.

Las! ne me vueillez desconfire.

LUXURE.

Ne luy faisons point de martyre,
Toute misère le surmonte.

FINET.

Las! ne me vueillez desconfire,
Car je suis maintenant à Honte.

HONTE.

Qui bien en sait trouver le compte,
Honte est en double manière.
Car communement la première
Je appelle Honte naturelle,
Car volontiers une pucelle
L'a quant on la faict marier,
Et puis quant on la faict coucher
Avec son mary, est honteuse;
Tant soit-elle bien gracieuse,
Encor faict-elle maintes clamours.
De ceste-cy avons recours
Au philosophe, au quart d'Ethiques,

Et croy que, si bien y pratiques,
Je te donray enseignement,
Qu'elle se nomme proprement,
Je croy, *Verecundia.*
Mais une aultre Honte y a,
Qu'on appelle effrenée.
La première très bien m'agrée
Et à Dieu aussi est plaisante;
Mais ceste luy est desplaisante,
Et te rend en subjection.

FINET.

Trop me donnez d'affliction;
Honte, tu as sur moy envye.

HONTE, *en frappant.*

Empoigne-moi ce horion.

FINET.

Trop me donnes d'affliction.

HONTE, *en frappant.*

Tu auras persecution
Tousjours durant ma compaignie.

FINET.

Trop me donnes d'affliction ;
Honte , tu as sur moy envye.

HONTE.

Je te feray perdre la vie,
Avant que jamais je te laisse.

LUXURE.

Or le menons, sans nul delaisse,
Trestout premier à Desespoir,
Lequel le jugera pour voir

Au gibet de Perdicion

Adonc Jabien, Luxure et Honte admènent Finet à Desespoir.

HONTE.

Raige, douleur, affliction
Vous envoist le roy celeste.

DESESPOIR.

En enfer puissez-vous tous estre
A jamais sans remission.
Dictes-moy tost, sans fiction,
Qui vous admaine en cest estre.

HONTE.

Nous sçavons que vous este maistre
Mener gens à Perdition.
Ce jeune filz y voulsist estre
Et voulentiers luy menission.
Recordez-luy bien sa leçon,
Et ne vous chaille pour mentir,
Affin que mener le puisson
Enrager sans soy repentir.

DESESPOIR.

Je le feray mourir martyr,
Mais que je saiche tout son cas.
Je suis celluy par qui Judas
Se pendit en l'arbre du seux.
A Perdition maine ceux
Qui veullent à moy consentir.
Premier fault sçavoir et sentir
De quelz vices est entachez;
Racomptez-cy tous ses pechez.

HONTE.

Je les auray tantost preschez
Et ramenez à brief memoyre.

Escoutez et ne m'empeschez,
Car tout ces maulx vueil cy retraire.
Pour commencement de l'hystoire,
Il est enfant de Maintenant,
Et Mignotte vin luy fit boyre,
Manger pastez, et fut friant,
Nourry souef, et, quant fut grant,
(Il) ne voulut aller à l'escolle.
Sa mère en estoit tant folle,
Et puis Mignotte luy fut molle;
Maintenant n'osa contredire,
Luy bailla argent; il s'en volle,
Et vient à Jabien, le bon sire,
Qui luy aprint tout de grant ire
Regnier Dieu et le despiter,
Malle doctrine et maulvais ars,
Fuyr le bien de toutes pars,
Et user son temps en Luxure,
Qui l'a despouillé de ses draps
Tant que povreté lui court sure;
Adonc je suis trestoute seure
Qu'il estoit cheu entre mes mains.
Nous l'avons prins à la ferure,
Nous troys, et baillé de coups mains.
Je vous ay dit ne plus ne moins
Sa douleur et sa maladie.
Il fault qu'il passe par tes mains;
Il est ennuyé de sa vie.

DESESPOIR.

Honte, vous estes bien m'amye.
Il est bien temps qu'il luy meschée.
Mais où estiez-vous cachée
Quant il faisoit sa grant folye?

HONTE.

Alors je ne me monstroye mye.
Le dyable m'avoit attachée,
Et maintenant en se haschée
A son tourment suis restablie.

DESESPOIR.

Tu voys bien que l'on te publie
En général trestous tes fais.
Plus ne te fault estre confès;
N'en fais jà plus de mention;
Que te vauldra confession,
Puisque tes faitz sont revellez?
Et s'ils estoient ores celez,
L'on te donroit grant penitence.
Et puis, qui rendroit la chevance
Et l'argent par toy despendu
Et le temps que tu as perdu?
Qui feroit satisfaction?
Ce seroit tribulation
De retourner jamais à Dieu;
Tu l'as regnié en maint lieu;
Jamais ne te pardonneroit
Et tousjours Honte te tiendroit;
Car jamais ne te cessera,
Près ou loing ne te laissera,
Jusques à ce que tu soys mort.
Si te conseille que soyes d'acord
De mourir chez Perdition,
Affin qu'il ne soit mention
Jamais de toy en cestuy monde.
Je te mauldītz, Dieu te confonde
Ou puis d'enfer sans repentance.
Jamais ne feras penitence

Ne requerras misericorde.
Pends-toy avant à ceste corde,
Sans espoir de remission.

FINET.

Jamais n'auray contrition
Ne esperance de saulvement.
Si me submetz entierement
A tout ce que vouldrez juger.
Je vueil ma vie abbreger;
Je ne requier que abbregement.

DESESPOIR.

Or ça donc, par mon jugement,
Je t'envoye à Perdition
Pour toute retribution.
Le chemin y est grant et large.
Honte, je vous laisse la charge,
Et vous, Jabien, et vous, Luxure,
Puisque d'esperance n'a cure,
Je vous le baille tout condemné;
Gardez qu'il soit bien tost mené
Au gibet de Perdition.

JABIEN.

J'entreprens la commission,
Car j'ay faict le commencement.
Il a aprins avancement
Et ce qu'il sçait à mon escolle.

LUXURE.

Cuydez-vous que je soye si folle
Que je n'entende bien mon compte ?
A damnement meine, et Honte,
Toute telle manière de gent;
Incontinent que leur argent

Est despendu, je les fais pendre.

HONTE.

Prenez de là, sans plus attendre;
Que de luy ne soy plus memoyre.

JABIEN.

Sans faire jà bien longue histoire,
Luxure, trainez au gibet.

LUXURE.

Puisque Désespoir le permet,
G'y mettray les mains voulentiers;
Je serviray très bien d'ung tiers.
Passez tost en malle sepmaine.

JABIEN.

Perdition, en malle estraine,
Reveillez-vous, que maulgré bieulx!

PERDITION.

Qu'on vous puisse crever les yeulx
Et escarteler la cervelle.
Avez-vous viande nouvelle?
Où dyable a-vous tant esté?

JABIEN.

Nous avons passé cest esté
Avec enfans de Maintenant.
Nous vous admenons ce gallant
Que vecy (cy) lyé et billé.
Par moy est ainsi habillé,
Et Luxure l'ayda à prendre.

HONTE.

Onc(ques) ne voulut mestier aprendre,
Clergie, science ne ars,

Fors jeux de sors et de hazars,
Où a despendu tout le sien,
Et l'aultruy, avec Jabien.
Son père mist à povreté.

LUXURE.

Il s'est environ moy frotté.
Quant le feu se fut alumé,
J'ay le gallant si bien plumé
Qu'il n'a plus garde de voller.

PERDITION.

Venez ça tous troys m'acoller,
Jabien, Honte, et vous Luxure.
Par les vertus bieu, je vous jure
Que vous en serez payez
En la fin, ne vous esmayez,
Car vous avez bien besongné.

JABIEN.

Puis q'une foys j'ay empongné
Ung compaignon à mon escolle,
Il est très bien, s'il ne s'envolle.
Sachez que vous en rendrez compte,
Car dame Luxure et Honte
Sont à ce faire bien propices.

PERDITION.

Vous avez bien faict voz offices.
Si en aurez très bon salaire,
Si ne s'en veult jamais retraire.
Mais a-il point intention
De faire satisfaction
Et venir à Misericorde?

HONTE.

Il ne demande que la corde.

Il a passé par Desespoir
Qui le condamna dès arsoir.
Faictes en vostre voulenté.

PERDITION.

Vien ça, garson: tu as hanté
Luxure et folle compaignie
Dont tu es trestout eshonté,
Toy et tous ceulx de ta lignie
Tu doibz bien mauldire la vie
Et le jour qu[e] onques fuz né,
Quant tu escheuz en ma baillie.
Par Desespoir es condamné,
Pour ce que tu as contemné
Esperance, misericorde.
Par Honte es cy admené,
Qui devant tous tes faitz recorde.

FINET.

Je n'ay mal faict qui ne me morde
Tout le frain de ma conscience.
Si ne puis avoir patience,
Car tout vif je suis enraigé

PERDITION.

Chascun sera de toy vengé,
Car, avant le jour de demain,
Je t'estrangleray de ma main
A ceste grant chaine de fer,
Et te mettray au puys d'enfer.
Je garde l'entrée du gouffre,
Où tu seras bouilly en souffre,
En vif argent, en psalpaistre;
Avecques dyables sera ton estre,
Acompaigné des principaulx,

Avec couleuvres et crapaulx.
Entre ceans en la malheure.

FINET.

Las! je n'en puis mais se je pleure;
Mourir me fault en Desespoir.
On peult par moy appercevoir
Que, par mon faulx gouvernement,
Des enfans suis de Maintenant.
Enraigé suis et hors du sens,
Car j'ay trestout perdu le sens,
Pourtant que n'ay voulu entendre
Le bien que me voulut apprendre
Discipline par son conseil.
J'aperçoy maintenant à l'œil
Ma faulte, las! mais c'est trop tard.

PERDITION.

Tu seras hachié comme lard
Par menus morceaux à larder.
Rien n'est qui t'en puisse garder,
Puis que tu es entre mes mains;
Or tien, tu n'en auras pas moins.

Adonc le pend au gibet, puis dit Perdition à Finet

Au dyable soyez sacrifié.

LE FOL.

Il s'estoit trop en eulx fié,
Quant il[z] luy promettoyent du bien.
Estes-vous telz, enfans Jabien,
Desespoir, Luxure et Honte?
Jamais de vous ne tiendray compte.
Au dyable soyent telz officiers.
Quant ilz ont gaigné ses deniers,
Il l'ont mené au gibet pendre.

Vous n'avez garde de me prendre.
J'entens bien vostre pipomelle,
Et Luxure, qui est si belle
Et qui faict tant du damoyseau,
Fi gi fi ga au pastoureau,
Par son semblant elle ne seroit
Dieux la, qui ne la congnoistroit.
Mais regardés quelle espicière:
El a escoux sa gibeciere
Et puis luy a tourné le dos,
Et luy a dit *Nescio vos*
Et à la fin l'a renoncé.

MALDUICT.

Jesus, qui fut crucifié
Et souffrit mort et passion
En croix pour nostre redemption
Et saulvement d'umain lignaige
Que tu as faict à ton ymaige,
Ne te vueilles de moy venger,
Mais oste-moy de ce danger
Où je suis cheu par ma follye
Pour hanter folle compaignie.
Il vous plaise moy conforter.

BON ADVIS.

Ne te vueilles desconforter;
Ayez patience, doulx amys.

MALDUICT.

Mais qui estes-vous?

BON ADVIS.

Bon Advis,
Le commencement de tout bien.

MALDUICT.

Vous me semblez homme de bien
A vous veoir, comme il m'est advis.

BON ADVIS.

Dit ay mon nom ; dy-moy le tien,
Et nous serons très bons amys.

MALDUICT.

Malduict ay nom, maulvais enfant.
Des enfants suis de Maintenant.
Nourry ay esté en tendresse,
Et tout le temps de ma jeunesse
Ay suyvy folle compaignie.
Amender voulsisse ma vie
Se je sceusse quel part tourner.

BON ADVIS.

Amys, il te fault retourner
Et soubmettre à Discipline ;
S'il te faict souffrir, ploye l'eschine
Affin que tu soyes corrigé ;
Car jamais homme n'est jugé
Qui de soy mesmes se chastie.
Se as grant folie bastie,
Ne te vueilles desesperer ;
Tu es jeune pour recouvrer
Certes, se veulx, ton saulvement.
Tu n'yras point à damnement
Puisque tu as contrition,
Et ne prens point ycelle voye,
Qui fourvoye
Et meine à perdition ;
Tourne-toy à la monition
Dont la voye

Bien dure et ne fourvoye.
Faictz que soye
Cause de ta salvation.

MALDUICT.

Grans mercys de l'induction,
Bon Advis, que vous m'avez faict.
Je m'en voys vers Instruction
Qui m'adressera, s'il luy plaist.
Instruction, il me desplaist
Que l'aultre foys vous refusay,
Et vostre doctrine prins n'ay.
Donnez-la moy, je vous en prie;
Je me repens de ma follie
Qu'ay faicte de hanter Jabien;
Enseignez-moy par quel moyen
Je parviendray à saulvement.

INSTRUCTION.

Tu es conseillé loyaulment
D'estre revenu ceste voye;
Car au ciel on faict plus de joye
De ung pecheur qui se retourne
Et à penitence s'atourne,
Qui se retourne tout de neuf,
Que de quatre-vingtz-dix-neuf.
Tu scez et vois, sans nul reprouche,
Que Dieu l'a dit de sa bouche,
Et nous en baille maint exemple
En la Bible, grant et bien ample.
Et, puisque Dieu est très content
D'ung pecheur quant il se repent,
Repens-toy et faictz penitence.

MALDUICT.

Dieu mercy, j'en ay repentance

Et en feray confession,
Et, se puis, satisfaction
Telle que vouldrez ordonner.
Mais, pour Dieu, vueillez moy donner
Enseignement pour moy bien vivre.

INSTRUCTION.

Se veulx bonne vye ensuivre,
Apprens au premier ta creance
Avec[ques] toy, et esperance.
Estudie ung petit livret
Que fist autrefois Cathonnet,
Qui est tout plain de bonnes meurs,
Et n'est pas long et si est seurs.
Si au premier estudié l'eusses
Et bien retenu, pas tu n'eusses
Frequenté folle compaignie,
Car Cathon[net] ne le veult mye,
Qui commande, qui bien veu l'a,
Et dit : *Cum bonis ambula,*
Hante les bons, tu seras bon.
Maint aultre le dit que Cathon.
Aussi avons-nous de sainct Pierre,
Qui fut ferme com une pierre;
Pour estre en malle compaignie,
Regnia Dieu, dont en sa vie
Des yeulx luy tomba mainte larme,
Et puis fut en la croix moult ferme.
Moult d'aultres en pourroit-on dire,
Mais le jour n'y pourroit suffire.
Si te baille briefve leçon,
Sans long prescher ne grant tenson,
Pour la substance retenir
Et affin de tes maulx pugnir,

Je te renvoye à Discipline,
Qui t'aprendra mainte doctrine ,
Et tes maulx faitz corrigera,
Et sur toy plusieurs coups ruera ;
Mais ce ne sera que rousée
Qui bientost te sera passée.
Quant du bien (ne) te souviendra
Qui pour ce après te viendra,
Le mal auras tost oublyé.

MALDUICT.

A vous je suis fort obligé
De la peine que vous prenez
Et du bien que vous m'aprenez ;
Je ne le sçauroye desservir.
Si m'en soubmetz à vous servir,
Et à vostre commandement.
Jamais ne feray aultrement.
Si vous mercy, teste encline.
Je m'en voys droict à Discipline
Qui m'enseignera aulcun art.
Je n'en puis mais se c'est trop tard.

Adonc s'en va à Discipline, et dit :

Dieu vous gard, madame.
Du cueur vous réclame,
Vous pry et supplye
Que soyez la femme,
Qui, sans nul diffame
Adressez ma vie.
A toute follye
Ay mon estudie
Mis et ma pensée.
Ne m'oubliez mye,
Humblement vous prie,

Maistresse amée.

DISCIPLINE.

Dy moy ta pensée,
Enfant, s'il t'aggrée :
Veulx-tu Discipline ?

MALDUICT.

Dame redoubtée,
D'amour moult louée,
Grace si m'encline.

DISCIPLINE.

Veulx tu ma doctrine
Tenir enterine,
Sçavoir et garder ?
Ton mal te termine,
Et jamais ne fine,
Sans point retarder.

MALDUICT.

Las ! dame, je n'ay que tarder.
S'il vous plaisoit moy regarder
De vostre grace très benigne,
De vous je me vueil bien bender,
Et desormais bien garder,
Que honte point ne me domine.
Mais pardonnez-moy
Se reffusé j'ay
A vous me soubmettre ;
D'orgueil le convoy
Soubzmis fut en moy.
Si m'en vueil desmettre.

DISCIPLINE.

Pense donc de toy retraire

De toy mal faire
Se tu veulx ma grace avoir ;
Aultrement ne me peulx plaire
N'aussy complaire ;
Tu le peulx assez bien sçavoir.
On ne te peult pas decepvoir,
Tout pour voir,
Se veulx mon enseignement
Bien retenir et sçavoir,
Recepvoir,
Peulx avoir avancement.

MALDUICT.

S'eusse eu premierement
Sentement
De vous croire ma maistresse,
Point n'eusse si faulcement
Ne follement
Demenée ma jeunesse
Mais Oyseuse qui me blesse,
Et Paresse
M'a ordonné à ce faire ;
Luxure m'a mené presse,
Qui ne cesse,
De chascun à luy retraire.

DISCIPLINE.

Dieu, qui as sur tous puissance,
Sans nuissance,
Vueilles à cestuy pardonner.
Se veulx avoir congnoissance,
Repentance
Te pourra grace donner.
C'est celle qui peult saulver
Et mener

A la voye de saulvement,
Et bien te peult ordonner
Et saulver,
Se la requiers humblement.

MALDUICT.

A vous, excellente dame,
Corps et ame
Dès maintenant habandonne
Trestout, mon cueur, corps et ame,
Sans nul blasme,
Plus qu'à nul aultre personne.
Je n'en s'ay nulle si bonne,
Qui s'adonne
Mieulx à conduire mon faict;
Puisque raison se consomme
Et l'ordonne
J'en suis grandement reffaict.

DISCIPLINE.

Dy moy sans long exploict [plait?],
Meschant malotru,
Où t'en allas-tu,
Quant tu me laissas ?
Ton bien trespassas,
Folle créature.

MALDUICT.

Je trouvay Luxure
Qui m'a amusay;
Si m'en suis rusay,
Car ce n'est qu'ordure.
Vostre amour procure
A tout mon povoir.
Certes, je vous jure,

Tousjours, sans injure,
Faire mon debvoir.

DISCIPLINE.

Il te fault sçavoir
Ton gouvernement.
Tout premierement
Discipline avoir.
Tu te mettras à deux genoulx
Et en auras deux ou trois coups
De mes verges dessus la teste.

Adonc il le bat.

Tu as vescu com une beste
Et servy folle compaignie;
En mal as mis ton estudie.
Entens que l'escripture dit :
Beatus vir qui non abiit
In concilio impiorum.
Cela nous dit le sainct psaultier,
Qui n'est escript d'huy ne d'hyer;
Cecy te vault autant à dire :
Benoist soit cil qui veult desdire
Des maulvais le conseil et voye.

MALDUICT.

Honneur, salut, santé et joye
Vous doint Dieu, dame Discipline.
Bien voy vostre amour s'encline
En moy, dont je vous remercie.
Vostre escolle, quoy qu'on dye,
Jamais je ne veulx plus changer.
De vous ne me doibz estranger;
Secouru m'avez au besoing.
Je suis de mon propos bien loing,

Qui cuydoys estre si très saige.

DISCIPLINE.

Saige estes pour faulx usaige.
Le philosophe, au contraire,
Bien au long, qui n'est pas à faire,
Et dit..... *qd nemo juvenes eligat in judiciis*
En son escript le bon Hierosme
Ceste conclusion luy mesme
Aussi preuve, comme je l'ay veu.
De ce doibt-il bien estre creu :
Quia non constat esse prudentes
Et pourtant bien te decepvoyes.
C'est à dire que jeunes gens,
Pour ce qu'ils sont jeunes de sens,
Ne sont esleuz pour estre juges.
Jamais aultrement ne conjuges;
Ce seroit fol oppinion.

MALDUICT.

Argent fut grant occasion
De moy donner si grant couraige.
Mon père me fist grant dommaige
De me mettre argent ès mains;
Car pour luy j'ay juré les sainctz
Et regnyé Dieu follement.

DISCIPLINE.

Argent fut trouvé seullement
Pour chose qui est necessaire
A l'homme, et non pas à faire
Plaisance ne deduict mondain;
De cecy doibz estre certain;
Ou cinquiesme d'Ethiques vise,

Où Aristote le devise.
On en doibt justement user,
Sans follement en abuser;
Pour ceste cause fut trouvé.
Bien en doibt estre reprouvé
Cil qui le despend en ordure,
Au jeu de detz et de luxure.
Mal as recordé ta leçon
Dedans le livre de Cathon,
En ce lieu là, sans dire ho,
Qui dit : *Luxuriam fugito.*
Il dict qu'on doibt fuyr luxure
Pour ce qu'on faict à Dieu injure,
Et est peché moult desplaisant.
Pense donc[ques] doresnavant
De estudier à bien vivre.
Se veulx ma doctrine ensuyvre,
Tu ne peulx jamais periller.

MALDUICT.

Bien m'avez voulu conseiller.
Quant à vous, Madame, m'accorde
Et vueil tirer à vostre corde,
En faisant vostre voulenté.

DISCIPLINE.

Toutes gens que tu as hanté
Te fault laisser, et telz manières
Qui sont très honteuses et fières.
Aultre chose que bien se notte,
Laisser te fault chappeau et cotte.
Affin qu'entendès bien le cas,
Le temps qui vient, il ne fault pas
Que y retournes de rechief,

Car ce seroit trop grant meschief,
Plus la moytié que ce n'est d'une
Maulvaise et malle fortune
A corriger finablement
Que ce n'est au commencement;
Car tu sçays qu'une maladie
Est trop plus aysement guerie
La moytié quant elle commence
Que n'est en sa perseverance;
Aussi la rayson y est bonne.
Car trop longue domine (*sic*) donne
Empeschement à medecine,
Par quoy le mal trop plus s'encline
Et qu'il est quasi incurable.
Ovide, poète notable,
Traicte bien cest enseignement;
On ce doibt au commencement
Arrester et se tenir quoy,
Et vecy la raison pourquoy.
Le philosophe, en aultre terme,
Comme il semble, le conferme,
Et luy mesme le contredit;
Au premier *De Celo* il dit :
A virtute certa principium secundum,
Parvus enim donec in principio magnus in [*fine.*
Il dit que, quant on pert la voye,
Plus de mille foys se forvoye
Que perdre au commencement.
Pour tant mieulx vault amendement
De pechié puis peu commencié
Que d'atendre trop longuement,
Car, tant plus dure, c'est pitié.

Adonc il le vest en escolier.

Simplement et honnestement

Prens ceste robe que te baille;
Tu n'en payeras denier ne maille
Et seras bien honnestement.

MALDUICT.

Je vous mercye humblement,
Dame, c'est ung plaisant habit.

DISCIPLINE.

Or te gouverne sagement.

MALDUICT.

Je vous mercye humblement;
Je suis vestu mignonnement
De vostre grace, sans l'habit;
Je vous mercye humblement,
Dame, c'est ung plaisant habit.
En voz ritz ne metz contredit
Et vous prometz que, se je puis,
Jamais je ne m'y rencherray.
Vostre serviteur tousjours suis
En tous les lieux où je seray.
Mais dictes moy comment pourray
Fuyr le faulx las de Luxure;
Nul bon remède je n'y sçay;
De jour en jour mon mal procure.

DISCIPLINE.

Je te dy bien, quant est à moy,
Ne meilleur conseil je ne sçay,
Au moins ainsi comme je croy
Que lire ce que dit Ovide :
Otia si tollas, etc.
On doibt fuyr oysiveté

Qui veult fouyr la fauceté
De Luxure et sa compaignie,
Et, se tu veulx que je le dye,
Comment oysiveté lairras,
En bien vivant tu la fuyras
Par frequente occupation
Ou pour bonne operation;
C'est le remède qui y est.
Garde que tousjours tu soys prest
D'estre moult fort humiliant
Autant au petit comme au grant,
Et ne change point ton habit;
Il est de trop plus grant proufit
Et à toutes gens plus honneste
Que la robbe, sans plus d'enqueste,
Que tu portes. C'est vérité;
Ce n'est que toute vanité.

MALDUICT.

Retourner par humilité
Fault à mon père et à ma mère:
Pardonnez-moy en charité;
J'ay en mon cueur douleur amère.

MAINTENANT.

Tu viens de très bonne manière;
Raison le veult et equité:
Je te reçoys à bonne chère.
Dieu pardoint ton iniquité.

MIGNOTTE.

Au nom de saincte Trinité,
Pardonnez-nous, seigneurs et dames.

Pour donner à aultruy diffame,
On n'en sera ja mieulx prisé.

MALDUICT.

Se le jeu n'est moralisé,
Il y a cause excusant,
Dont ne doibt estre desprisé,
Car ce n'est que jeu d'enfant.

MAINTENANT.

L'auteur est encore apprenant
Qui a cest œuvre composée;
Et est enfant de Maintenant
Dont mieulx doibt estre excusée.

HONTE.

Une chose est bien formée
Où l'on ne treuve que redire;
Chascun a très souvent ouy dire:
Commencement n'est pas fusée.

MAINTENANT.

A Dieu toute ceste assemblée,
Qui la vueille à bon [port] conduire.

LUXURE.

Il sera d'enfans bonne année;
Adieu toute ceste assemblée.

DISCIPLINE.

Seigneurs, c'estoit nostre pensée
D'enfans seulement introduyre.

MALDUICT.

A Dieu toute cest assemblée,
Qui la vueille à bon port conduire.

FINIS.





MORALITÉ NOUVELLE

CONTENANT

Comment Envie, au temps de Maintenant,
Fait que les frères que Bon Amour assemble
Sont ennemys et ont discord ensemble,
Dont les parens souffrent maint desplaisir,
Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.
Mais à la fin Remort de Conscience,
Vueillant user de son art et science,
Les fait renger en paix et union,
Et tout leur temps vivre en communion.

A neuf personnaiges, c'est assavoir

LE PRECO
LE PÈRE
LA MÈRE
LE PREMIER FILZ
LE SECOND FILZ
LE TIERS FILZ
AMOUR FRATERNEL
ENVIE
ET REMORT DE CONSCIENCE

LE PRECO *commence.*

Bourgeois, marchans, dames et damoy-
Je vous salue en generalité, [selles,
Vous suppliant que prestez vos oreilles
Affin d'ouyr nostre Moralité,
Que faicte avons, non par mondanité,
Mais pour le vray declarer seulement
Au nom de Dieu, pour quoy la verité
Vous congnoistrez icy presentement.

LE PÈRE.

Loué soit Dieu, mon père et redempteur,
A tousjours mais, puisque vray directeur
Il s'est montré envers moy en ce monde.
De plusieurs biens je suis maistre et recteur;
La grace Dieu, je ne suis point debteur;
Je le puis dire sans estre jactabunde.

LA MÈRE.

Louons le maistre de la machine ronde,
Par qui avons receu joye profonde
De noz enfans, tant aymez en tout lieu.
Mon cher mary, le point où je me fonde
Est que nul d'eulx je ne voys vacabunde;
Ce sont enfans enclins à servir Dieu.

LE PÈRE.

Loué en soit le hault roy supernel.
Et ce qu'ilz ont bon Amour Fraternel
En toute place avec eulx me plaist bien,
Et en ma vye n'auray faulte de rien,
Tant que verray ilz s'aymeront ainsi.

LA MÈRE.

J'ay bon espoir que vivrons sans soucy
Sur noz vieulx ans, et que leur bon support
Nous conduira finalement au port
De toute joye, car leur commencement
Est bien entier.

LE PÈRE.

Femme, certainement,
Je me repute trop plus qu'heureux d'avoir
Eu telz enfans, mais il convient sçavoir
Où c'est qu'ilz sont pour les faire venir.

LA MÈRE.

En verité, je ne me puis tenir
Qu'à toutes heures ne soient auprès de moy ;
Et j'apperçoys qu'ils chassent tout esmoy
En toutes pars où on les peult trouver.

LE PÈRE.

Il est certain ; toutesfois esprouver
Je vouldrois bien si leur amour est stable,
Car en jeunesse le monde est variable,
Dont je crains fort qu'en la fin ne se change[nt].

LA MÈRE.

Il n'est possible ; considère qu'ilz mangent
Journellement ensemble.

LE PÈRE.

Vrayement,
Sans long propos, appeler les convient.

LA MÈRE.

Je voidz l'un d'eulx, lequel contre nous vient,
Je suis joyeuse : les voicy tous ensemble,
Et avec eulx ont tousjours, ce me semble,
Leur Fraternel Amour.

LE PÈRE.

Mes chers enfans,
A tous de vous maintenant je deffens
Que ne soyez à jamais despourveus
De vostre amour, dont vous estes pourveuz.
Car c'est la chose laquelle plus me plaist.

JEHAN LE PREMIER FILZ.

Mon très cher père, sachez, sans plus de plaist,
Qu'à tousjours mais il sera de ma part
Ainsi qu'il est.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Sans chercher autre port,
De mon costé inviolablement
Le garderay.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Je n'y veulx nullement
Contrarier, et pour ce que j'entens
Vous pourriez estre contre moy mal contens
Pour ce que j'ay grant argent despendu.
Affin qu'au double le tout vous soit rendu,
Je veulx de vous estre le serviteur.

LE PÈRE.

Mon cher enfant, Jésus ton directeur
Et de chascun, te face, par sa grace,
Venir à luy: car j'ay en toute place
Ma confidence que celuy tu seras
Qui plus de bien au monde me feras.
Et j'ay en toy si avant mon cueur mis
Qu'impossible est qu'il soit par moy demis.
Je t'ay aymé sur (tous) mes autres enfans,
Et m'as tousjours obéy sans contrainete;
Si tu sçavois, sans que je parle en fainte,
Le grand amour lequel mon cueur te porte,
Ton bon vouloir, que tousjours me conforte,
S'augmenteroit envers moy seurement.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Redoubté père, je suis entierement
Tenu à vous par la loy de nature
Et par tout droit, dont ne fault qu'ayez cure
Que vous soyez à jamais delaissé
Par moy, et si, d'adventure, au passé,
Je vous avoys quelquement, par jeunesse,

Rien offencé, j'en demande en humblesse
Pardon et grace, vous merciant, cher père,
Puisqu'il vous plaist de cest honneur me faire
Que de me dire le bon vouloir qu'avez
A moy sur tous. De ma part vous sçavez
Que je vous dy, esperant qu'en bref tempz
Vous cognoistrez, ainsi que je pretends,
Que vous n'aurez celuy à l'advenir
Pour vous traicter et vous entretenir
Meilleur que moy; aussi je y suis tenu.

LE PÈRE.

Tu sçais comment je t'ay entretenu
A grans despens, en estrange province,
Pour poursuyvir tes estudes, et prins ce
Qu'ay despendu pour toy jusques icy,
Et que tes frères, lesquelz sont presens cy,
Sont demourez tousjours en la maison
Avecques moy; je dy c'est bien raison
Qu'envers eulx deux en face recompense.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Redoubté père, ainsi comme je pense,
Je feray tant, avec l'ayde de Dieu,
Que tous contens les rendray en tout lieu;
Tant que pourray pour eulx en quelque chose
Moy employer, je le feray.

LE PÈRE.

Ma rose,
Mon cher enfant, de t'ouyr suis tant ayse
Que je ne sçay si suis sain ou malayse;
Je suis ravy d'esprit entierement.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Le mien parler ne sçauroit bonnement

Vous exprimer ma bonne volunté.

LE PÈRE.

Or, mes enfans, je vous vueil cy compter
Ce que je pense qu'il seroit bon de faire :
Qu'est que vous, Jehan, vous perforcez deffaire
Cestuy faisseau de boys que je vous donne.

JEHAN PREMIER FILZ.

Puis qu'il vous plaist, il fault que je m'adonne
Pour esprouver si rompre le pourroys.
Ha, mon bon père, trop plus tost je mourroys
Que le desrompre; je ne suis assez fort.

LE PÈRE.

Pierre, prendz-le et y faitz ton effort,
Pour esprouver si ta force est bien grande.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Puis que mon père ores me le commande,
Je le feray, sans longuement tarder.
Mon père, helas, il convient regarder
Qu'impossible est que quelquement le face.

LE PÈRE.

Si convient-il que quelqu'un le defface.
Prendz-le, Anathoille; montres-y ta vertu.
Liève le tost. Comment! où pense-tu?
Veulx-tu pas faire le mien commandement?

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Plustost mourir que de faire autrement
Qu'il ne vous plaist; mais je sens ma puissance
Tant inhabile, que je sçay que nuisance
Ne pourrois faire à ce faisseau de bois.
Puisqu'il vous plaist, neanmointz je m'y vois
Tost employer pour veoir que c'en sera.
En bonne foy, mon père, ce sera

Autre que moy ; je n'y fais recevoir.

LE PÈRE.

Or, mes enfans, ainsi que je puis veoir,
Vous ne pourriez le rompre en cette sorte.
Prenons doncq pièce après pièce ; aporte
Qu'on le deslye sans tarder davantage ;
Chascun de vous y face son ouvrage ;
Despeschez-vous.

JEHAN LE PREMIER FILZ.

Par monsieur sainct Nythier,
J'aymeroyes mieulx rompre de la moytier
En ceste sorte deux faisseaulx qu'autrement.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Par mon serment, et moy semblablement.
C'est une chose que n'est point difficille.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

En mon vivant n'euz chose si facile
A acomplir qu'à rompre ces buchettes.

LE PÈRE.

Bien, mes enfans, je cuyde que vous faictes
Facilement ce que vous ay enjoinct
Depuis qu'on a le gros faisseau desjoinct.
Est-il pas vray ?

JEHAN LE PREMIER FILZ.

Vous voyez patiemment
Comment l'avons despesché vistement.
Mais, à la fois, il estoit impossible.

LE PÈRE.

Mes chers enfans, il ne sera possible
A quelque humain de vous porter dommage,
Pourveu qu'ayez tous trois mesme courage,

Sans vous desjoindre, comme l'experience
Vous ay monstré. Et tenez pour science
Que vostre force n'estoit pas suffisante
Pour à ce bois estre en riens nuysante
Estant conjoinct. Mais, estant separé,
Alors avez par pièces esgaré
Tout le faisseau. Dont prenez souvenance
Que ne prendrez en vous outrecuydance [proffit.
Pour vostre [vous?] disjoindre, pour vostre grant

PIERRE LE SECOND FILZ.

Nostre bon père, pour ceste heure il suffit.
J'ay bon espoir de mener telle vie
Avec mes frères, qu'il n'y aura envie
Entre nous trois, ains Amour Fraternel
Avecques nous demourra eternel.

AMOUR FRATERNEL.

Mon desir est de faire demourance
Avecques vous; quoy faisant, l'abondance
De biens viendra à vous, sans y faillir.
Où je demeure, sans nulle decadance
Tous biens abundent, et n'y a deffaillance;
M'entretenant on ne peut deffaillir.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Amour, helas, autre cas ne desire
Entre mes frères et moy, sinon vous seul.
Dont je vous prie ne me point esconduire,
Mais me suyvir jusques au dernier linceul.

JEHAN PREMIER FILZ.

Mon esperance est que si nous t'avons
Avecques nous, Amour tant desirable,
Nous ne sçaurions nullement, ny povons
Perdre le loz de gloire pardurable.

PIERRE SECOND FILZ.

Loyal Amour Fraternel, si ta grace
S'est adonnée à nous jusques icy,
Encor te prie venir en toute place
Avecques nous, par ta sainte mercy.

AMOUR FRATERNEL.

Mon naturel ne requiert autre cas
Que tout honneur, tout bien, joye et lyesse;
De mon costé, sans plus grands altercas,
Je suis contend suyvir vostre noblesse.
Mais gardez bien qu'Envie ne vous blesse,
Car elle prent trop cauteleusement
Ceulx qu'elle veult fouller par quelque oppresse.
Gardez tumber en son tresbuchement.

JEHAN PREMIER FILZ.

Il n'est possible qu'Envie me sceust abattre,
Tant elle soit pleine d'adversité.

AMOUR FRATERNEL.

J'ay grant paour qu'il n'en faille rabattre
Si elle veult quelquefois irriter.

Pause, et vont les premier et second filz sur la verdure, où ilz se couchent.

LE PÈRE.

J'ay en mon cueur tant de joye conceu
Qu'impossible est d'en avoir davantage.
Par cy devant j'ay veu et apperceu
Le grant amour des filz de mon menage.
Tous biens me viennent en voyant tel ouvrage
Et semble au vray que jeune je deviens.
Jamais ne fut que n'en eusse presage.
Certes, je suis joyeulx quant m'en souviens.

LA MÈRE.

Le seul plaisir que prenons en largesse
De noz enfans vault trop mieulx que richesse,
Or ny argent, n'autre bien de ce monde.

ENVIE.

Vrayement, je veulx que l'on me tonde
Si je ne fais de moy parler.
Où est-ce que pourray aller
Pour y donner quelque escarmouche?
Hola, hola, chasseur de mouche,
Je sçay ce que voulois sçavoir.
Or, messieurs, si l'on veult avoir
Notice de moy et ma vie,
Par mon nom je me nomme Envie,
Née en enfer, cela s'entent,
Et, si quelque personne tend
S'ayder de moy, il est à croire
Qu'il n'yra point en purgatoire,
Mais delà d'où je suis sortie.
Ma puissance estoit amortie
Le temps passé; mais maintenant
Chascun est sa partie tenant
Et suis en bruict et renommée;
Et cela que suis surnommée
Mauldite, ce n'est sans raison;
Car bien mauldite est la maison
En laquelle l'on m'entretient.
Mais qui est-ce qui ne me tient
Maintenant pour dame et maistresse?
Si convient que soys de la presse;
Je feray bouillir le potage;
C'est trop parlé de tripotage;
Il fault penser d'autre matière.

Il me convient trouver manière
D'atraper à moy quelque beste,
Et, si l'on ne voit belle feste,
Je veulx bien tost que l'on me pende.
Peu s'en fault que je ne debande
Mon arc contre ces deux dormans;
Peult estre ce sont gros gourmans
Qu'ont plain le sac jusqu'à la bouche.
Sus donc, il fault que je descrouche
Après, de par le dyable, après.
Je vous ordonne par exprès
Que soyez tous deux envieulx.

Elle se tire; puis les deux frères s'esveillent, et dit

JEHAN LE PREMIER FILZ.

Je ne sçay qu'ont trouvé mes yeulx;
Je ne cesse de me dormir.

PIERRE SECOND FILZ.

Jehan, mon cher frère, mon amy;
Sçay-tu de quoy je m'esmerveille?

JEHAN PREMIER FILZ.

Ouy; de ce qu'ainsi je sommeille.
N'est-ce pas cela, respondz moy?

PIERRE LE SECOND FILZ.

Frère, tu me metz en esmoy
De me respondre en ceste sorte.

JEHAN PREMIER FILZ.

Si sçavois le mal que je porte
Tu ne me tourmenterois tant.

PIERRE SECOND FILZ.

Et comment, es-tu mal content
De quelque chose, dys, mon frère?

JEHAN LE PREMIER FILZ.

Quant je pense à nostre affaire,
Nous sommes bien folz, sur mon ame.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Mon frère, je n'entends ta gamme;
Il te fault parler clerement.

JEHAN PREMIER FILZ.

Quant je pense au gouvernement
D'entre nous deux et nostre frère,
Par Dieu, ce m'est grant vitupère,
Quant en avons tant endurer.
Et quoy, je voys tout empirer;
Tout y va à rebours de bien.
Je cuyde que tu m'entens bien.
Nostre père nous fait grant tort;
Il a fait la buée et tord.
Je m'esbahis de son affaire;
Je ne voys point qu'il cuyde faire,
Sinon nous rendre pauvres gens,
Et, si ne sommes diligens
A nostre cas, j'ay grande craincte
Que nostre part ne soit estaincte
Quant à son bien, car, tout comprins,
Si ce que nostre frère a prins
Et despendu estoit ensemble,
Nous aurions deux fois, ce me semble,
Plus de bien que nous n'avons pas.
Et puis il marche par compas,
Il le fera son successeur;
Il sera son heritier seul,
A ce qu'en puis conjecturer.
Mais il nous fault adventurer
A y mettre empeschement.

PIERRE SECOND FILZ.

C'est la chose certainement
Que j'avoys desir de te dire,
Et mon Dieu me puisse mauldire
Si ne suis marry de mon père,
Qui nous procure l'impropère
Que de nous faire ses bastardz.
Je ne prise point deux patardz
Mon frère Anathoille et sa vie.
Je luy veulx porter une envie
Qui ne luy prouffitera rien,
Et, sang bieu, il n'est terrien
Qu'endurast chose tant frivole.
Par Dieu, j'ay esté à l'escolle,
Où j'ay aprins jouer des tours,
Et en brefz jours, sans longs atours,
Monstreray l'erreur de mon père.
Il dit qu'il ayme nostre frère
Plus que nous, sans comparaison,
Qu'avons maintenu la maison
Où il despendoit nostre bien.
Il congnoistra tantost combien
J'ay desir vendre mes espices.

JEHAN LE PREMIER FILZ.

C'est ce que vouloys que tu fisses;
Il le fault faire sans demeure.

PIERRE SECOND FILZ.

Si Dieu plaist que bientost ne meure,
Tu voirras le tout mis à fin.

JEHAN PREMIER FILZ.

Vois-tu pas bien, mon frère? Affin
Que nostre père puisse entendre

Ce dont nous le voulons reprendre,
Il fault plainement luy monstrer
Que l'amour qu'il a demonstré
A nostre frère nous desplaist.

PIERRE SECOND FILZ.

Desclairez-le donc, s'il vous plaist,
Vous-mesmes, affin de mieulx dire.

JEHAN PREMIER FILZ.

Cela que nostre fait s'empire
Me fait enrager de despit.

PIERRE SECOND FILZ.

Or, mon frère, allons sans respit
Par devers nostre domicille ;
Allons-y tenir le concille
Pour faire une conclusion.

REMORT DE CONSCIENCE.

Enfans, la grant abusion
Que vous suyvez vous damnera,
Pensez quel gref dueil ce sera
A vostre père debonnaire,
Quand il verra qu'à vostre frère
Portez une mauldicte envye.
Il vous fault changer vostre vie
Et prendre avec vous Bon Amour.
Enfans, entendez ma clamour :
Delaissez suyvir telle chose,
Ou par mon arrest je propose
Que serez cause qu'à jamais
Vestre père sera marry ; mais
Pensez un peu à vostre cas,
Et vous verrez, sans altercas,
Qu'avez grand tort d'ainsi parler.

JEHAN PREMIER FILZ.

Pierre, je ne veulx plus aller
Vers nostre père declarer
Ce que avions deliberé,
Car ce nous estoit grand folye;
Mon envie est toute abolie.
Je cognois par experience
Que par Remort de conscience
Nous nous devons tost desister.

PIERRE SECOND FILZ.

Je ne vous vouldrois assister
Si y voulez aller aussi,
Car, ayant vu de près cecy,
Nous avons le tort, sur mon ame,
Et nous seroit, certes, grant blasme.
Si nostre frère autre estoit
Qu'il n'est, et si beaucoup coustoit
Du temps qu'il estoit à l'estude,
Il n'usera d'ingratitude
Cy après, comme on peult entendre.
Puis, si mon père veult estendre
Et mettre son amour entier
En luy, il ne nous est mestier
Nous en douloir; ce qu'il veult faire
Nous devroit en tous moyens plaire.

JEHAN PREMIER FILZ.

Ne parlons plus de ces matières;
Noz voluntez nettes et entières
Nous fault rendre, et, pour conclure,
Il nous fault prendre voye seure
Vers nostre père maintenant.

PIERRE SECOND FILZ.

Je vous suis ici de tenant.

Allons, sans plus nous abuser;
Si d'adventure il veult user
Entre nous d'admonestement,
Obeissons luy droictement.

JEHAN PREMIER FILZ.

Il fault qu'au chemin nous boutons;
Car je crains fort que nos moutons
Ne tardent trop partir pour paistre.
Honoré père, nostre maistre,
Dieu vous preserve en tout honneur.

PIERRE SECOND FILZ.

Père, Dieu vous garde en bon heur.
Retournez sommes pour sçavoir
Si vous voulez faire pourveoir
A ce que les moutons on mène
Paistre en quelque prochaine plaine.

LE PÈRE.

Mes enfans, il [en] est saison;
Partez vous tost de la maison,
Et les menez en quelque lieu
Paistre, sous la grace de Dieu.

JEHAN PREMIER FILZ.

Ainsi soit fait que l'avez dit.
Je m'y voys, sans nul contredit,
Les garder avec[ques] mon frère,
Pourquoi adieu vous dy, mon père
Jusqu'au retour.

PIERRE SECOND FILZ.

Et moy aussi.

LE PÈRE.

Nostre seigneur, par sa mercy,
Vous vueille garder de dommaige.

Je sens tant joyeulx mon courage
Que mon cueur tressaillit de joye.
Or je prie à Dieu qu'il convoye
Tes frères, mon filz bien aym[é].
En moy je ne sens rien d'amer,
Quand je vois qu'estes adonnez
A vous aymer, et vous donnez
Totallement à vous servir
L'un l'autre.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Si j'ai desservy
D'estre aymé par eulx en tout lieu,
J'en donne grace au puissant Dieu,
Et, si vous plaist que me transporte
Vers eulx aux champs, je le feray.

LE PÈRE.

Mon filz, en tout tu me conforte;
Tant que vivray je t'aymeray.
Si tu les veulx aller veoir,
Ce ne sera que pour mouvoir
Leurs cueurs à t'aymer davantage.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Sçachez, père, qu'en tout passage
De leur complaire ay appetit.

LE PÈRE.

Or, mon filz, attens un petit;
Il n'est pas encor temps d'aller.
Je veulx à toy un peu parler,
Car ce m'est joye quand je te voys.
Je n'ay corps, visage ny voix
Qu'à ceste heure ne s'esjouyssent,
Pour ce que de te veoir jouyssent

Presentement en grand plaisir.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Père, si c'est vostre desir
Que de me compter ou enjoindre
Quelque chose, je n'ay pas moindre
La volunté que du passé.

LE PÈRE.

Mon filz, je suis un peu lassé.
Mettons-nous tous deux à recoy,
Et puis je te diray pourquoy
Je t'ay dit que je desirois
Parler avec toy.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Je serois
Très aise qu'i fussions desja.
Celuy qui les mauldits rengea,
Nous donne tousjours, par sa grace,
Bonne amytié en toute place.

Ilz se retirent, puis le premier et second filz se couchent sur la verdure; et pause.

ENVIE.

Comment! Où est-ce que je pense?
Nul ne me donne recompense,
Et si suis preste au besoigner.
De toutes pars fault cheminer
Pour frapper quelqu'un de ma flesche.
Je rendray la personne sèche
Qui recevra mon premier coup.
Sus, Envye, à coup, à coup!
Il est temps que faces ta monstre,
Et convient que tu te demonstre
Telle que tu es renommée.
Sans faire plus grande chommée,

Cherche quelqu'un pour assaillir.
Ça, ça, il ne me fault faillir
Pour donner la part à ces deux.

Elle tire à Jehan le premier filz et ne treuve point de flesches en son carquois pour tirer à l'autre, disant :

O dyable, gramment je me deulz :
Je n'ay point de flesches icy
Pour donner encor à cestuy cy
Cela qu'il luy fault recevoir.

Elle se retire, et

JEHAN PREMIER FILZ *dit :*

Ainsi que puis appercevoir,
Mon frère, nous sommes bien bestes ;
On nous devroit couper les testes ;
Nous nous monstrons par trop caignardz ;
Ne faisons non plus des canardz ;
Ne marchons plus dedans la boue.
J'ay desir donner sur la joue
A nostre frère tant mauldit.
Nous sommes bien en fait, en dit,
Mocquez par nostre pervers père ;
Ce nous sera grant vitupère
Si nous ne luy portons dommage.

PIERRE SECOND FILZ.

Helas ! mon frère, quel courage,
T'a ainsi esmeu chauldement ?

JEHAN PREMIER FILZ.

Allons, despechons vistement.
Allons luy payer sa desserte.
Mort bieu, l'on y recevra perte
Puis qu'ay eschauffé le cerveau ;
Et, mon frère, tu es bien veau,
Si tu ne voys la grant laydure

Qu'on nous fait.

PIERRE SECOND FILZ.

Sur la verdure
Il nous fault un peu recoucher.

Ilz se couchent, puis

ENVYE *dit en tirant contre Pierre*

Or, sus, sus, voyla depesché
Ce dont j'avoys plus grant desir.

PIERRE, *en se levant.*

O ! mon frère, quel desplaisir
Quant j'ay pensé et repensé.
Il nous fault aller commencer
La feste par nostre maison.
Departons ; il en est saison.
Je prometz à Dieu de venger
L'injure dont je suis rengé ;
C'est trop enduré, somme toute.

JEHAN PREMIER FILZ.

Or, mon frère Pierre, escoute ;
J'ai regardé un bon moyen,
Par lequel nous chevirons bien
Quant à mettre à mort nostre frère
A l'insceu de nostre père.
Tout beau, ne bougeons, je te prie.

PIERRE SECOND FILZ.

Voys-tu bien, j'ay tant grande envie
Que nostre frère soit deffait,
Pour le deshonneur qu'il nous faict,
Que ne puis moderer mon yre.
Mais non pourtant, si tu veulx dire
Le moyen que tu dis savoir,
Je veulx bien patience avoyr
De l'ouyr.

JEHAN PREMIER FILZ.

Je ne veulx tarder
De le dire. J'ai regardé
Tous moyens que j'ay sceu songer.
Mais je ne vouldrois point changer
Celuy que te veulx racompter.
C'est que nous irons en l'hostel
De nostre père, puis après
Nous luy dirons par motz exprès
Nostre vouloir et que, s'il veult
Tousjours poursuyvir le sien veu
Quant à aymer plus nostre frère
Que nous, l'injure et impropère
Nous repoulserions en brief temps.
Sang bieu, nous sommes ses enfans
Aussi bien que luy, vertu bieu;
Il fault qu'on en parle en tout lieu.
Pour le fait tost expedier,
Il nous conviendra hardier
Et mettre nostre frère à mort,
A quelque coing, sans nul remort,
Et que ce soit secrettement,
A l'insceu entierement
De nostre père et de ma mère.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Ce leur sera douleur amère
Si une foys le pevent sçavoir.
Mais, quelque dueil qu'ilz puissent avoir,
Il le fault mettre à fin et chefz.
C'est à faire au couper le chef
De nostre frère tant pervers,
Puis, s'il venoit quelqu'un devers
Nostre père, luy declairer

Il nous fauldroit luy separer
La teste d'avecques le corps,
Et après vivre en bons accordz,
Mettans en l'estat nostre père
Qu'il mérite, aimant nostre frère.
D'abondant autant fauldra faire
Si nostre mère nous vient braire;
Nous en avons trop enduré;
De ma part je ne puis durer
Que n'en fais expedition.
Et puis, au pis aller, si on
Nous en mesprisoit quelquement,
Il nous fauldroit prendre hardiement
Vengeance sur nos ennemys.

JEHAN PREMIER FILZ.

Ceulx ne seront pas mes amys
Qui me viendront rompre la teste,
Et, pour te repondre à la reste,
Je veulx qu'il soit sans contredit
Fait tout ainsi que tu l'as dit.

Pause, et

LE PÈRE *dit:*

Mon filz bien aymé, ton desir
Soit fait, si veulx prendre plaisir
D'aller veoir tes frères aux champs.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Helas, mon père, voz doulx chantz
Me font fremir le cueur de joye.
Tantost je m'en voys mettre en voye
Pour les trouver à la bonne heure.

LE PÈRE.

Or, mon cher filz, va sans demeure,

Jesus te garde par sa grace.

Il depart et va contre ses frères lentement. Puis dit

JEHAN PREMIER FILZ.

Je voys quelqu'un suivir la trace
Du chemin, par vers nous venir.
Il le nous fauldra convenir
Pour sçavoir quel homme il peult estre.

PIERRE SECOND FILZ.

O, nostre Dieu, nostre bon maistre,
Loué sois-tu très grandement.
C'est nostre frère, vrayement.
Il le nous fault faire mourir.
Nul ne le pourra secourir
Qu'à ce jour ses jours il ne fine.

JEHAN PREMIER FILZ.

Il nous fault tenir bonne myne,
Et le laissons fort aprocher.

PIERRE SECOND FILZ.

On le nous pourroit reproucher,
Si l'on trouvoit son corps sur terre,
Pourquoy fault garder que l'on ne erre;
Mettons-le en quelque caverne.

JEHAN PREMIER FILZ.

Mon frère, ceste grant cyterne
Est le lieu où le convient mettre.
Nous luy donrons tantost sa lettre;
Il sera tost maistre passé.

PIERRE SECOND FILZ.

Mais de le faire trespasser
Il fauldra regarder comment.

JEHAN PREMIER FILZ.

Je pense à son trespassement;

Mais il me semble on le deust prendre
Et au font du creux le descendre,
Où quelque temps il languira,
Et puis tost après il mourra,
Si tous les dyables ne l'emportent.

PIERRE SECOND FILZ.

Je voys que vers nous se transporte ;
Ne disons plus mot, je te prie,
Mais rendons la chose acomplie.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Mes frères, et puis?

JEHAN PREMIER FILZ.

Et fontaines.

Ilz le lyent de cordes.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Qu'est-ce cy?

PIERRE SECOND FILZ.

Tes fiebvres quartaines,
Tu l'entendras tantost, beau père.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Qu'est-ce que vous me voulez faire?
Dictes-le moy, je vous supplie.

JEHAN PREMIER FILZ.

Nous te ferons perdre la vie
Avant que partir de noz mains.

ANATHOILE *à genoulx.*

O doulx createur des humains,
Helas, prends tost de moy mercy.

PIERRE *le reliève rudement.*

De cecy nous n'avons soucy,
Meschant pendu; cette cyterne

Te servira d'une taverne
Pour, si tu veulx, faire grand chère

ANATHOILE TIERS FILZ.

Helas ! helas ! cruelle chère !
Vous ay-je point fait desplaisir?

JEHAN PREMIER FILZ.

Si maintenant avions loysir,
Nous te le dirions ; aussy bien
De la cause (tu) n'ynore rien ;
Tu la peulx bien conjecturer.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Helas, me fault-il endurer
La mort par vostre faulce envie?

PIERRE SECOND FILZ.

Despeche, c'est fait de ta vie.
Entre en ceste cyterne cy.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Helas, dont procède cecy?
Je meurs par vostre faulse envie.

JEHAN PREMIER FILZ.

Despesche, c'est fait de ta vie;
Je croy tu n'es point nostre frère.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Helas ! et que dira mon père ?
Qui me commandera à luy ?

PIERRE SECOND FILZ.

Du moins tu ne seras celuy.

Ilz le jectent en la cyterne, et

JEHAN LE PREMIER FILZ *dit :*

En voyla l'expedition.
Mais, pour faire conclusion,

Il nous fault tromper nostre père.

PIERRE SECOND FILZ.

Sçais-tu bien qu'il nous fauldra faire?
Il nous fault tuer ung mouton,
Et puis dans le sang nous mettron
Quelque habitz, dont nous ferons monstre
A nostre père, qui à l'encontre
Ne pensera point qu'une beste
N'ayt porté à son filz moleste
Et devoré, pour faire court.

JEHAN PREMIER FILZ.

Tu es un vray galant de court;
Soit faict ainsi que tu le dis.

Ilz tuent un mouton et mettent un habit dans le sang, et

LE PÈRE, *remort d'eulx, dit en parlant à sa femme :*

Loué soit Dieu de paradis,
De mes enfans qui sont bien nez.
Jamais les mieulx morigenez
Ne se trouvèrent sur la terre.
L'un contre l'autre ne prent guerre,
Mais ont un Amour fraternel
Qu'il me fera comme eternel.

LA MÈRE.

Mon amy, ce sont les enfans
Peult estre les plus triomphans
Qui soient point en ce quartier.

LE PÈRE.

Ma grace leur est impartie,
Et les ayme profondement :
Car jamais ung bon cueur ne ment.
Mais j'ayme le moindre d'entre eulx

Beaucoup plus que les aultres deux,
Tant pour ce qu'en nostre vieillesse
Le Sauveur, par sa grand largesse,
Le nous a donné, comme aussi
Qu'il obehist, sans qua ne si,
Tousjours à mon commandement.

LA MÈRE.

De mon costé, semblablement,
Il me plaist fort sur tous ses frères.

LE PÈRE.

O combien sont heureux les pères
Qui ont enfans de bonne sorte.
De ma part mon fait me conforte,
Car, la mercy Dieu et nature,
J'ay très bonne progeniture,
Et telle que la desiroys.

Pause et

JEHAN PREMIER FILZ *salue son père en disant :*

Cher père, le hault roy des roys
Vous doint vostre noble desir.

LE PÈRE.

Dictes moy, car c'est mon plaisir,
Vostre frère ne vient-il pas ?

PIERRE SECOND FILZ.

Je sommes venus pas à pas,
Sans nostre frère avoir veu.

LE PÈRE.

Helas, or suis-je despourveu
De tout plaisir et tout soulas.
Helas, helas, helas, helas,
Entierement me desconforte.

Je voidz ses habitz que tu porte,
Tous plains de sang et tout noircy.

JEHAN PREMIER FILZ.

Certes, quant à ces habits cy,
Nous les avons au boys trouvez,
Et, par propos non controuvez,
Vous dis que nous ne sçavions mye
Nostre frère eust fait departie
D'avec vous.

LE PÈRE.

O quelle nouvelle !
Mort, dure mort, o mort cruelle,
Viens moy jecter à la renverse.
O la fortune trop diverse !
Or fault-il maintenant plourer.
Quelque beste aura devoré
Mon cher enfant. O quel effort !
Où est-ce que prendray confort ?
Il me fault mourir sans relais.
Helas, helas, helas, helas !
O beste lubricque,
Si fort tu me picque
Qu'il fault que m'applicque
A chanter helas.
Ton faict inique
Me donne colicque
Fort dure et oblicque,
Dont je pers soulas.

LA MÈRE.

Helas, mon amy, patience ;
J'ay mon entière confience
Qu'on le trouvera à bonne heure.
Il fault que allions sans demeure

Pour le chercher diligemment.
N'y pensez point tant vistement.

LE PÈRE.

Helas, pauvre père,
Et toy, chère mère,
Pour ce dur affaire
Vous convient mourir.
Que pouriez-vous faire
Fors crier et braire,
En lieu solitaire
Dans les boys courir ?
Mon Dieu me vueille secourir,
A luy veulx tousjours recourir;
Mon enfant je luy recommande.

LA MÈRE.

Amy, s'il vous plaist que je mande
Noz enfans par boys et par terre
Pour de leur frère soy enquerre,
Je le feray très voluntiers.

LE PÈRE.

Où sont les chemins ny sentiers
Où je le pourroys une foys
Veoir de mes deux yeulx ? Toutesfoys
Que noz enfans l'aillent chercher.

LA MÈRE.

Enfans, il vous fault enchercher
Où vostre frère pourroit estre;
Pourquoy vous fault au chemin mettre
Pour le chercher sans demourer.

JEHAN PREMIER FILZ.

Une beste l'a devorer.

L'aller chercher seroit follie.

LA MÈRE.

Helas, mes enfans; je vous prie
Me vouloir faire ce plaisir.

PIERRE SECOND FILZ.

Frère, vous faictes desplaisir
A ma mère et à moy aussi.
Pourquoy prenons ce chemin cy
Pour aller chercher nostre frère.
Vrayement, voicy un bel affaire;
Nous avons ce qu'il fault avoir.
Nostre père aille sçavoir
Si son mignon a point de pain.

JEHAN PREMIER FILZ.

Il devroit avoir grande fain;
Il a long temps qu'il n'a mangé.

REMORT DE CONSCIENCE.

Et, enfans, avez-vous changé
Vostre vouloir tant meschamment?
Regardez un petit comment
Vous rendez marry vostre père,
Par ce qu'avez mis vostre frère
A mort cruelle de voz mains.
O enfans pires des humains,
Qu'avez tel meurtre perpetré,
Comment pourrez-vous impetrer
Remission d'un tel peché.
Vostre frère avez depesché
Sont quatre jours; tué l'avez,
Dont je ne sçay si bien lavez
Vous serez d'un tel meschant acte.
Amour Fraternel vous detracte;

Vous l'avez laissé pauvrement.
Pourquoi pensez finallement
Qu'en serez grefvement pugnis.
Vous estiez de tous maulx honniz
Quant ne pensiés, à l'adventure,
Meurtrir vostre progeniture.
O cas sur tous abhominable
Acompagné d'un meschant diable
Pour conducteur, o dure chose!
En parler plus avant je n'ose.
De mon costé j'en ay pitié.
O immoderée inimitié,
Qui par meschante envie as faict
Le plus estrange et grefz forfait
Qu'on pouroit dire ny penser!

JEHAN PREMIER FILZ.

Pierre, nous avons offensé
Nostre père trop grandement;
Je le congnois certainement;
Nous avons tué nostre frère
Pourquoy le voulusmes-nous faire?
Ce fut à nous fait meschamment.
Et pour ce je veulx brefvement
M'aller pendre par desplaisance.
O le faict de grande importance!
C'est un peché irremissible.

PIERRE LE SECOND FILZ.

O envye trop invincible!
Jamais je ne l'eusse cuydé.
O cueur par trop outrecuydé,
D'avoir ainsi meurtri ton frère.
Helas, frère, le grand affaire!
Je ne me puis plus soubztenir.

JEHAN PREMIER FILZ.

Il te fault avec moy venir
Et nous yrons noyer ou pendre.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Allons, helas, sans plus attendre,
Que jamais on ne nous revoye.
Or marchons; que Dieu nous convoye.

REMORT DE CONSCIENCE.

Enfans, qu'est-ce que voulez faire?
Allez-vous rendre à vostre père,
Luy demandant remission
De ceste faulse occision
Qu'avez fait de vostre bon frère.

JEHAN PREMIER FILZ.

Comment aller devers mon père?
Jamais! j'ayme trop mieulx mourir.
A qui pourrions-nous recourir?
Ou sera-ce, n'en quelle place
Que de ce fait recevrons grace?
Nous avons par trop offensé
Nostre père.

REMORT DE CONSCIENCE.

Il te fault penser
Que, si ainsi te desconforte
Et que tu meure en telle sorte,
A jamais tu seras damné.

JEHAN PREMIER FILZ.

Aussi bien suis-je condamné;
A cela mon faict m'y condamne.

REMORT DE CONSCIENCE.

En faisant ainsi tu te damne.

Croyez mon conseil et mes dicts,
Si voulez avoir paradis.
Allez en devant vostre père,
Et luy dictes que vostre frère
Vous avez meurtri, en effect,
Et que vous repentez du fait,
Luy criant mercy humblement.

PIERRE LE SECOND FILZ.

Mon frère, allons-y vistement,
N'atendons icy davantaige

JEHAN PREMIER FILZ.

Tu perdz temps, car j'ay un couraige
Qu'il ne le permettra jamais.
Pour quoy je ne veulx desormais
Me trouver devant sa personne.

REMORT DE CONSCIENCE.

Miserable, tu t'abandonne
A tous les grans dyables d'enfer.
Doncques pense batre le fer
Pendant qu'il est chault.

JEHAN PREMIER FILZ.

Ha, Remort
De conscience, la griefve mort
De mon frère ne le permet.

REMORT DE CONSCIENCE
parlant à Pierre.

Je ne sçay où ton frère met
Son esprit; prendz-le par la main;
Vostre père sera humain,
Prenant de vous misericorde.

PIERRE SECOND FILZ.

Remort, helas! je m'y accorde;

Mon frère, prenez bon courage.
Allons tout droit sur ce passage
Crier mercy à nostre père.

JEHAN PREMIER FILZ.

Helas! las! que (tu) me fais-tu faire?
Je ne sçay certes où je suis.

Pausé.

LE PÈRE.

Ma femme, tousjours je poursuis
Ma complaincte de nostre filz.

LA MÈRE.

Ses frères, en douleurs confitz,
Viennent des champs tous deux ensemble.

LE PÈRE.

Helas! femme, comme il me semble,
Jamais nous ne le reverrons.

LA MÈRE.

Vers noz enfans nous enquerrons
S'ilz en ont point eu de nouvelle.
Je sens tristesse nompareille
De ce qu'ilz ne l'amènent point.
Attendons les cy sur ce point.

Pause, et se doivent jecter à genoulx le premier et second filz devant leur père.

JEHAN PREMIER FILZ.

Helas, mon père, je ne sçay
Si perferay le coup d'essay
Qu'ay proposé en ceste place
Declarer devant vostre face.
Car le cueur, helas, tant m'estraint
Que de me taire suis contraint,
Et ne pourroit hors de ma bouche
Sortir le mal que tant me touche.

LE PÈRE.

Mon filz, la nouvelle est piteuse.
As-tu trouvé la beste hydeuse
Qu'a devoré mon filz, ton frère?

JEHAN PREMIER FILZ.

Impossible est, helas! mon père,
Que vous dise la verité:
Car mon cueur est tant irrité
Que ne sçay si suis vif ou mort.

LE PÈRE.

Helas, helas, et quel remort
Te garde de le declairer?

JEHAN PREMIER FILZ.

Nous deussions bien estre esgarez,
Sans à vous nous venir monstrer;
Le vouloir qu'avons demonstré
A nostre frère faulcement
Bannist perpetuellement
Nous deux de devant vostre face.

LE PÈRE.

Enfans, respondez en la place:
Est-ce vous par qui il est mort?

PIERRE LE SECOND FILZ.

Est-ce vous par qui il est mort?
Ouy, mon pere, et non pas autre.

LE PÈRE.

Jectons pleurs d'un costé et d'autre.
Nostre filz est mort seurement.
Comptez icy presentement
Comme vous l'avez depesché.

JEHAN PREMIER FILZ.

La grandité de mon peché
Ne me le permettra jamais
Declarer à personne ; mais
Mon frère le vous pourra dire.

LE PÈRE.

Helas, Pierre, sans contredire,
Je te prie, dis le moy doncques.

PIERRE SECOND FILZ.

Je n'y obmetray riens quelconques.
Or, affin que je vous commence
Reciter le fait de la danse,
Mon frère et moy, presumptueulx,
Voyans les despens sumptueux
Que faisiez après nostre frère,
Fusmes envieulx de tel affaire,
Tellement qu'à diverses foys
Voulions l'occire. Toutesfois,
Tousjours nous l'avons differé,
Et, puis qu'il le fault proferer,
Par nostre envie tant meschante,
Nous avions parolle frequente
De luy jouer un mauvais tour,
Ce que feismes, sans grant atour,
Sont quatre jours entiers passez.
Car nous avons ses os cassez
En le jectant en lieu infect
Qu'est en la cyterne, en effect,
Que d'icy n'est pas trop loingtaine.

LE PÈRE.

Mes yeulx, faictes une fontaine
De force de jecter des larmes.

O mes enfants, voz durs allarmes
Me rendent [de] mort la presence.

JEHAN PREMIER FILZ.

Mon père, vela nostre offence.
Faictes-en la punition
Sans nous donner remission;
N'attendez plus, je vous supplie.

LE PÈRE.

O mauldicte envye,
Tu feras ma vye
En melancolie
Tout mon temps durer.
Las, mort, je te prie,
Fais chose accomplye :
L'ame soit ravye
Sans plus endurer.
Pauvre viellard, ton soulas est perdu.
Las, mes enfants, je suis tout esperdu.
Menez-moy tost où vous l'avez jetté.

LA MÈRE.

Il ne vous fault tant lamenter;
Dieu veult que tout ainsi se face.

LE PÈRE.

Je veulx mourir en mesme place
Où mon bon filz a prins sa mort.
Las, mes enfants, las, quel remort!
Menez m'y tost sans plus attendre.

JEHAN PREMIER FILZ.

Mon père, il vous fault entendre
Qu'il est mort sont plus de trois jours.

LE PÈRE.

Mes enfans, voulez-vous tousjours

M'entretenir par voz parolles?
Ne m'usez meshuy de frivole;
Ains faictes mon commandement.

PIERRE SECOND FILZ.

Allons y donc appertement,
Et je vous meneray au lieu
Où il est.

LE PÈRE.

Or sus, de par Dieu.

PIERRE SECOND FILZ.

Mon père, par la mesme place
Que nous sommes nous l'avons mis.

LE PÈRE.

Je prie à Dieu que par sa grace
Ce grand peché vous soit remis.
Or ça, mes enfants, mes amys,
L'avez-vous cy dedans meurtry?

JEHAN PREMIER FILZ.

Point ne prouffite le mentir;
C'est là dedans, sans nulle faulte.

LE PÈRE, *à genoux à joinctes mains.*

Souverain Dieu, par ta majesté haulte,
Mercy te rendz icy presentement
De ce que suis sur le lieu proprement
Où mon enfant tant cher, par grande envye
A prins sa mort. Le reste de ma vye
J'espère user à pleurer son trespas.
Quand tu vouldras que je passe le pas,
Je m'y submetz, affin de vivre aux cieulx
Avec mon filz, que ses frères envieulx
Ont mis à mort en fort piteux arroy.
Las, mon enfant, prie sans desarroy

Nostre Sauveur qu'avec toy il me prenne,
Sans que jamais au monde je m'esprenne.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Redoubté père, je suis encore en vie
En la cyterne, et croyez que l'envie
De mes frères ne me nuist nullement.

LE PÈRE.

Mon filz, helas, je te prie, doulcement
Viens au pertuis, que dehors je te tire.
Helas, helas, je ne sçay que te dire,
Tant j'ay de joye en ta convalescence.

Les premier et second filz se mettent à genoulx.

JEHAN PREMIER FILZ, *parlant à son frère.*

Las, mon seigneur, que nostre outrecuydance
Encontre vous par vous soit tost punie.

ANATHOILE LE TIERS FILZ.

Frères, amys, laissez tost vostre envie ;
Je ne demande que cela seulement,
Et à la reste levez-vous vistement,
Que de mes bras tous deux je vous embrasse.

JEHAN PREMIER FILZ.

De grant vergoigne je meurs en ceste place.

PIERRE SECOND FILZ.

Monsieur et frère, à joinctes mains [icy],
De mon forfaict je vous requiers mercy.

ANATHOILE TIERS FILZ.

Levez-vous, frère ; de bon cueur vous pardonne.

LE PÈRE.

Or sur ce point il fault que je m'adonne
A m'esjouyr, car jeune je deviens.

Vous, mes enfans, gardez-vous qu'aux lyens
D'Envie mauldicte ne tumbez cy après;
Car je vous dy, par mon dicton exprès,
Qu'ayant Envie avec vous, vous serez
Tous pauvres gens en tout vous penserez.

Je suis fort joyeulx
Veoir devant mes yeulx
Les faulx envieulx
Vaincus en la place.
Enfans precieulx,
Soyez curieux
D'avoir en tous lieux
Du Sauveur la grace.

LE PRECO *finat.*

Seigneurs et dames, vous avez veu l'exemple
Comment Envye ses gens a convoyé.
Il n'est celuy qui bien le tout contemple
Lequel contienne ses yeulx de larmoyer.
Si nostre stile a esté desvoyé,
Et qu'ayons dit nostre cas rudement,
Pardonnez-nous, et de tout le loyer
Vous donnera le roy du firmament.

Fin de la moralité des Frères de Maintenant. Nouvellement imprimée à Paris par Nicholas Chrestien, demourant en la rue Neufve Nostre Dame, à l'enseigne de l'Escu de France.



MORALITÉ NOUVELLE

D'UNG EMPEREUR

Qui tua son nepveu qui avoit prins une fille à force. Et comment, ledict empereur estant au lict de la mort, la saincte hostie luy fut apportée miraculeusement.

Et est à dix personnaiges, c'est assavoir

L'EMPEREUR
LE CHAPPELAIN
LE DUC
LE CONTE
LE NEPVEU de l'Empereur
L'ESCUYER
BERTAUT et GUILLOT, serviteurs du nepveu
LA FILLE violée
LA MÈRE de la fille
Avec LA SAINTE HOSTIE qui se presenta à l'Empereur

L'ACTEUR.

Seigneurs, dames et damoiselles,
Plaise vous ouir les nouvelles
Que racompter nous vous voulons
D'ung empereur saige et preudhoms
Qui tout temps veult justice faire,
Et nous bailla bel exemplaire
D'ung nepveu qui seul hoir avoit,
Lequel de si bon cueur amoit
Que l'empire lui resigna
Et du tout il le couronna.

Après ce qu'il fut couronné,
Il fut moult fort enamouré
D'une gracieuse pucelle,
Jeune fille plaisant et belle,
Et tant amour son cueur força
Que la jeune fille efforça
Maulgré elle, par grant ardeur.
Lors vint la plainte à l'empereur,
Et telle justice en fist
Que de sa propre main l'occist,
Pour chascun droit et raison rendre,
Sans aux aucuns en rien attendre.
Et après vous verrez comment
Il receut le sainct sacrement
Par miracle que Dieu monstra,
Comme appercevoir on pourra
En peu d'heure, s'il plaist à Dieu.

L'EMPEREUR *commence.*

En grant douleur suis en ce lieu.
Chappelain, entendez à moy.
Je suis ancien, et cognoy
De Dieu la suppellative grace.
Pour ce, tandis que j'ay espace,
De l'empire vueil disposer,
Et au service Dieu poser
Trestout mon age et tout mon temps;
Car de la mort nul n'est doubtant,
Ne sçavons combien l'heure est briefve.
Maladie sens qui me griefve
Mon corps, et tient en grant traveil.
Si vouldroye bien avoir conseil
Que j'ay de mon empire à faire,
Car il me semble necessaire

Que d'autre que moy soit pourveu ;
Or n'ai-je aultre que mon nepveu
Que l'empire peust gouverner.
Si voulsisse determiner,
Se bon conseil l'osast à dire,
Que je resinasse l'empire
A mon nepveu, et qu'il en fist
Son utilité et proufist.
Vueillez vostre opinion dire.

Le Chappelain.

Or me pardonnez, très cher sire.
Pour Dieu, ne vous vueille desplaire ;
Determiner de telle affaire
Ne suis pas expert ne propice.
Le gouvernement et pollice
Doit aux nobles appartenir.
Pour vouloir tel conseil tenir
Fault parler à ung plus discret.

L'Empereur.

Chappelain, trestout mon secret
Vous savez, n'autre que vous seul.
Pour ce dictez-moy, je le vueil,
Vostre opinion de ce fait.

Le Chappelain.

Certes, sire, puis qu'il vous plaist,
Je le vous diray : il me semble
Qui sera très bon qu'on assemble
Les ducs, les barons et les contes,
Et qu'on leur expose les comptes
Du faict, qui leur semblera bon,
Et, selon leur opinion,
On pourra pourvoir à la terre.

L'EMPEREUR.

C'est bien dit ; envoyez-les querre ;
Faictes les moy si tost venir.

LE CHAPPELAIN.

Voulentiers, à vostre plaisir.
Escuyer d'honneur, venez sa.

L'ESCUYER.

Que vous plaist ?

LE CHAPPELAIN.

On le vous dira :
Allez tantost dire aux seigneurs,
Ducs, contes, petits et greigneurs,
Qu'ilz viennent prendre leurs sentiers
Devers la court.

L'ESCUYER.

Très voulentiers.
J'en feray brief la diligence ;
Tantost les verrez en presence.
Duc de Guerdelain, plain d'honneur,
Vueillez venir vers l'Empereur,
Car expressement le vous mande
Pour une necessité grande.
Vous aussi, comte de Namur ;
Il a ung faict pesant et dur
Dont à vous se veult conseiller.

LE DUC.

Nous le ferons sans varier.
C'est raison, puisqu'il commande.
Où est-il ?

L'ESCUYER.

En pensée grande

En sa chambre, car moult desire
Vostre conseil.

LE CONTE.

A vous, beau sire.
J'ay desir de veoir l'Empereur.

LE DUC.

Sire, Jesus, nostre seigneur,
En valleur, haulteur et prouesse
Vueille garder vostre noblesse.
Que vous plaist, prince, pour veus?

L'EMPEREUR.

Vous soyez les très bien venus.
Duc, soyez-vous en celle part.

LE CONTE.

Noble Empereur, Jesus vous gard.
Mandé m'avez, c'est verité;
Vers vostre royal majesté
Je suis venu.

L'EMPEREUR.

J'ay ung pesant faict qui aussi
Est digne de moult grant conseil.
Messeigneurs, à vous me conseil
D'une chose que moult desire.
Grief accident moult fort m'entire;
Mon corps plus n'est à demy vis.
Se seroit bon, se m'est advis,
Tant qu'à moy nature domine,
Que l'empire brief je resigne
A personne qui soit habille.
Mon nepveu est en eage agille
Pour gouverner telle noblesse.
Ma virilité et vieillesse

Est amortie; le corps tremble.
Et pour ce, seigneurs, que vous semble
De ceste resignation?

LE DUC.

Cher sire, mon opinion
Assez à la vostre consonne,
Veu que n'avez aultre personne
Ydone à la succession
Que vostre nepveu, qui renom
A d'estre bien moriginé.
Se vous estes determiné,
La chose me semble licite.

L'EMPEREUR.

Et vous?

LE CONTE.

La chose (si) est bien eslite,
Pourveu que vous n'avez aultre hoir.
Je dis avec vostre vouloir:
La chose n'en peult qu'amender.

L'EMPEREUR.

Chappelain, faictes luy mander
Qu'il viengne tost par devers nous.

LE CHAPPELAIN.

Escuyer!

L'ESCUYER.

Que voulez-vous?

LE CHAPPELAIN.

Allez, comme bon serviteur,
Vers le nepveu de l'empereur;
Qu'il s'en viengne diligemment
Pour son bien et avancement.

A coup son oncle l'a mandé.

L'ESCUYER.

Puisque le m'avez commandé,
Mon message luy yray dire.

LE NEPVEU.

L'ardeur qui me tire
Me vient tire à tire,
Par quoy je m'entire
En angoesse dure.
Sy ne sçay que dire
D'une que desire ;
Car son escondire,
Si fault que l'endure,
Me seroit poincture
Et aspre morsure
Plus dure que rage,
Car, pour sa traicture
Et plaisant figure,
Trop fort me figure
Et corps et courage.
Amours, quel hommaige
Pour son pucellaige
Et quel vasselaige
Vous pourrai-je faire?
Mon haultain lignage
Et noble bernage
Ne faict avantage
Qui me puisse plaire.

L'ESCUYER.

Sire, ne vous vueille desplaire,
L'empereur à conseil vous atant,
Qui à vous pourveoir fort contant.

Venez devers luy, s'il vous plaist.

LE NEPVEU.

Allons, car trop fort me desplaist
D'estre en si dure penence.
Oncle de très noble puissance,
A vostre hault commandement
Je suis venu hastivement.

L'EMPEREUR.

Or entendés à moi, nepveu:
J'ay une assemblée eslevée
Pour ce que nature a grevée
Mon eage en mon corps declinent;
Car je ne puis dorennavant
Bonnement entendre à police.
Or ay-je en tout en mon temps justice
Excercée gramment à droict,
En rendant à chascun son droict;
Or ne peult nature souffrir
Que je le puisse plus regir,
Par vieillesse, qui trop domine.
Si sera bon qu'on determine
De vous remettre en nostre empire,
Affin qu'après moi il n'empire
Par faulte de (bon) gouvernement.

LE NEPVEU.

Mon cher oncle et mon seigneur,
A vostre vueil me couronner,
Ce nonobstant qu'en moy n'a sens,
Science ne instruction,
Mais, soubz vostre correction,
Je suis prest à vous obéir.

L'EMPEREUR.

Jeune cueur ne doibt point hayr
D'entreprendre belle entreprinse,
Car, puis qu'elles sont entreprinses
Par engin vif et très parfaict,
On apprent bien en excersant.
Monstrer debvez et mettre en œuvre
Le bien que l'on vous a donné,
Car qui en ce monde bien œuvre
Paradis lui est ordonné.
Duc de Guerlant, vostre advis
Veuillés dire sur cette chose;
Estre ne povons toujours vifz,
Il fault penser à la parclose.

LE DUC.

Chier sire, en mon entendement,
Vous avez bien parlé tout oultre;
Mais, pour ouvrer plus seurement,
Jeune a bien besoing qu'on lui monstre.
Par la chaleur d'ardant jeunesse
On est aucunesfoys surpris,
Et, quant on rentre en viellesse,
Il se repent qu'il n'a apris.
Au gouvernement et police
Appartient d'aymer loyaulté,
Et fouyr les tours de malice
Par qui maint homme est enchanté.
Estre en parolle veritable
Appartient à puissant seigneur,
Car, s'on le trouve en bourde ou fable,
Il acquiert ung grand deshonneur;
A grans langaigeurs et flatteurs
Il doit tousjours fermer la porte.

De parolles sont rapporteurs
Souvent, qui pou de prouffit porte.
S'aucun vient faire sa complainte,
N'en avoir trop compassion,
Tant [que] la cause soit atainte
Par certaine information.
Ung prince se doibt emploier,
Quant pour son bien on luy conseille,
Sans pour argent en riens ployer;
A beau parler clorre l'oreille.
Noblement avez gouverné,
Mais desoremais estes vieulx;
Si fault qui soit determiné
En procédant de mieulx en mieulx.

L'EMPEREUR.

Je vous ay bien entendu.
Q'en dictes-vous, au residu?
Pensez de vous deliberer.

LE CONTE.

Certes, à tout considerer,
La matière est fort difficile:
Car il y fault prompt et habille
Qui avecques haute science,
Soit militant, fort en science,
Entreprenent et courageux,
Aux ennemis avantureux,
En force, valeur et prouesse.
Or ne peut vieillesse
Prendre hardiesse,
Car nature laisse
Au plus fort victoire,
Et veult que jeunesse
Soit sur tous maistresse,

Car sa grant soplesse
La met en memoire.
D'autre part, considere
Et parler
Que jeune cueur n'a science
Pour le peuple gouverner
Et mener
En amoureuse scillence
Dont le saige prothance
Et dessance
Faict en tous ces dis et fais,
Disant que jeune cueur en ce
En science.
Nonobstant esse prudence,
Mais très bien luy remonstrez.
Il est assez fort et hardy,
Et pour ce, cher sire, je dy
Que par luy sera pourveu.

L'EMPEREUR.

Or entendez à moy, nepveu:
Nature, saige et grant maistresse,
Vous a mis en fleur de jeunesse,
Et à moi advient le contraire,
Car je decline en ma vieillesse.
Si est temps de laisser prouesse,
Et laisser au jeune parfaire.
Pour ce je puis conseil traire
De vous si endroit, pour mieulx faire,
En siège royal couronner,
Car empereur je vous vueil faire.
Si prie à Jesus debonnaire
Que bien le puisse gouverner.
Ceste espée vous fault porter,

Si ne vous vueillez deporter
Qu'à chascun vous faciez justice;
De ce vous vueil bien exhorter.
Le povre et riche supporter
Ne devez, selon vostre office,
Mais à chascun estre propice,
Selon ce que le cas requiert.
De les pugnir ne soyez nice,
Selon leur meffaict et leur vice,
Comme à juste prince il affiert.
Saichez, mon nepveu, de certain,
Se ne le faictes, de ma main
Vous pugniray, n'en doubtez mye.
J'ay faict justice soir et main,
Et au gentil et au villain,
Tant comme j'ay peu en ma vie;
Pour ce je vous requiers et prie
Qu'en ce me vueillez ensuyvir.
Ne jugez pas par felonnie,
Par vengeance ne par envie,
Et bien vous en pourra venir.

LE NEPVEU.

Je pence si bien maintenir
Chascun, de degré en degré,
Que Dieu et vous m'en sçaura gré.
Humblement je vous remercie
Quand m'avez pourveu; en ma vie
Ja par moy n'en aurez reproche,
Ne chose qui vostre honneur touche,
Ne blasme en nulle qualité.
Par moy sera faict equité,
Se je puis, en trestous estas,
Et pugniray selon le cas,

Très cher oncle, si plaist à Dieu.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous pourra en tout lieu
Bien venir, et à voz subjectz.
Vostre peuple point ne rongés:
Onques ne le fis en ma vie;
Et, combien qu'ayez la baillie
Du noble empire excercer,
Pour aucun [à chascun] son droit donner,
S'en retiens-je la segneurie
Tant que j'auray au corps la vie;
Mais, en tant qu'au gouvernement,
En tes mains les metz pleinement.
Si vous prie, bien le demenez.
Vostre terre gouvernez,
Et tenez
Voz juges paisiblement,
La justice maintenez,
Et donnez
A chascun vray jugement;
Faulx juges ne soustenez
Ne souffrez
Sans les pugnir aigrement;
Les esglises visitez;
Si pourrez
Gaigner vostre sauvement.
Aux povres ancelles,
Veufves et pucelles,
Et trestotes celles
Qui feront clamours
Ne soyez rebelles;
Ayez pitié d'elles;
Leurs bonnes querelles

Soustenez tousjours.
Les pouvres pas n'oubliez;
Employez
Vostre temps en charité.
Dons n'estre employez
Supployez,
Et soyez
Vostre temps en chasteté.
Devez verité
Et virginité
A sa purité.
Gardez en tous cas
Droit [et] equité.
Pure loyaulté,
Yver et esté
Tenez en pourchas.

LE NEPVEU.

Très cher oncle, ne doubtés pas
J'ay bien entendu et noté
Tout ce que m'avez recité.
J'acomplirai de point en point
Tout ce que m'avez cy enjoint
A mon povoir, je vous prometz.
Je ne trespasserai jamais
Voz bons enseignemens notables,
Car je les congnois proufitables;
Et fairé, au plaisir de Dieu,
Si bien justice en tout lieu,
Se je puis, qu'en sera memoire.

LE DUC.

Dieu vous en doint aucun victoire;
Vous estes nostre droict seigneur;
Si vous promès tous sans faveur

Vous faire service et hommage.

LE COMTE.

Et moy de cueur et de couraige
Me tiendray vostre serviteur,
Et, comme souverain seigneur,
Vous serez de moy honnoré.

LE NEPVEU.

Or çà doncques, Dieu soit loué,
Puis que suis dessus ma besongne,
J'acompliray, qui que en grongne,
Mon plaisir, vouloir et pensée.
J'ay une fille fort aymée
Et de qui jouyr je ne puis.
Mais, puisque me sens où je suis,
Mon plaisir en acompliray.
Je suis empereur; bien sçay de vray
Qu'on ne m'osera contredire.
Sà, Bertault.

BERTAULT.

Que vous plaist[-il], sire?

LE NEPVEU.

Où est Guillot? Venez avant.

BERTHAULT.

Il estoit icy maintenant.
Où es-tu, dy, filz de putain?

GUILLOT.

Mon frère, baille sà ta main.
Or sà, qui a-il de nouveau?
Nostre faict seroit bon et beau,
Se puissons gaigner nostre escot.

BERTAULT.

Avance-toy, et ne dis mot;

Je croy que nostre faict est bon.
Chier empereur de grant renom,
Vecy Guillot, qui est tout prest,
Et moy aussi, pour faire faict,
Si vous plaist le moy commander.

LE NEPVEU.

Gallans, je vous ay faict mander
Pource que vous congnois habilles :
Car par vos moyens et setilles
Mon desir sera retrouvé.
Vray est que suis enamouré
D'une gent(ill)e fille pucelle,
Et en tel point pour l'amour d'elle
Suis qu'onc(ques) ne souffris telle peine.
Pour ce je vueil, ribon ribaine,
Que la faciez icy venir
Tost.

GUILLOT.

Je puisse Dieu devenir
Se ne la veez avant une heure.

BERTAULT.

Dictes-moy où elle demeure.
Par le sang que Dieu degouta,
Se je puis, jà ne m'eschapera.
Vostre plaisir acomplirez.

LE NEPVEU.

Elle demeure icy emprès.
Pieça luy ay m'amour donnée.
Faictes que cy soit amenée
Droit ou tort; vous aurez bon vin.

GUILLOT.

A tous il y aura hutain,

Se je puis, avant qu'il soit nuyt.

BERTAULT.

Aussi esse tout mon deduyt
De frapper l'un et bouter l'aultre.

GUILLOT.

Se ne fust mon chapeau de fautre,
J'estoye arsoir en mauvais point.

BERTAULT.

Et comment?

GUILLOT.

Te souvient-il point
D'un qui tira sa grant espée?
Charbieu! la teste m'eust coupée,
Se je ne m'en feusse aperçu.

BERTAULT.

Trout! j'ay aucunnesfois receu
Des horions très bien assis,
Pour ung [bien] plus de xxvj,
Mais il ne m'en challoit en rien.

GUILLOT.

Vien ça, il fault trouver moyen
De faire par aucun fin tour
Se qu'on nous a dit. Si entour
Demeure la belle mignotte.

BERTAULT.

Je n'ay pas paour que on la me oste,
Se je mès une fois la grape.

GUILLOT.

Voire mès, se on nous attrappe,
Par le ventre bieu, nous perdrons

Le molle de noz chapperons.
Vela nostre procès jugé.

BERTAULT.

Trout, avant, trout, c'est bien songé!
Es-tu pour si peu esbahy?
Crains-tu la mort?

GUILLOT.

Sambieu, ouy.
Je n'ay que [ma] vie en ce monde.

BERTAULT.

Je vueil que l'on me tonde,
Se devant peult estre trouvée,
Si tout à coup n'est eslevée
Par quelque tour d'abileté.

LA FILLE.

Royne de bonté,
Dame de beauté,
Fontaine benigne,
En ma chasteté
Et virginité
Vueillez estre encline.
O vertu divine
Qui tout enlumine
Et sur tout domine,
Vueillez-moy garder,
Par ta grace digne,
Que mon temps se fine
En pureté fine,
Sans moy violler.

BERTAULT.

Guillot, je l'ay ouye parler,

Despechons-nous avant à elle.

GUILLOT.

Dea, gardons qu'il n'en soit nouvelle;
Chascun de nous seroit destruit;
Car c'elle crie ou maine bruit,
Tant que le monde il y acoure,
Il fauldra partir de bonne heure
Et montrer les tallons aux gens.

BERTAULT.

Nous n'avons garde que sergens
N'autre mettent sur nous la main;
Nous luy jou[e]rons d'ung tour fin.

GUILLOT.

Voire, mais comment?

BERTAULT.

Se m'aist dieux,
Il luy fauldra bander les yeulx
D'une cornette gentement.

GUILLOT.

Or y va donc premierement,
Et je serai de costé toy.

BERTAULT.

A cop, à cop!

LA FILLE.

Ha! laissez-moy,
Messeigneurs; vous avez grant tort.

GUILLOT.

Or vous taisez, fille.

LA FILLE.

A la mort!

Vray Dieu, vueillés-moy secourir.

BERTAULT.

Dy, Guillot, pensons de courir
Devant que quelc'un nous esmouche.

GUILLOT.

Je luy estouperay la bouche,
Affin qu'elle ne crye plus.

BERTAULT.

Nous la mettrons en tel reclus,
Car il y a bien secret lieu.

LE NEPVEU.

Comment va?

GUILLOT.

Par le sanc bieu,
Nous avons fait nostre debvoir.

LE NEPVEU.

Où est-elle?

BERTAULT.

Alez la voir;
Elle est en ceste chambre là.

LE NEPVEU.

C'est très bien faict. Prenés cela
Pour aler boire du meilleur.

GUILLOT.

Sainct Mor, grant mercy, monseigneur.
Nous alons faire bonne chière.

LE NEPVEU.

Vous m'avez esté rude et fière;
Toutefois je vous tiens icy.

LA FILLE.

A, monseigneur, pour Dieu, mercy!
Ne me monstrés si grant rudesse;
En l'honneur de la gentillesse,
Je vous prie, laissez-moy aller.

LE NEPVEU.

Par bieu, vous avés beau parler,
Car je feray ce qui m'agrée.

LA FILLE.

Je suis fille deshonnorée.
Nostre Dame, secourez-moy.

LA MÈRE DE LA FILLE.

Vierge Marie, je ne voy
Ma fille dedans ne dehors.
Mon pauvre cueur me tremble au corps
Aussitost que j'en pers la veue,
Et grant pièce a que ne l'ay vue.
Dieu, qu'elle soit bien adressée!

LE NEPVEU.

Or ay-je acomply ma pencée,
Tout mon faict qu'onque desiroye;
Autre chose je ne queroye.
J'en suis au dessus, Dieu mercy.

LA FILLE.

A, très doulce mère, vecy
Triste, doulant et esplourée.
Las! l'empereur m'a deshonnourée
Maulgré moy; je le dy à vous.

LA MÈRE.

Ha, ma fille, que dictes-vous?

Douleur me doit bien par droicture
De ceste piteuse adventure,
Car tu es banie des pucelles.
Vecy les plus dures nouvelles
Que jamais femme peult ouyr
De sa fille; bien esbahir
M'en doy, car douleur plus amère
En sent necessités (à) sa mère.
O efforceur faulx et mauldict,
Que luy as-tu faict?

LE NEPVEU.

C'est mal dit
De dire que l'ay efforcée.
Se plus le dis, vieille damnée,
Tu pourras bien avoir la torche.

LA FILLE.

Je dis que vous m'avez afforce
Viollée, homme deshonneste.

LE NEPVEU.

Taisez-vous! que vous estes beste!
Ne vous chault: qui est fait est fait.

LA MÈRE.

O cueur villain, triste et deffait,
Comment as-tu eu la pensée
D'avoir une fleur violée
Où chasteté se reposoit?
Quel dure rage forcenée,
Quel plaisance desordonnée!
Helas! qui le repareroit?
Si justice faisoit son droit,
Ton faulx corps plus hault on pendroit
Que le gibet n'en pourroit estre.

Las! qui tel horreur penseroit!
Jamais on ne le cuyderoit,
Noble cueur à tel fait commettre!

LA FILLE.

Helas! or suis-je indigne d'estre
Avec les pucelles comptée.
Ma mère, qui m'avez portée,
Vous debvez estre bien marrie,
Quant de mon honneur suis banie.
Qu'ay-je affaire jamais de vivre?
A, mort, viens à moy, me livre
Assault mortel, perce mon cueur;
Puisque j'ay perdu mon honneur
Et le bien qu'on ne me peult rendre;
J'ayme mieulx mourir sans attendre
Que vivre et estre reprouchée.

LA MÈRE.

Taisez-vous, mon enfant, m'amye.
Vous avez perdu vostre rose,
Mais on ne peult faire aultre chose.
Il a la domination;
Du tout jà n'en aurons raison.
De vouloir cecy poursuyvir
Jamais n'en pourrion chevir,
Pour ce le vault trop mieulx celer.

LA FILLE.

Me doit-il pourtant violler
S'il est le seigneur du pays?
Pour tout l'avoir qu'il a conquis,
Ne qu'il en peult jamais attendre,
Il n'est pas en luy de me rendre
Mon honneur qu'il m'a huy tollu.
Demourra donc mon corps perdu

Par force, sans amende avoir?

LA MÈRE.

Se corps deusse perdre, et avoir,
Ma fille, si serez-vous vengée
De la grant honte et villannie
Qu'avez eu du faulx efforceur.
Allons devers l'ancien empereur,
Qui nous fera droict et raison.
Cher empereur de grant renom,
Je vous prie, faictes-moy justice
D'ung meurtrier et piteulx malice
Que vostre nepveu efforceur
A faict, par cruelle ardeur,
Sur ma fille malleurée.
Il [l'] a par force defflourée.
Je vous prie, vueillez pugnir,
Et nous vueillez justice ouvrir;
Je vous en requiers à genoulx.

LA FILLE.

Ha! monseigneur, je viens à vous
Par grant courroux,
Priant que justice (me) faciez.

L'EMPEREUR.

Mes damoiselles, approuchez,
Et dictes vostre pensée.

LA FILLE.

La plus desolée
Suis de la contrée,
Et toute esplorée;
Vous orrez pourquoy:
J'ay esté emblée,
En chambre enfermée,

Et puis viollée
Comme maulgré moy.

De force me plains
En souspirs et plains,
Dont mon cueur est plains.
Faictes-moy justice,
Empereur hautains.
J'ay les bras tous tains.
Ne soyez lointains
Au pauvre n'au riche.

J'ay perdu honneur,
Bonté et valleur.
Helas! empereur,
Que j'aye raison
D'un faulx efforceur,
Qui, en sa challeur,
M'a de tout son cueur
Monstré trahyson.

J'estoye pucelle,
Las! or suis-je garce.
Celuy qu'on appelle
Chef de ceste marche
M'a huy deceue.
L'empereur nouvel
M'a par force eue.
Mal de son revel!

Se je n'ay vengeance
Du mal qu'il m'a faict
Par vostre ordonnance,
Dieu prie de faict
Qu'il m'ottroye son ire,
Tant que tout deffait

Soit la vostre empire.

S'il est vo parent
N'y regardez pas;
Jugez justement,
Regardez au cas.
Car j'ay fait pourchas
Pour justice avoir,
Mon procès du cas,
Et amande avoir.

Faictes, puisqu'il a mespri[n]s,
Qu'il soit prins
Et pugny pour ceste force
C'onque je n'avoye apris
Mais surpris.
Il me semble que on m'escorche.

L'EMPEREUR.

Tout ouy, je vueil qu'on s'efforce
Pour mander mon nepveu icy.

LA MÈRE.

Sire, je vous requier mercy,
Et vous suplie qu'on nous esgarde.

L'EMPEREUR.

Dames, je vous oy et regarde.
Qu'esse que vostre cueur desire?

LA MÈRE.

Je vous requier justice, sire,
Pour la jeune fille diffamée
A force et à tort.

LA FILLE.

Seulle et esgarée,
Très desconfortée,
Des dames privée,

Tant suis villanée.
Donnez-moy confort.

L'EMPEREUR.

Que querez-vous?

LA FILLE.

Mort,
Ou vous avez tort.
Regardez, empereur,
Folle erreur,
Fellonneur,
Sans clameur,
Mon honneur
Faict par trahison
Mon seigneur.

L'EMPEREUR.

Quelle clameur!

LA MÈRE.

Justice crion;
Point ne varion
Ne ne mentiron
De ce que dirons
En aucun propos.
Force et ses supos
Soit par vous pugnie,
Sans querir repos
Ne mettre en depos
Heure ne demye.

LA FILLE.

Raison, je vous prie,
Car voicy partie
Qui offre à prouver
Sur ma vie

Qu'il n'est mie
Fort de vous preuve trouver.

L'EMPEREUR.

Puisque de mon nepveu reprouver
Huy de tel force avoir commise,
La chose m'en sera submise,
J'en seray juge, quoy qu'il tarde.

LA MÈRE.

Je vous supplie qu'on y regarde,
Affin qu'aux aultres ne soit pis.

L'EMPEREUR.

Jugement sera accomply
Sur luy, comme le cas requiert.
Mandez-le moy.

LE DUC.

Il y affiert.
Presentement l'iray querir.
Sa, sire, plaise vous venir;
L'empereur vous attant icy.

LE NEPVEU.

A, mon amy, pour Dieu, mercy!
Plaise vous ma paix pourssuyvir.
Bien sçay qu'il me fera mourir,
Car j'ay, de mauvaise pensée,
Huy une fille violée.
Las! or voy bien que je suis mort.

LE DUC.

Ne vous chaille, prenez confort;
Se je puis la paix je fairay.
Ha, cher sire, je sçay de vray
Que du faict il est très doullent,
Et n'ose venir nullement

Pour vostre ire, comme je croy.

L'Empereur.

Faictes du moins qu'il vienne à moy,
Pour sçavoir s'il s'excusera.

La Mère.

Or on verra que ce sera.
Monseigneur, adieu vous dy.

La Fille.

Celle qui estoit à midy
Pucelle ores ne l'est plus ;
De la force c'est mise jus
Vostre ordonnance ; or y pensez.

L'Empereur.

Je feray tant, ne vous doubtez,
Que cause aurez d'estre contente,
Et pour venir à mon attente,
Puis que nul ne me peult veoir,
Querir m'en vois sur mon dressouer
Les tranchans de mon escuyer.
Les voilà soubz mon oreillier
Boutez, que nul rien n'en sçaura ;
Car, se je puis, mon corps fera
Justice pour à Dieu complaire,
Et pour donner vray exemplaire
A plusieurs, se j'en viens à chef.

Le Duc.

A, sire, je viens de rechef :
Humblement vous requiert mercy.
Pardonnés luy, sire, et aussi
Tantost venra à vostre mand.

L'Empereur.

De sault allant à sault venant

N'aura point mès faicte qu'il viengne.
Qu'esse à dire ? Fault-il qu'il craigne
Ne s'oze monstrer devant moy ?
S'il ne vient, par la foy que doy
A Dieu, je l'envoyray querir.

LE CONTE.

Ha, sire, il vous convient venir ;
Ne vous vueillez de rien doubter,
Car l'empereur vous veult escouter
Parler, et, comme je suppose,
C'est pour veriffier la chose.
Il vous sera misericors.

LE NEPVEU.

Justice fera de mon corps.
Seigneurs, soyez en mon ayde.
Certes, autrement ne le cuyde,
Se coup icy, je vous emprie.
Oncle, Dieu vous doint bonne vie ;
Vous m'avez mandé ; que vous plaist?

L'EMPEREUR.

Tu scès assez bien pour quoy c'est :
Une fille palle et destainte
Par courroux c'est de force plainte
De toy, et a dit en la place
Que de ton corps justice face,
Ainsi qu'à tel cas appartient.

LE NEPVEU.

Cher oncle, puisqu'il le convient,
Je vous diray la vérité.
Vray est qu'avec elle ay esté ;
Mais, certes, que j'aye commis
L'efforcement qui m'est submis,

Oncques ne commis le meffait.

L'EMPEREUR.

Elle a cause, et mis en faict
Qu'on prouvera l'efforce assez,
Et aussi vous le confessez.
Si fault que justice soit faite,
Car la mère ne la fillette
Ne veullent (ne) richesse ne avoir,
Fors seullement justice avoir.
J'en suis chargé par elle deux.

LE DUC.

A, sire, vous povez bien mieulx.
Considérez que la jeunesse
N'est pas pareille à la vieillesse,
Et supposez que ceste fois
Il ayt fait faulte; toutes foys
N'est-il si sage ou bien apris
Qu'aucune foyz ne soit surpris
En cas pareil, et puis qu'ainsi
Humblement vous requiert mercy,
Vostre grace vers luy s'estende
En pardon.

L'EMPEREUR.

Affin qu'on l'entende,
Qui bien vouroit pugnir le faict,
On le pendroit à un gibet
Ou on luy trancheroit la teste.

LE NEPVEU.

Pour Dieu, mercy, mon oncle!

L'EMPEREUR.

Tès-toy!

Je ne puis ouyr ta personne.
Donné t'avoye la couronne
De l'empire, et fis serment
De regir bien et justement.
Garder devoys eglises belles,
Veuves, orphelins et pucelles,
Et, qui veult ton fait regarder,
Celles que tu deusses garder,
Tu l'as toy mesme violée,
Et par force tant ravallée
Qu'elle vient à moy à refuge.
Et tu es digne d'estre juge?
Certe, nenny, jour de ta vie!
Quel deshonneur m'as-tu bastie
Pour avoir commis tel horreur!
J'ay esté trente ans empereur,
Qu'onc(ques), tel deshonneur ne me vint.
Mais en ay pugny plus de vingt
Cruellement par tel peché.
N'oncques je ne fus reprouché
D'avoir espargné en justice
Nul homme, tant fust grant ne riche,
Et maintenant, se je t'espargne,
La noble empire d'Almaigne
Est deshonnoré à tousjours.

LE DUC.

Ha, sire, honté et amours
Peuvent bien faire la concorde.
Vostre doulce miséricorde
Plus grant proufit lui portera.

LE CONTE.

Au nom de Dieu, qui tout créa,
Plaise vous, par doulce ordonnance.

Luy octroyer sa pardonnance.
Sire, ne soyez escondit.

L'EMPEREUR.

Chascun de vous a assez dit,
Mais [je] n'y voy homme discret.
Parler vueil à luy en secret;
Vous aultres, vuydés hors de l'huys.
Je sçauray son vouloir, et puis
Sur sa response auray advis.

LE CHAPPELAIN.

Il est en très grant blasme mis;
Je ne sçay s'il a droit ou tort,
Se par droit en doit prendre mort,
Nul ne le scet, si ce n'est Dieu.

L'EMPEREUR.

Or sa, vien près de moy, pour mieulx
Entendre ce que vouldras dire.

LE NEPVEU.

Par mon ame, mon très cher sire,
J'ay copulation charnelle
Par grant delict eu avec elle,
Et n'ay faict aultre mesprison.

L'EMPEREUR.

Or sa, de toy, qui avoys nom
D'empereur au propre lieu de moy,
Ne m'as-tu pas fait grant esmoy,
Quant on peult nommer efforceur
Le lieutenant de l'empereur?
Quel reproche, quel desplaisir!
N'es-tu pas digne de mourir?
Respons, et me dy verité.

LE NEPVEU.

Hélas, sire, se j'ay esté
Surprins de trop folle challeur,
Ne me monstrés si grant rigueur,
Car je vous congnoys tout seul vice.

L'EMPEREUR.

Par ma foy, je feray justice;
De ce cousteau seras occis.
J'ay fait justice jusques icy,
Au plaisir de mon Dieu: saint George!
Il en a tout parmy la gorge;
Jamais femme n'efforcera.
Venez sa, seigneurs, venez sa,
Portez au feu ce corps defaict.

LE DUC.

Ha, cher sire, qu'avez-vous faict?
Nostre Dame! amy, amy!

L'EMPEREUR.

J'ay faict justice, mon amy,
Et vous ne [l']eussiez osé faire.

LE CONTE.

Il a detrenché tout parmy.

L'EMPEREUR.

J'ay faict justice, mon amy.

LE CHAPPELAIN.

En moy [je] n'ay sens ne demy,
Quant me trouve en tel affaire.

L'EMPEREUR.

J'ay faict justice, mon amy,
Et vous ne l'eussiez osé faire.
Bien sçay que luy vueillez complaire

Et que vous l'aymez et craignez ;
Se je vous [en] eusse chargez,
On eust mis la chose à demain ;
Et pour tant ay-je de ma main
Faict justice, doubtant mon blasme.

LE DUC.

Dieu vueille avoir mercy de l'ame.
C'est justice moult exemplaire
A chascun pour justice faire.
Or est pour meschante challeur
Occis le souverain seigneur ;
Se nous est belle demonstrance.

LE CONTE.

Forfaiture faicte à oultrance
Jamais ne demeure impugnie
Par justice vraye unie
Dieu veult pugnir l'euvre cruelle.

BERTAULT.

Où est-tu, masson sans truelle?
Dieu met en mal an ton aumusse!
Mais que faict-tu la?

GUILLOT.

Je me musse
Que je ne soye regardez.
J'en joué au soir tout aux dez,
Mais, avant nostre departie,
Je happé une grand partie
De l'argent qui estoit au jeu,
Et puis, tout aussi tost que j'eu
Faict mon faict, je fus resjouy.

BERTAULT.

Et que fis-tu?

GUILLOT.

Je m'en fuy.
Fusse pas faict en fin marchant?
Tu ne sçais: on nous va sarchant
Tous deux pour bouter en prison.

BERTAULT.

Et pour quoy?

GUILLOT.

Pour la mesprison
De la fille qu'avons emblée.
J'ay veu, en passant, l'assemblée
D'officiers et de bons sergens;
Mais je me boutay par les gens,
Tellement qu'ilz ne m'ont point veu.

BERTAULT.

Il fault que chascun soit pourveu
De bonnes pierres en sa manche,
Et tenir dagues par le manche;
Ils n'auront garde de nous prendre.

GUILLOT.

Char bieu, se seroit pour nous pendre
S'une foys estions attrappez.

BERTAULT.

Nous en avons bien eschappez
De plus terrible; ne te chaille.
Je ne donneray pas une maille
Mais que les puisse veoir à l'œil.
Allons hardiment.

GUILLOT.

Je le vueil.
Mais s'ilz sont dix ou douze?

BERTAULT.

La fievre t'espouse !
Tu ne vaulx pas deux porions.
Mais que crains-tu?

GUILLOT.

Les horions
Et le danger qu'après s'en suyt.
Celuy est saige qui s'enfuyt
Pour mieulx le danger eviter.

BERTAULT.

Me vouldroy-tu doncques planter
Quant se venroit à ung besoing?

GUILLOT.

Et nenny dya ; mès ayez soing
Que nul ne te fera villennie,
Si je puis, en ma compaignie ;
On me congnoit par trop rebelle.

LA MÈRE.

J'ay ouy très grande nouvelle.
Fille, vous estes bien vengée
De la grant honte et villanie,
Qu'avez eu de l'empereur à tort,
Car son oncle l'a mis à mort
En sa chambre hastivement.

LA FILLE.

Ma mère, dictes-moy comment
Il est mort; esse par sentence?

LA MÈRE.

Il a jugé en conscience;
Pour eviter toute faveur,
Luy qui est haultain empereur
Huy la gorge lui a couppée.

LA FILLE.

Pour veu qu'il m'avoit diffamée
Par force, il ne luy a faict tort.
Or Dieu luy pardonne ; il est mort.
Je luy pardonne de ma part.
Si requiers Jesus qui gart
Toutes bonnes filles en cueur
D'estre separée d'honneur
Par force, ainsi que j'ay esté.

LA MÈRE.

Je prie la haulte Trinité
Qu'elle vueille avoir de luy mercy
Et le mettre en repos; ainsi
Soit de tous loyaulx trespassez.

L'EMPEREUR.

Je suis de mort fort opressez,
Car le sang au corps m'est esmeu
A la cause de mon nepveu,
Sur qui j'ay justice acomplie.
Mon chappelain, je vous suplie
Que tost me puisse confesser,
Et si me vueillez apporter
Mon sauveur, car j'entens la mort.

LE CHAPPELAIN.

Ha, cher sire, prenez confort;
Vous n'avez garde, se Dieu plaist.
Et nonobstant qu'à Dieu en est,
C'est bien fait de se confesser
Pour sa conscience adresser
Et recepvoir son createur.

L'EMPEREUR.

Hélas, je vous prie, sans faveur,

Confession, par charité.
LE CHAPPELAIN.
Or dictes benedicité ;
Mais vous n'avez garde pourtant.
L'EMPEREUR.
Absolution maintenant
Requier humblement, mon amy ;
Et puis le *corpus domini*
Devotement recepveray :
Apportez-le moy.
LE CHAPPELAIN.
Non feray,
Certes, sire ; je n'oseroye,
Et aussi trop je messeroye
En la foy.
L'EMPEREUR.
Pour quoy messeriés-vous ?
LE CHAPPELAIN.
Hélas ! vous sçavez, sire doulx,
Le grant peché qu'avez commis.
L'EMPEREUR.
En faict de conscience, amy,
Certes, je me suis confessé
De tout ce que j'ay offensé.
Je n'ai rien failly, que je saiche.
LE CHAPPELAIN.
Ha, cher sire, sauf vostre grace,
Vous sçavez bien, sans nul destry,
Vostre nepveu avez meurtry,
Qui est ung très orrible vice.
L'EMPEREUR.
J'ay faict et accomply justice.

Je ne m'en puis à mains passer.
Que je m'en deusse confesser,
Certes, ce n'est pas mon entente;
Rien n'ay mespris. Donc sans attente
Vous requiers d'avoir mon sauveur.

LE CHAPPELAIN.

Certes, non feray, mon seigneur,
Au moins en l'estat où vous estes,
Se aultre amendement ne faictes
Et se vous n'estes confessez.

L'EMPEREUR.

Vous en pourrez parler assez;
Mais se confesse-on de bien faire?
Se j'ay faict, pour à Dieu complaire,
Justice, ay-je pourtant peché?
Ja ne me sera reproché
Que face peché de vertu;
Il me seroit fort mescheu
Se me monstroye repentans
D'avoir faict justice en mon temps.
Jamais ne m'en confesseray.

LE CHAPPELAIN.

Certes donc je vous laisseray
Pourtant que soyez en ce point

L'EMPEREUR.

Comment! Me don[ne]rez-vous point
Le sacrement?

LE CHAPPELAIN.

Je n'oseroye.

L'EMPEREUR.

Souffrés au moins que je le voye
De loing, avant que mort me prende.

Luy priray que de mal deffende
M'ame, si vray qu'il est entiers.

LE CHAPPELAIN.

Certes, je l'oy moult voulentiers;
Il est en grant devotion.

L'EMPEREUR.

Jesus (Christ), qui souffris passion,
Ayez huy compassion
De ma povre humanité;
En ma desolation,
Ouy ma supplication
Par très grant benignité.
Je croy estre au sacrement,
En sanc et chair proprement,
Le corps de nostre sauvement.
Cil qui le croit fermement
Et le reçoit dignement,
Il prend divine saveur
Et infinie doulceur,
Car du ciel vient la liqueur
Descendre divinement
Quant le prestre dit de cueur
Des parolles la teneur
A l'autel secretement.
Je te cry mercy,
Mon Dieu, mon amy;
Car de l'ennemy
Ay esté lié;
J'ay moult defailly.
Las! (et) commis parmy
Des vii. ors pechés,
Orgueil, ire, envie,
Paresse, gloutonnie,

Usure et luxure;
Hélas, je n'ay mye
Mené saincte vie
Qui est bonne et sure;
Point n'ay faict les œuvres,
De misericorde
Dont les cueurs aviennent
Qui à toy s'accordent.
Et, se j'ay en foy
Erré nullement,
Pardonne le moy
Ains ton jugement.
Autre benefice
Que faire justice
J'ay faict jusques sy
Et, s'il y a vice,
Fais que de moy ysse.
Je te cry mercy.
Monstre-moy, doulx Dieux,
Se t'ay mis justice
Cy et en tous lieux.
Ma joye appetice
Quant ton corps propice
En bon point suffice,
Je te peusse avoir.

LE CHAPPELAIN.

Glorieux Dieu du hault manoir,
Chascun te doit cy graces rendre
Quant il t'a pleu vers luy descendre
Par divine operation.

LE DUC.

Vray Dieu, qui domination
A partout, en siècle et en terre,

Humblement te remercion
Et venons mercy te requerre.
Celluy est trop mauvais qui erre
Contre la divine puissance.
Chascun doibt bien ta grace acquerre
Et avoir de toy congnoissance.

Le Conte.

A toy, vray createur du monde,
Rendons grace, et en tous lieux.
Ta grant misericorde habonde,
(Et) dessus jeunes et dessus vieulx.
Beau miracle et euvre divine!
Octroye nous, beau sire Dieux,
Le règne qui jamais ne fine.

L'Empereur.

O vray sauveur, (à) moy, comme indigne
T'ay receu par ta doulce grace;
Yssir as voulu de ta place
Pour jusques en ma bouche venir;
Et ainsi [Ainsi ne?] povez maintenir
Que justice tenir et fère
N'est pas chose qui à Dieu plaise;
Qu'il soit vray il est cy monstré.

Le Chappelain.

Dieu de majesté,
Haulte trinité
En vertu unie,
De ce qu'as monstré
Par ta deité
Je te remercie.
Humblement te prie,
Requiers et supplye
Que tu me pardonne

Si j'ay par folye
Reffusé la vye
A ceste personne.
Sire, priés Dieu qu'il vous donne
Confort et qu'il vous soit propice
Aussy vrayement comme justice
A esté tousjours par vous faicte.

L'EMPEREUR.

Je requiers Dieu que m'ame mette
En son paradis, s'il luy plaist.
De recepvoir la mort suis prest
Quant plaira à mon createur.

LE DUC.

Ainsi conclus que tout seigneur,
Qui a grant règne et grant pollice,
Doit, sans avoir à nul faveur,
Exercer et faire justice.
Car equité est artifice
Que béatitude congnoist,
Et chascun en son benefice
Jugera celuy qui tout voit.

LE CONTE.

Comme voyés par experience,
Ung chascun selon son degré,
Si vous prye que nostre sentence
Vueillés tous recepvoir en gré.

FINIS.

Beati qui faciunt justiciam in omni tempore.

Imprimé nouvellement à Lyon, en la mayson
de feu Barnabé Chaussard, près Nostre-
Dame de Confort. M.D.xliii.



MORALITÉ

OU

HISTOIRE ROMMAINE

D'une femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme
Et comment la fille la nourrist six sepmaines
de son lait en prison

A cinq personnaiges, c'est assavoir

ORACIUS — LA MÈRE
VALERIUS — ET LA FILLE
LE SERGENT

ORACIUS *commence.*

Seigneurs Rommains, de geste vertueuse,
Qui regentez la monarche du monde,
Par sens, advis, peine laborieuse,
Avons acquis renommée doubteuse,
Sans que en nous soit aulcune tache immonde,
Je vous prie que cy on me responde
S'il est aulcun qui ayt convalessence,
Qui transgresser vueille nostre deffence.
Vous sçavez bien qu'on a fait traslater
De Salomon le saige les loix belles ;
Que tout chascun a voulu accorder
Le contenu d'icelles et garder,
Et promettant de pugnir les rebelles.

Nous ne faisons pas besongnes nouvelles,
Gardons nos loix et les entretenons,
Car à tousjours en avons bon renom.

VALERIUS.

Oracius consul le venerable,
Les bonnes [loix] se doibvent maintenir,
Car les Rommains, par estre vertuable
Et par leurs dictz très bien entretenir,
Ont faict plusieurs à l'empire obeyr,
Et ont acquis le nom de loyaulté
Que par armes ont voulu soubtenir,
En approuvant la pure verité.

ORACIUS.

Par les Rommains nous sommes establis
Grans justiciers en icelle cité.
Le cas nous a grandement embellis,
Comme sçavez, à dire (la) verité;
Et pourtant dont il est necessité
Sçavoir s'aulcun a commis quelque mal,
Pour luy livrer, selon juste equité,
Sa deserte, selon le cas égal.

VALERIUS.

Vous en parlez comme juste et loyal;
Car nous debvons estre la main tenant
A corriger tous vices en normal;
Car aultrement ne sommes pas sçachans.

ORACIUS.

C'est vray; pourtant, s'on est sachant
Personne qui ayt offencé,
Qu'on nous le dye cy maintenant,
S'il est quelque vice brassé.
Je ne me suis pas appencé

Qu'il y ayt quelque nouveau vice;
Mais, s'il y a rien despensé,
Sachons le, pour faire justice.

LE SERGENT.

Sire, c'est droict qu'on accomplisse
Vostre vouloir toute saison,
Et, affin que à effect sortisse
Le cours de justice et raison,
Il y a en ceste prison
Une femme, que l'on renomme
D'avoir faict quelque trahison
Encontre la cité de Romme.

ORACIUS.

Certes, vous estes bon corps d'homme.
Que on la face legierement
Venir, à la fin que on luy somme
Sa fin et cruel jugement.

LE SERGENT.

Sire, vostre commandement
Sera faict sans dilation.
Sus, sus, sortez legierement
Pour recepvoir pugnition.

LA MÈRE.

O griefve desolation!
O suis-je mise en basse lame!
O dure lamentation!
Mourir me fauldra à grant blasme.
Que feras-tu, povre et infame femme?
Tu souffriras huy grant laidure dure;
Plus ne seras nommée d'ame dame.
Mort tient sur moy trop sa morsure sure.
Ton corps yra à corrompure pure;

A ce jour d'huy toute lyesse lesse.
Nul n'est vivant qui me procure cure ;
Car aujourd'huy trop ma noblesse blesse.

LE SERGENT.

Sire, voicy la pecheresse
Que vous m'avez baillé en garde;
Devant vostre noble haultesse
Je la metz sans aultre avant-garde.

ORACIUS.

Ha, femme, quand je te regarde,
J'ay pitié de toy, vrayement,
Considérant la mort paillarde
Qu'endurer te convient briefment.
Sus, que on voyse legierement,
Noncer que on soit cy en presence
Pour cy ouyr publicquement
Prononcer sur elle sentence.

LE SERGENT.

On en fera la diligence ;
Plus ne se fault ramentevoir ;
Puisque tel est la consequence,
Laissez m'en faire le debvoir.
Oyez : on vous faict assavoir
Que on s'en va juger une femme,
Laquelle a voulu concevoir
En elle trahison infame
Contre l'empire, dont en blasme
On la va ce jour corriger
A son deshonneur et diffame.
La vienne veoir qui veult juger.

LA FILLE.

O createur et père droicturier

Que deviendra ceste pauvre esgarée?
Las qu'ay-je ouy en ce lieu [publier]?
Mon cueur se doibt humilier,
Larmes gecter des yeulx par randonnée.
Cessez vos chantz, oyseaulx volans ès cieulx,
Et vueillez huy avec moy lamenter.
Ne pourray-je mon esmoy differer
Et m'en aller ouyr juger ma mère?
Je m'y en vois. Cognue ne suis d'ame,
Nul ne sçaura dont celle m'apartient.
Mais que dis-tu, très malheureuse femme?
Veulx-tu ouyr juger à mort infame
Ta mère? Helas, follye bien te tient;
C'est dommaige que terre te soustient
Quant tu accord d'estre huy en la presence
Du juge qui va donner la sentence.

LE SERGENT.

Sire, j'ay fait la diligence
De ce que la charge avoye.

ORACIUS.

Vous estes homme d'intelligence;
Vostre habileté me resjoye.

LA FILLE.

Helas, helas, mon vray Dieu qui m'esmoye,
Voyant ma mère en [un] si piteulx ploy;
Confortez-moy, de tous (les) biens la montjoye,
Car je ne sçay que je dis, sur ma foy.

ORACIUS.

Or sa, m'amye, entends à moy :
Tu as par tes faictz inhumains,
Au moins si n'eust tenu à toy,
Chercher la perte des Rommains.

Tes faictz sont pervers et villains;
De toy me prent à esbahir.
Ceulx où [tu] es à tout le moins,
Tu as contendu de trahir.

LA MÈRE.

Helas, vueillez-moy secourir,
Noble seigneur.

ORACIUS.

Certes, m'amye,
Tu as beau pardon requerir,
Car, pour vray, tu ne l'auras mye.
Par ta convoitise et envie
Tu as perpetray trahyson.
Je te juge à perdre la vie,
Pour faire justice et raison.

LA MÈRE.

O mon vray Dieu, que tant prison,
Me fault[-il] en tel vitupère
Finer mes jours ceste saison,
Et endurer tel peine amère?

LA FILLE.

Ayez pitié de ma doulente mère,
Juste juge; pardonnez ce meffaict.
Ayez pitié de ma dolente mère,
Sans la juger ce jour de mort amère,
Mettez pitié à l'encontre du faict.
Las! elle meurt en peine et en misère.
Jugez aussi, sans que nul y diffère,
Que je meure; car certes bien me plaist;
Puisqu'ainsi est que sa vie vous desplaist,
Jamais ne quiers que mort, car dueil m'avère.

Helas, vrayment, mon solas est deffaict,
Se sentence de mort on y profère.
Juste juge, pardonnez ce meffaict.

VALERIUS.

Ceste fille pitié me faict,
Mais il fault justice accomplir.

LA MÈRE.

O souverain Dieu, qui tout deffaict,
Veuillez moy (à) ce jour secourir.

ORACIUS.

Or sus, à coup! pour maintenir
Chascun en droict, il [fault] que bref
(Que) à ceste femme, sans faillir,
On voyse tost trencher le chef.

LA FILLE.

O noble seigneur, quel meschef!
Trencher le chef, vierge dame!
Si la besongne vient à chef,
Que feray-je, moy, pouvre femme?
Seigneurs, vous n'auriez point de blasme
A ce que vouldray reciter;
Je vous prie de corps et d'ame
Qui vous plaise de m'escouter.

VALERIUS.

Or sus, vueillez le faict compter;
Si orrons que vous vouldrez dire.

LA FILLE

Puisque voulez descapiter
Ma mère, je requier, chier sire,
Affin la besongne assoufire,
C'est que la sentence sera muée,

Et que j'aye part au martyre
En quoy ma mère est condampnée;
Qu'elle ayt une jambe couppée,
Et moy une, je le veulx bien,
Puis sa langue luy soit ostée,
Et la mienne par tel moyen.
Pour la delivrer du lyen
De la mort, trenchez-moy les bras,
Car, c'elle meurt, je congnoy bien
Que jamais je n'auray soulas.

ORACIUS.

Ma fille, par ma foy, tu as
En toy vraye amour maternelle;
J'ay bien veu des filles ung tas,
Mais oncques n'en vis une telle;
Et, pour ta requeste tant belle,
Ta mère, pouvre malheureuse,
Ne mourra, je le te revelle,
Par moy au moins, de mort honteuse.

VALERIUS.

Vous alleguez chose doubteuse;
Juge ne se doibt rappeller.

ORACIUS.

Valerius, chose piteuse,
Si peult en pitié moderer;
N'avez-vous pas ouy compter
Que Trajan jugea son enfant
A mort, puis le voul(u)t repeter.
C'estoit empereur triomphant;
Ha, ce fut ung cas suffisant
Et qui estoit de noble arroy;
Il en acquist regnon bruyant

Et si tint justice en son ploy.
Zeleucus, pour tenir la loy
Que luy-mesme ordonné avoyt,
Jugea son fils, pour ung desroy,
Que les yeulx en luy creveroit?
Toutesfoys luy, qui roy estoit,
Revocqua le dit en comun,
Disant que luy-mesme auroit
Ung œil crevé et son filz ung;
Cela fut faict devant chascun,
Et cela fist-il pour le mieux
Pour eviter plus grant envie;
Je croy qu'il en eust gloire ès cieux.

VALERIUS.

Dieu monstra là reallement
Comment justice est necessaire;
Si plaist à Dieu moult grandement
Celui qui veult justice faire.
Si ne sçay que voulez retraire
Icy pour saulver ceste femme;
Pensez donc bien sur cest affaire
Affin que [nous] n'y ayons blasme.

ORACIUS.

Le cas ne sera pas infame,
Doubter ne se fault de cecy;
Si ne perdrez bruyt ne fame
Sur l'affaire, ne moy aussi.
Nous disons par sentence infame
Que icelle sera en prison
A tousjours mais, pour ce cas (i)cy
Abolir, et sa trahison.
S'ordonnons qu'on fermera la porte
Et que ame nul n'y entrera

Jusques à ce qu'on nous raporte
Pour certain que morte sera;
Je consède bien sur cela
Que l'allez veoir et que parlez,
Par la treille qui est yla,
Trestout le mieulx que vous pourrez.

LA FILLE.

Grant mercy, sire; vous m'avez
Remply le cueur de toute joye.

ORACIUS.

Or sus, à coup, or l'emmenez,
Comme il est dit.

LE SERGENT.

Je n'attendoye
Aultre chose. Sus, sus, en voye.
Venez-vous-en en la prison;
Plus [vous] n'empecherez la voye;
Voicy voz dernière maison.

LA MÈRE.

Obeyr doy, c'est bien raison,
Encor[e] me faict-on grant grace.
Que mauldite soit trahison!
Celuy est fol qui la pourchasse.

LA FILLE.

Je vous lerray en ceste plasse:
Ung peu voy jusques à l'hostel,
Ma mère.

LA MÈRE.

Las! en briefve espasse,
Retournez (ma fille), pour mon dueil mortel
Appaise[r]. O Dieu immortel,

Que voicy piteulx accidans,
Quant pour mon meffaict convient
Mourir me fauldra cy dedans

LE SERGENT.

M'amye, aussi comme j'entens,
Jamais ne partirez d'icy;
Folye est si à vuyder pretens;
Crier vous fault à Dieu mercy.

LA MÈRE

Mon cher amy, il est ainsi.
Mon Dieu, donnez moy patience
Contre mon esmoy et soulcy,
Et pardonnez-moy mon offence.

LA FILLE.

Il est grant temps, comme je pense,
Que en prison soye retournant,
Où ma mère [est], par sentence,
(Est) sans estre beuvant ne mengeant.
Je viens d'habiller mon enfant;
Il est couché, dont je m'en voys,
Affin d'estre reconfortant
Ma mère en son cruel esmoy.

LA MÈRE.

Mon Dieu et souverain roy,
Fort suis atainte de famyne.
Mourir me fault, ainsi le croy,
Car la grant fain mon cueur amayne.
O vierge, des sainctz cieulx royne,
Confortez-moy en ce danger,
Car de brief fauldra que je fine,
Puis que n'auray riens que menger.

LA FILLE.

Mère, Dieu vous vueille alleger
Par sa très benigne puissance.
Comme en va?

LA MÈRE.

Certes, au vray juger,
Fille, je me meurs, sans doubtance.

LA FILLE.

De Jesus ayez souvenance
Et prenez tout en patiance.
Ne tournez en desesperance
Le mal, pas ne seroit science.

LA MÈRE.

O mon enfant, j'ay si grant indigence
Que n'est homme vivant qui le sceust dire.

LA FILLE.

Je congnoys bien et sçay l'intelligence
Que famyne fort vostre corps empire.
Mais toutes foys mercyez nostre sire
Qui a souffert que de ce cas villain
[Vous] n'avez pas enduré le martyre,
Tel que le cas le requeroit à plain.

LA MÈRE.

Helas, ma fille, je meurs de fain!

LA FILLE.

Helas, ce poyse moy, ma mère.

LA MÈRE.

Que voicy pouvre et piteulx train:
Helas, ma fille, je meurs de fain!

LA FILLE.

Je n'ay vin, chair, pasté ne pain
Pour vous ayder en vo misère.

LA MÈRE.

Helas, ma fille, je meurs de fain.

LA FILLE.

Hélas, ce poise moy, ma mère.

LA MÈRE.

O mon enfant, je souffre peine amère :
Las ! vueille moy donner allegement.
Prent pitié de me voyr tant austère ;
Pour toy nourrir tant ay eu de tourment.

LA FILLE.

Helas, à peu que le cueur ne me fend
En escoutant vostre douleur cruelle ;
Dont, si vous plaist, sans user de rigueur
Rendre vous veux huy amour maternelle ;
Venez ycy allaicter ma mamelle
Et en prenez vostre refection.
En ma jeunesse me fessiez chose telle
Dont j'en avoye ma substantation.

LE SERGENT.

J'ay en moy admiration
Comme ceste femme vit tant
Sans avoir quelque portion
De vivre, dont soit substantant.

LA MÈRE.

O, me voylà bien, mon enfant ;
Je suis bien refectionnée,
Grace au vray père tout puissant,

Quant de cecy t'est advisée.

LA FILLE.

G'y viendray chascune journée,
Ma mère, pour vous conforter.

LA MÈRE.

Ma fille, la vierge honorée
Te vueille tousjours convoyer.

ORACIUS.

Je m'esbahis, au vray narrer,
Que personne ne nous rapporte
Si la femme que ay faict serrer
En prison est en vie ou morte.
Oyez un peu que je diray :
Allez en (la) prison où la femme
Est, et nous dictes sans delay
Si de son corps est party l'ame.

LE SERGENT.

Nenny, sire; par mon baptesme,
Elle n'est encore en decours.

LA FILLE.

Mère, Dieu vous vueille (entre)tenir
En santé, ma mère et amye.

LA MÈRE.

En gloire puissez parvenir,
Ma fille, dont je tiens ma vie.

LA FILLE.

Sa, estes vous appareillée
De venir allaicter ma mamelle?

LA MÈRE.

Ouy dea, ma fille poise (*sic*).

Cela ma force renouvelle.

ORACIUS.

Jamais je ne vis chose telle;
Par mon serment, ceste femme a
En soy vraye amour maternelle.
Pour Dieu, regardez que c'est là.

VALERIUS.

A elle parler conviendra
Pour congnoistre ung peu sa mère;
Je croy, quant elle nous verra,
Qu'elle fera bien maste chère.

ORACIUS.

Ha, femme, pour ta manière,
Ta mère icy on te redonne,
Mais qu'elle n'offence jamais.

LA MÈRE.

Jesus Christ, amateur de paix,
Soit loué de ce cas icy,
Quant aujourd'hui de mes meffaictz
J'ay obtenu grace et mercy.

ORACIUS.

Certainement il est ainsi:
Ta fille ce bien nous procure;
Oste-toy hors de tout solcy.

LA FILLE.

O souverain Dieu de nature,
Que voicy joyeuse adventure!
Je vous remercie humblement
Que à ma mère son injure
Luy pardonnez si doulcement.

VALERIUS.

C'est par le bon gouvernement
Et le bien qu'en vous veu avons.
Or la ramenez prestement,
Car ses meffaictz luy pardonnons.

LA FILLE.

Allons, ma mère, et Dieu louons
De ce cas, puisque ainsi va.

LA MÈRE.

Las! je voy qu'en nulle saison
Oncques mère ne trouva
Telle fille.

LA FILLE.

Laissons cela;
Je suis à vous bien plus tenue,
Car je congnoys tant qu'à cela
Que par vous suis au monde venue.

FINIS.

Cy fine l'Histoire rommaine. Imprimé nouvellement à Lyon, en la maison de feu Barnabé Chaussart, près Nostre-Dame-de-Confort.
M.D.xlviii.



FARCE NOUVELLE

FORT JOYEUSE ET MORALE

A quatre personnaiges, c'est assavoir

BIEN MONDAIN
HONNEUR SPIRITUEL
POUVOIR TEMPOREL
ET LA FEMME

BIEN MONDAIN *commence.*

Bien mondain me fais nommer
Et mon renom tant estimer
Que chascun desire à m'avoir;
Aux ungz je donne de l'avoir,
Et aux aultres force sçavoir,
Puis mulles, chevaulx, destriers,
Harnoys, lances, espées, bougliers,
Maisons, chasteaulx et grosses villes,
Et choses qui ne sont pas villes.
J'ay tout en ma subjection
Sans en faire exception,
Et pour ce ne craignez jamais,
Quant vous me aurez eu desormais
Entre vos mains,
Qu'autre[s] humains
Vous puissent nuyre;
Mais fault prevoir

Moyen avoir
Pour me ayder [conduire ?],
Ou tantost me departiroys,
Et guères long-temps ne seroys
Avec vous, pour brief vous le dire.
Prenez y donc garde, en effect.

HONNEUR SPIRITUEL.

De Bien Mondain je suis plain et refect.
Des benefices j'en ay tant que, en effect,
Plus ne m'en fault; mais avant que je fine
Je presuppose et en mon cueur machine...

POUVOIR TEMPOREL.

Quoi?

HONNEUR SPIRITUEL.

Une office très digne.

POUVOIR TEMPOREL.

Quelle?

[HONNEUR SPIRITUEL.]

Divine.

[POUVOIR TEMPOREL.]

Est-ce chose que l'on voye ?

HONNEUR SPIRITUEL.

Non, non. J'ay Bien Mondain par voye,
Qui chascun jour en voyage je envoye
Pour obtenir...

POUVOIR TEMPOREL.

Quoy ?

HONNEUR SPIRITUEL.

Ce que je presuppose.

POUVOIR TEMPOREL.

Ce que tu presuppose!

Par supposer ung homme pert science,
Par supposer toute magnificence
Peult advenir, et semble à la personne
Qu'en supposant on doit charger, en somme,
D'or ung mulet qui soit de grande essence.

HONNEUR SPIRITUEL.

En supposant je prens toute plaisance;
En supposant je mais ma confidence
Et mon espoir, donc ne dors ung seul somme
Par supposer.

POUVOIR TEMPOREL.

Tous supposeurs enfin ont desplaisance
Sans estre en eux ung seul plaisir, en somme;
Pour quoy je dis que malheureux est l'homme
Qui tant suppose et y pert sa chevance
Par supposer.

Idem.

Jamais ceulx qui ont de l'avoir
Ne doibvent riens presupposer,
Mais se doyvent tenir contens.

HONNEUR SPIRITUEL.

Sans avoir guerre ne contens,
Vous et moy marcherons d'ung train,
Puisque gouvernon Bien Mondain,
Où fleurirons par ung accort.

POUVOIR TEMPOREL.

Garder nous convient de discort.

HONNEUR SPIRITUEL.

Rien, rien, de moy n'a eu maulvais record,
Bien sçay qu'il n'en descordera,

Et celuy qui (son) discord aura,
Tous deux je les rendray d'acord.

POUVOIR TEMPOREL.

Ce que nous pourrons deviser
Faisons-lay sans plus deviser;
    Nous aurons sayson
    Et biens à foyson
    Plus que n'en avon,
    Et tost, sans songer.
Sur le Temporel j'ay pouvoir;
Le Spirituel faict debvoir
        De te obeir.

HONNEUR SPIRITUEL.

        Et sans y faillir,
Venger fault par la region;
Pas ne voullons religion,
Mais tout Honneur et Bien Mondain.

POUVOIR TEMPOREL.

Ne faisons point cas de demain;
Il convient nous aller jouer.

HONNEUR SPIRITUEL.

      Jouer allons,
Mais en nostre estat regardons.

POUVOIR TEMPOREL.

Pourquoy?

HONNEUR SPIRITUEL.

      Je tiens, par fas et par nefas,
Des benefices ung grant tas,
Prebendes, pensions, chapelles;

Quant on me condampne, j'appelle.
Je fournis en tout et partout.
J'ay Bien Mondain qui va partout :
Si j'ay maulvais droit, il m'apointe ;
Aultrement il va par la pointe
De son espée et son bouclier ;
Par ainsi me faict appoincter.

POUVOIR TEMPOREL.

Je suis le vostre tout entier,
Mon hault Honneur Spirituel,
Vostre serviteur sans doubter,
Moy qui suis Pouvoir Temporel.
Jamais ung frère [vous] n'aurés
Ne feist ce que je vouldroye faire.
Je suis celuy que, se je veulx parfaire
Une sephère,
Je le puis faire,
Car nully contredire n'oze.
De l'ung suppose,
L'autre propose,
Et de mon pouvoir naturel
Entre les aultres je dispose.

BIEN MONDAIN.

Ce que (je) dis est tenu pour faict,
Car, en effect,
Je faictz deffaict
Ce que ung aultre ne peut parfaire,
Et l'imparfaict
Je faictz parfaict
Sans nul contraire.
Pourquoy n'epargnez ne doubtez
Bien Mondain, que cy vous voyez,
Lequel partout vous veult complaire.

HONNEUR SPIRITUEL.

Pour à vostre honneur ne desplaire
Graces et mercy vous rendons.
Nostre cas très bien concordons
A vostre amour bien ilie.

La femme nommée VERTU *entre ayant ung corbillon à oublieur sur ses espaulles, en cryant :*

Oublie, oublie, oublie.

HONNEUR SPIRITUEL.

Qui a ceste folle deslyée ?
Qui la mect de present aux champs ?

POUVOIR TEMPOREL.

Elle est folle ou incencée.

HONNEUR SPIRITUEL.

Elle chante merveilleux chant.

POUVOIR TEMPOREL.

Qui a ceste folle deslyée?

LA FEMME.

Oublie, oublie, oublie.

HONNEUR SPIRITUEL.

Aprochez-vous !
Qu'esse que vous allez cherchant?

POUVOIR TEMPOREL.

Desployez nous icy contant
Les dez dessus le corbillon.

LA FEMME.

Sans nulle faulte, compaignon,

Voulentiers je vous l'ouvriray.

Icy Honneur mist les mains dedans le corbilon et tire, en disant

HONNEUR SPIRITUEL.

Comment! qu'esse cy?

POUVOIR TEMPOREL.

Je ne sçay.

LA FEMME.

C'est de plaisante mercerye;
Voulez vous pas que je vous die
Que c'est?

HONNEUR SPIRITUEL.

Et ouy, s'il vous plaist.

LA FEMME.

Ce sont ceulx qui par leurs beaux faicts
Ont acquis tiltre de parfaictz,
Comme Hector, filz de Priamus,
Avec le vaillant Troylus,
Nombrez au conte des neuf preux.

POUVOIR TEMPOREL.

Et là derrière j'en voys deux.
Qui sont-ilz?

LA FEMME.

(Celuy-cy) le grant Alexandre
Que feist des Sarrasins espandre
Par dure mort.
Et puis voicy Sanson le fort;
Hercules, qui mourut par sort,
Et le puissant roy Charlemaine.

HONNEUR SPIRITUEL.

Et ce n'est pas ce qui nous maine.
Laissons là tous ses anciens :
Ce n'est point de present le temps
Que de vertu on vueille user ;
Il ne nous y fault amuser.

LA FEMME.

Que voulez-vous que je vous face ?
Voicy ce bon homme de Horace,
Caton, Vergille avec Omère.
Voicy Logique avec Grammaire
De tous les savans personnages.

POUVOIR TEMPOREL.

Nous radoterons en noz ages,
Si nous suyvons ses vieilles gens.

HONNEUR SPIRITUEL.

Venez çà ; n'a-vous point ceans
Ce que on [nous?] vous demanderon ?

LA FEMME.

Et quoy ?

HONNEUR SPIRITUEL.

La fason
D'acquerir du bien sans main mettre.

LA FEMME.

(Sans main mettre !)
En cela je ne suis point maistre.

HONNEUR SPIRITUEL.

Avez-vous donc pas le moyen

De me faire ung moulin bien gent
Pour engrener heures et matines?

LA FEMME.

Ailleurs chercherez voz mesquines;
Car icy n'en trouverez pas.

POUVOIR TEMPOREL.

En voicy encore(s) ung grant tas;
N'y a-il riens qui me soit bon?

LA FEMME.

Voicy le bonhomme Platon,
Hannibal et Metamorphose.

POUVOIR TEMPOREL.

Ce n'est pas cela; mais je n'ose
Demander ce que je voulsisse.

LA FEMME.

Je n'ay chose pour vous propice,
Si vous ne voulez des vertus.

POUVOIR TEMPOREL.

Pour ces femmes qui ont gros culx,
Il me fault la riche couleur;
Si j'en ay, je suis à honneur,
Je feray très bien mon prouffit.

LA FEMME.

Il n'y en a point à cest estuit;
Vous ne cherchez que choses nices.

POUVOIR TEMPOREL.

Je vouldroys bien avoir offices,

Mais ung chascun jour on les vent
A ceulx qui portent de l'argent,
Et bien peu je voys que on en donne.

LA FEMME.

Ce n'est pas ceste vertu bonne;
Garde n'avez de la trouver
En mon corbillon.

POUVOIR TEMPOREL.

Je ne sçay : quelque or ne billon,
Tu n'as rien de ce que on demande.

LA FEMME.

Voulez-vous avoir Alexandre?
Il a faict des vertus tout plain.

POUVOIR TEMPOREL.

Laissez-luy jusques à demain;
Ce n'est pas ce que nous cherchon.

HONNEUR SPIRITUEL.

As-tu point, sans aulcun blason,
Tromperies avec baratz,
Inventions, meschans baratz,
Flateries et meschantes langues,
Deceptions, mille harengues
Qui nous sceussent mettre en train
D'avoir, sans rien faire, du pain?
Je le vouldroys bien acheter,
Quelque chose qu'il deust couster.

LA FEMME.

Et, je vous ay dit, sans doubter,
Cela ne trouverez chez moy.
Vous y trouverez bonne foy,

Bon renon, bonne gouvernance.

POUVOIR TEMPOREL.

C'est un pennier qui n'a point d'ance;
Ce n'est pas pour le Temps qui court.
Garde ta mercerie meslée.

LA FEMME.

Crier je puis assez licitement
Que, voirement,
Bien je suis oubliée;
Car vous voyez icy apartement
Quoy soit comment
De tous suis dechasée;
Je suis aussi si très palle et passée
Rompue, cassée
Et si je ne me oze plaindre
Que je ne puis avoir pour ma passée
Morseau de pain
Si mon bien ne vois vendre.
Voyez Honneur Spirituel
Et puis le Pouvoir Temporel,
Qui tiennent tout entre leurs mains.
L'ont-il eu par droict naturel?
Non, non, mais par faictz inhumains.
Ilz ont donné des escus mains
Pour avoir leurs grans dignitez.
Au derrière Vertus remains (1),
Et ne s'en rompent les costez.
Par quoy conclurons briefment
Sy des biens voulez largement
Faire vous fault du Temps qui court
En contrefaisant le billourt,
Et que Vertu soit mise au vent,

(1) Texte : Rommains.

Car vous voyez au temps present
Que ung chascun faict comme Cacus
Qui faisoit de vices vertus.

Cy fine la farce de Bien Mondain. Imprimée nouvellement à Lyon, en la mayson de feu Barnabé Chaussard, près Nostre-Dame-de-Confort.





FARCE NOUVELLE

TRÈS BONNE, MORALLE ET FORT JOYEUSE

A troys personnaiges, c'est assavoir

TOUT
RIEN
ET CHASCUN

TOUT *commence.*

Il est bien heureux qui a Tout,
Car il a le vent à son gré. [bout,
En comptant par un chascun
Il est bien heureux qui a Tout;
Prisé il est en Tout, par Tout;
C'est un serviteur [bien] de het;
Il est bien heureux qui a Tout,
Car il a le vent à son het.
Tout je suis, nulluy ne me het;
Chascun se veult de moy fournir;
Car je puis le pauvre garnir,
Lyesse tenir,
Tous biens maintenir
En prosperité;
Argent retenir,
Les gens contenir
En felicité,
Sans estre odieux.

Les gens frequente en grande quantité.
Qui a Tout se trouve joyeulx.
Point ne suis melencolieux
Maint entretenir par mon bien.

RIEN, *en chantant.*

Il est bien ayse qui n'a guiere,
Encore plus aise qui n'a rien.
Qui n'a rien ne se soulcie;
Il n'a point peur de perdre Rien.
    Mais qu'il soit joyeulx
    En temps et en lieu[x],
    Il est trop heureux.

TOUT.

Quoy parlez-vous? Quoy, vertu bieu,
    Jasez-vous en ce pas?

RIEN.

Ha! je ne vous avisois pas.
Nadies, nadies, dominus Totus.
Avez-vous mestier d'un potus?
Voicy la bouteille pour boire.

TOUT.

Qu'esse cy? Vous perdez memoyre
Qu'icy de moy vous parlez.
Par bieu, si de rien vous gabez,
Je vous mestray en grant esmoy.

RIEN.

Dyable! quoy, vous parlez de moy?
Vous m'avez nommé dessus tous.

TOUT.

Or me dictes, qui estes-vous,
Qui respondez si fierement?

RIEN.

Je suis moy mesme, seurement.
Voire dea, me cognoissez-vous ?

TOUT.

Or bien, comment vous nommez-vous ?
Dictes vostre nom sans celer,
Affin que vous puisse appeller,
Sans chercher de çà ni de là.

RIEN.

Or, regardez qu'il y a là.

TOUT.

Par mon ame, il n'y a rien.

RIEN.

Dea, vous me cognoissez bien :
Par mon ame, je suis joyeulx.

TOUT.

Le diable te creve les yeulx,
Rien mauldit, mon faulx adversaire !
Mais, dis-moy, que viens-tu cy faire
En ce lieu, veu que tu scès
Que je suis Tout, qui par uxes (*sic*) ?

RIEN.

Vous estes Tout et je suis Rien
Qui cy me suis venu deduyre.
Partant, si je ne puis vous nuyre,
Toutesfois veulx-je proffiter.

TOUT.

Mais qu'esse qui puisse inciter
Le cueur des gens à te vouloir?

RIEN.

Si ay vrayement; j'ay du povoir;
Car par cy, par là, fais ma cource,
Et tel regarde dans sa bource
Qui Rien ne treuve bien souvent.

TOUT.

Tu n[e] es forgé que de vent,
Tout ton fait n'a aulcune loy.

RIEN.

Si viendront tous les gens à moy
Et par moy seront depourveuz;
Plusieurs au monde sont venus
Qui vouldroient que fusse à faire.

TOUT.

Toy! Jesus, (et) que sçaurois-tu faire?
Mon ame, tu es trop infame.

RIEN.

Souvent je fais battre les femmes
Jusques à s'arracher les yeux,
Prendre l'un l'aultre (par) les cheveulx,
Crier, hurler, ne sçay combien.
Toutesfois on dit : Qu'esse? — Rien.
Voila [ce] qu'ay en ma puissance.

TOUT.

C'est moy qui ay la jouyssance
De tous biens et beaulx presens.

RIEN.

Et moy j[e] ay la cognoissance
Sur le guernier des pauvres gens.

TOUT.

Point ne cherche les indigens,

Mais les maisons des gros seigneurs,
Et chercher bons enseignemens.
A tromper j'ay bonne espace.

RIEN.

Vertu bieu, tu tiens trop de place,
Autant derrière que devant,
Et si ne viens pas trop souvent
De paour de perdre ton alaine.

TOUT.

Souvent je fais la bource plaine,
Resjouyssans les langoureux.

RIEN.

Voire, mais tu rens trop paoureux
Et qui t'a comme negligent;
Car tu portes or et argent
Par les lieux où passeras,
Et moy, pauvre, tu me craindras.
Car s'il ne vient qu'un seul recours
Tantost se dira estre mort,
Tremblans comme plume en balance;
Toutesfoys qu'esse? Rien, qui passe,
Duquel on fait si peu de compte.

TOUT.

J'entretiens prince, duc, conte,
Leur baillant chemin et adresse.

RIEN.

Et puis après, se tu les laisse,
A moy, seigneur, gentement,
Plus que du pas vistement;
Sont bien ayse trouver ma porte.

TOUT.

Les despourveuz je reconforte,

Après qu'ilz ont bien travaillé.

RIEN.

Combien de fois suis-je baillé
Aux pauvres pour l'honneur de Dieu;
Et puis si l'on a perdu au jeu,
Je suis le dernier reconfort.

TOUT.

Bran, bran ! ton parler est trop fort.
Tout faict-on par Tout au commun.
Adieu, je m'en vois veoir Chascun,
Lequel m'a mandé pour service.
Je ne luy fauldray que je puisse,
Mais l'entretiendray en son estre.

RIEN.

Chascun, Jesus! et c'est mon maistre;
Plus souvent m'a qu'il ne t'a pas.
Comment dea, te mocques-tu pas?
Luy seras-tu en chascun endroit?
Je ne sçay pas s'il me vouldroit
Mescognoistre pour le présent;
Mais sus luy suis-je bien souvent
Quasi plus que tous les jours.

TOUT.

Tu me comptes terribles tours
Qui me font grand(e)ment esbahir.
Si m'a-il envoyé querir
Et me souhaite.

RIEN.

Las ! je le croys.

TOUT.

Par mon ame, je m'y en voys,

Affin que son vouloir soit faict,
Car sans moy yroit mal son faict;
Maintes foys je l'ay apperceu.

RIEN.

Tu seras bien plus tost receu
Que moy, car ta robbe [est] meilleur;
On ne prendra nul colibet.

TOUT.

On fera ton senglant gibet
Qui te puisse rompre le col.

RIEN.

Par vobies, je ne suis pas fol;
J'entens vostre benediction.

TOUT.

Je m'en voys sans dilation
Veoir Chascun; je n'y fauldray pas.

RIEN.

Et je te suivray pas à pas,
Pour veoir s'il me recognoistra.

CHASCUN *commence.*

Quand esse que le temps naistra
Que Tout me viendra entre mains?
J'espère que mon faict naistera
Tel que j'auray de bons moyens.
Tout me fault, mais, comme j'entens,
Je le chercheray là et icy;
Qui a Tout de Rien n'a soucy.

TOUT.

Et, par mon ame, me voicy,
Lequel avez tant desiré.

CHASCUN.

Vous soyez le bien arrivé ,
Tout mon amy et le tout vostre,
Car très grant joye m'est venus;
Long temps a que (je) vous desiroys.

TOUT.

Vous avez Tout à vostre choix ;
Puisque ainsi vous estes heureulx,
Doresnavant soyez joyeulx ;
De luy ne sçauriez avoir faulte.

CHASCUN.

De grant joye le cueur me saulte ;
Bien heureux suis-je par ce bout.
Mais que me fault-il quand j'ay Tout,
Lequel m'estoit fort necessaire ?

RIEN.

Monsieur, si vous avez affaire
De Rien, le voicy en presence,
Qui fait bien tenir contenance,
Quant il voit qu[e] on le reclame.

CHASCUN.

Qui estes-vous?

RIEN.

Rien, sur mon ame.

CHASCUN.

Et de quoy (me) servirez-vous bien?

RIEN.

Monsieur, je serviray de Rien.
Advisez-vous ; me voulez-vous ?

CHASCUN.

Mais, dictes(-moy), à quoy valez-vous?

RIEN.

A Rien.

CHASCUN.

A Rien! quel bon varlet!
Vous estes un peu sotellet.
Allez ailleurs chercher un maistre.

RIEN.

Advisez; me voulez-vous mettre
En quelque lieu de la maison?

CHASCUN.

Allez ailleurs querir raison;
Puisque j'ay Tout entre mes mains,
De Rien n'ay cure; Tout est mienz;
Bien de vous me sçaurois passer.

TOUT.

Ha, maistre Rien, allez chercher
Ailleurs party; on le vous dit;
Car vous perdez vostre crédit,
Où Tout est. Vuidez de ce pas.

RIEN.

Et donc ne me voulez-vous pas?

CHASCUN.

Nenny, nenny, vuidez la place;
Où Tout est vous perdez espace
Y frequenter; à coup vuydez.

RIEN.

Par bieu, vous me appellerez
Que du faict n'y penserez point.

TOUT.

Ho, qu'il a bien failly son point.
Mon ame, il s'est bien absenté.
Que luy avez-vous présenté?

CHASCUN.

Mon ame, Rien.

RIEN.

Et, par ma foy, je sçavois bien
Que de moy il vous souviendroit.
Pourquoy me huchez orendroit?
Que vous fault-il?

CHASCUN.

Quoy, un badin.
Nous serions icy jusques à demain.
Sortez tost, avancez le pas.

RIEN.

Je vous en feray repentir.
Par bieu, je feray tout taire.

CHASCUN.

Vieulx loudier, que sçaurois-tu faire?
Tout ton fait ne gist qu'en malheur.

RIEN.

Quelque jour vous feray frayeur.
Ainsi sera; notez-le bien.

TOUT.

Bien fol est qui a paour de Rien,
Car trop peu est malicieulx.

CHASCUN.

Helas, suis-je pas bien heureux
D'avoir Tout devant ma puissance?

Plus grosse n'est resjouyssance;
Soucy n'ay de chose du monde.

TOUT.

Bien heureux est-il en ce monde
Qui a Tout; nul bien ne luy fault.

CHASCUN.

Celuy suis-je.

RIEN.

Bou, bou, bou.

CHASCUN.

A, Nostre Dame, qu'esse là?
Jesus, c'est quelque deffortune.

TOUT.

Onc[ques] ne fut telle fortune
Troublé. Jesus, que peult-ce estre?

[RIEN.]

Or tenez, suis-je pas bon maistre
De les avoir espoventez
Pour faire bou? Or vous ventez
De dire que ne me craignez pas.
Avez-vous veu?

CHASCUN.

Je ne sçay pas
Que ce villain vieulx assoty
Si souvent cherche [par] icy,
Tousjours portant quelque rasée.

TOUT.

Allez en malle destinée,
Villain, prince des estourdis.

RIEN.

Ha, villain! or bref je vous dis,

Puis que avez autre que moy,
Qu'en la fin vous viendrez à moy
Aussi droit que compas de lune;
Car un jour la malle fortune
Tombera sur Tout et Chascun;
Puis s'en viendront tout à descun
A moy; ainsi est ordonné.

CHASCUN.

Va t'en; tu as trop sermonné;
Va t'en tost, tu feras que sage.
Est-il au monde tel passage
Qu'avoir Tout en gouvernement?

TOUT.

Chascun est en avancement
Quand il a Tout entre les mains.

CHASCUN.

Mais que dira-on par lieux mains?
Chascun a Tout comme je sume;
Mais qu'il n'ait la malle fortune,
Tout il tient, il est remonté.

TOUT.

Vostre honneur en sera remonté
Autant que l'on en sçauroit dire;
Mais que la roue ne vous vire,
Jamais n'eustes si grant honneur.

RIEN *jecte le sort de fortune.*

Nostre Dame, voicy malheur.
Jesus! adieu, Tout, nostre maistre.

TOUT.

Dea, monsieur, je vous demande :
Dictes-moy que ce peult estre.

CHASCUN.

Mort d'une!
Ma foy, c'est la malle fortune;
Voici grosse subtilité.

TOUT.

Je me sens tout debilité
De mon sens, je le cognois bien.

CHASCUN.

Helas, aller me fault à Rien.
Voicy grosse desconvenance,
Malle fortune à grand meschance
Dessus moy tient son maintien.

TOUT.

Tout et Chascun s'en vont à Rien,
La fin le dit sans faulte aucune.
Car sommes subjetz à Fortune
Qui nous rend despourveuz de sens.

CHASCUN.

Ha, par mon ame, je me sens
Mal ordonné. Or sus, allons.

TOUT.

Je vois premier (et) nous avançons;
Allons à Rien pour Mieulx trouver.

CHASCUN.

Monseigneur, nous vous venons louer,
Faire hommage et reverence.

RIEN.

Vertu bieu, la grand contenance!
Esse pas vous, messieurs les braves?
Je vous tiendray comme esclaves,

Et vous me voulez dejecter.
Dea, vous me venez visiter.
Vrayement, je vous l'avoys bien dit.

TOUT.

Nous y venons, sans contredit,
Vous saluer à voix commune.

CHASCUN.

Puis que Sort et malle Fortune
Le veulent, nous vous servirons.

RIEN.

Par le sang bieu, nous le voulons.
Je vous retiens de ma cuysine,
Mais que teniés bonne mine.
Or ça, messieurs, voyez-vous bien
Que Tout et Chascun vont à Rien
En la fin; ainsi est ordonné,
Que tel cuide au monde estre né
Pour abonder où est Tout et Bien,
Et en la fin tout vient à Rien.
Voylà que c'est de nostre vie.
Prenez en gré, je vous supplie.

FIN.





BERGERIE NOUVELLE
FORT JOYEUSE ET MORALE
DE
MIEULX QUE DEVANT

A quatre personnaiges, c'est assavoir

MIEULX QUE DEVANT
PLAT PAYS
PEUPLE PENSIF
ET LA BERGIÈRE

PLAT PAYS *commence.*

Dessus ces beaulx champs
Sont faillis les chans
Des bergiers de nom.

PEUPLE PENSIF.

Guerre par les champs
Nous a fait meschans;
Mort est leur renom.

PLAT PAYS.

Bon Temps, que prison,
Est-il en prison?
Rien je n'y entens.

PEUPLE.

Fault-il en tous sens
Laisser terre et sens

Pour ces gendarmeaulx?

PLAT PAYS.

Par leurs fins aveaulx
Ilz tuent moutons, veaulx,
Et à noz despens.

PEUPLE.

Cessons ces travaulx;
Par mons et par vaulx
Demourons suspens.

PLAT PAYS.

Peuple Pensif.

PEUPLE.

Quoy?

PLAT PAYS.

Où est Bon Temps?

PEUPLE.

Je ne sçay.

PLAT PAYS.

Ne moy.
Il n'y a plus avril ne may.
Long temps y a que je l'attens.

PEUPLE.

Comment sont aulcuns diligens
De folle noise maintenir?

PLAT PAYS.

C'est aux depens des povres gens,
Se Dieu n'y veult la main tenir.

PEUPLE.

Où sont bergiers?

PLAT PAYS.

En desplaisir.

PEUPLE.

Qui les y met?

PLAT PAYS.

Maulvaises nouvelles.

PEUPLE PENSIF.

Bany de quoy?

PLAT PAYS.

De tout plaisir.

PEUPLE.

Où sont bergiers?

PLAT PAYS.

En desplaisir.

PEUPLE.

Comment?

PLAT PAYS.

Noise les vient saisir.

PEUPLE.

Ce sont males nouvelles.

PLAT PAYS.

Où sont bergiers?

PEUPLE.

En desplaisir.

PLAT PAYS.

Qui les y met?

PEUPLE.

Noise nouvelle.

PLAT PAYS.

C'est ung jamais.

PEUPLE.

C'est ung libelle.

PLAT PAYS.

Qui l'achette?

PEUPLE.

Noz brebiètes.

PLAT PAYS.

Je perdy, par guerre rebelle,
Mon pourpoint à grosse pompette.

PEUPLE.

Quant je os la trompette
Sonner la retraicte,
Je suis en soucy.

PLAT PAYS.

Se je vois en feste,
Salade en teste,
J'ay le cueur transy.

PEUPLE.

Allons sur les champs.

PLAT PAYS.

Si hardy!

PEUPLE.

Pourquoy?

PLAT PAYS.

De peur des gensdarmes.

PEUPLE.

Sont-ilz revenus?

PLAT PAYS.

Dès mardy.

PEUPLE.

Où dyable vont-ilz?

PLAT PAYS.

Le mien querre.

PEUPLE.

C'est ung maulvais vent.

PLAT PAYS.

D'Angleterre.

PEUPLE PENSIF.

Doubter le fault.

PLAT PAYS.

Je crains leurs grippes.

PEUPLE PENSIF.

Ils ont cassé mon pot de terre
Qui servoit à cuire mes tripes.

PLAT PAYS.

Guerre bien nous picque;
Ilz ont beu deux pipes
De vin d'une tire.

PEUPLE.

Foy que doy sainct Philippe,
De peur me defrippe,
Tant crains ce martyre.

PLAT PAYS,

C'est ung jamais.

PEUPLE.

C'est une lyre.

PLAT PAYS.

Où est le temps?

PEUPLE.

Il est en arme.

PLAT PAYS.

Rien n'y cognois.

PEUPLE.

Rien n'y sçay lire.

PLAT PAYS.

Qui règne sur les champs?

PEUPLE.

Gendarmes.

PLAT PAYS.

De leurs maintiens?

PEUPLE.

Rigoreux termes.

PLAT PAYS.

Où vont-ilz?

PEUPLE.

Le diable le sache.
Ilz ont fait sur moy tel vacarme
Qu'ilz ont mangé et veau et vache.

PLAT PAYS.

Ce temps cy me fache;
Dy, hay! prenons tache
A faire ung edit.

PEUPLE PENSIF.

Se mon chien je lache,
Et bien il ne chasse,
Je soye mauldit.

PLAT PAYS.

Vont-il en guerre?

PEUPLE.

On le dit.

PLAT PAYS.

Que vont-ilz faire?

PEUPLE.

Leur esbatre.

PLAT PAYS.

A noz despens?

PEUPLE.

Sans contredit.

PLAT PAYS.

Et puis quoy?

PEUPLE.

Le bonhommeau batre.

PLAT PAYS.

Et en chemin?

PEUPLE.

Poules abatre.

PLAT PAYS.

Vela leur train.

PEUPLE.

C'est leur destinée.

Emporté ont mon fléau à batre
Et le lard de ma cheminée.

PLAT PAYS.

Guerre fortunée,
De malheure née
Par toy je me dueil.

PEUPLE.

L'horrible assemblée
Print hier d'emblée
De mes moutons deux.

PLAT PAYS.

Ilz m'ont mengé....

PEUPLE.

Quoy?

PLAT PAYS.

Deux cens d'eux.

PEUPLE.

Sont-ilz deslogez?

PLAT PAYS.

Ouy, des veaulx!

PEUPLE.

Qu'emportent-ilz?

PLAT PAYS.

Mes souliez neufz.

PEUPLE.

Boyvent-ilz bien?

PLAT PAYS.

Comme pourceaulx.

PEUPLE.

A quel mesure?

PLAT PAYS.

A plains seaulx.

PEUPLE.

Vela leur train.

PLAT PAYS.

Vela leur dance.

PEUPLE.

Emporté ont mes vielz houseaulx
Et mon beau chauderon sans ance.

PLAT PAYS.

Bergerète franche,
Qui vit sans souffrance,
Vien toy cy esbatre.

PEUPLE.

Se quelc'un te lance,
Donne un coup de lance
Pour la guerre abattre.

PLAT PAYS.

T'ont-ilz batu?

PEUPLE.

Comme beau plastre.

PLAT PAYS.

I pert-il fort?

PEUPLE.

Ouy, sur ma teste.

PLAT PAYS.

Qu'i as-tu mis?

PEUPLE.

Ung emplastre.

PLAT PAYS.

Nous sommes martyrs.

PEUPLE.

Et je l'exete.

PLAT PAYS.

Je pers mon temps.

PEUPLE.

Riens je n'acqueste.

PLAT PAYS.

Je suis sans pain.

PEUPLE.

Et moy sans placques.

PLAT PAYS.

Ilz m'ont derobbé ma jaquette
Et mon chappeau jausne de Pasques.

PEUPLE.

J'auroy, par sainct Jacques,
Capeline et jacques
Pour leur faire assault.

PLAT PAYS.

Faisons hucquemaques,
A hacques et à macques,
Sur eulx de plain sault.

PEUPLE.

Ilz deslogent.

PLAT PAYS.

Il ne m'en chault.

PEUPLE.

En viendra-il d'autres?

PLAT PAYS.

Assez.

PEUPLE.

Tout en passe.

PLAT PAYS.

Souffle, Michault.

PEUPLE.

C'est le pis que la queue.

PLAT PAYS.

Pensez.

PEUPLE.

Sont-ilz d'ordonnance.

PLAT PAYS.

Quassez.

PEUPLE.

Parlons à baston.

PLAT PAYS.

Ilz m'ont trestous les rains quassez,
Par Nostre Dame, d'un baston.

PEUPLE.

Point n'entens le son.
Il fault que façon
Ung coup à la chaulde.

PLAT PAYS.

Mon gentil garson,
Note la leçon :

Trop hasté s'eschaulde.

PEUPLE.

Du remède?

PLAT PAYS.

Une botte fauve.

PEUPLE.

Pascience.

PLAT PAYS.

Par trop m'i dure.

PEUPLE.

Je n'y sçay tôur.

PLAT PAYS.

Je n'y sçay fauve.

PEUPLE.

Que disent-ilz?

PLAT PAYS.

Villain endure.

PEUPLE.

Bon temps viendra.

PLAT PAYS.

Par adventure.

PEUPLE.

Je suis tout mast.

PLAT PAYS.

Te fault l'alayne?

PEUPLE.

Ilz m'ont desrobé ma ceinture
Qui estoit, sur ma foy, de layne.

PLAT PAYS.

Par la Magdelaine,
Et moutons et layne
Ilz ont, bref et court.

PEUPLE.

Guerre trop soubdaine,
Prent blé et aveine
Et nous tient de court.

PLAT PAYS.

C'est le train.

PEUPLE PENSIF.

C'est la loy qui court.

PLAT PAYS.

Ilz ont tué mon coq.

PEUPLE.

(Ilz) ont mes oyes.

PLAT PAYS.

Les plument-ilz?

PEUPLE.

En nostre court.

PLAT PAYS.

De quoy font-ilz feu?

PEUPLE.

De nos hayes.

PLAT PAYS.

Quelz gens sont-ce?

PEUPLE.

Ce sont laquayes.

PLAT PAYS.

Mot tout coys.

PEUPLE.

Gardons(-nous) de reprise.
Il n'est pas mes vielles brayes,
Que tu saches, qu'ilz n'ayent prises.
Autant m'est la paix que la trève.

BERGIÈRE, *en chantant.*

Saillez hors, hors de no fève,
Saillez hors, hors de no pois.

PLAT PAYS.

Bergière, tu resve.

BERGIÈRE.

Saillez hors, hors de no fève,
Saillez hors, hors de no pois.
Bon jour.

PLAT PAYS.

Bon vespre.

PEUPLE.

Hault le bois.

BERGIÈRE.

Quel est le cry?

PLAT PAYS.

Tout ung, tout ung.

PEUPLE.

J'enrage qu'avec vous ne voys.

BERGIÈRE.

Bon jour.

PLAT PAYS.

Bon vespre.

PEUPLE.

Hault le boys.

BERGIÈRE.

Vous me tenez en voz aboys;
De moy n'avez mercy aucun.
Bonjour.

PLAT PAYS.

Bon vespre.

PEUPLE.

[Hault le boys.]
Quel est le cry?

PLAT PAYS.

Tout ung, tout ung.

PEUPLE.

J'ay icy autant comme à jung.
En vous je prens mon aliance
Et vostre nom.

BERGIÈRE.

Bonne esperance;
Bergière plaine de science,
Je me loue, soit blanc, soit bis,
En gardant brebis
Sur ces vers herbis,
Au soleil luysant,
Et là me hubis;
Rien ne m'est nuysant.
Par deduit plaisant,

Au chant du faisant,
Fois ma panetière
Où paix a demène.

PLAT PAYS.

Bergière souveraine,
Honneur.

BERGIÈRE.

Et à vous aussi.
Que faictes[-vous cy]?
Songez-vous malheur?

PEUPLE.

Dame sans soussi,
J'ay le cueur transi,
Esperant bon heur.

BERGIÈRE.

Est-ce par ardeur,
Ou par grans chaleurs,
Qu'estes ainsi nus?

PLAT PAYS.

D'abit de pasteur,
Par mon créateur,
Il n'en est plus nulz.

BERGIÈRE.

Et sans jouster, à culz nus,
Essayons-nous dessus ceste herbe,
Il n'est [ne] doussaine ne harpe
Ne son de manycordion
Qui sceust faire tel gaudion
Que nous ferons à ceste fois.

MIEULX QUE DEVANT, *en chantant.*

Je tiens de Phebus, de Pheton,
De Phebé, des dieux, des deesses,
Et d'Orpheus vent de doulx ton.
Je vois chez princes et princesses,
Lesquelz j'entretiens en lyesses.
En court suis le premier devant.
Garny suis de toute sagesses
Et fus né vers souleil levant.

PEUPLE.

Qui estes-vous?

MIEULX.

Mieulx que devant.

BERGIÈRE.

Qu'aportez-vous?

MIEULX.

Bonnes nouvelles.

PLAT PAYS.

Suyvir vous veulx doresnavant.
Qui estes-vous?

MIEULX.

Mieulx que devant;
Roger Bon-Temps je vois suyvant,
Faisant chapeaulx de fleurs nouvelles.

BERGIÈRE.

Qui estes-vous?

MIEULX.

Mieulx que devant.

PEUPLE.

Voz motz ne [nous] sont pas rebelles,
Et sont fournis de doulces tailles.

PLAT PAYS.

Par vous rabesseront les tailles.

BERGIÈRE.

Mieulx que devant, c'est un beau nom.

MIEULX.

Je veus estre vostre guydon;
Oster vous puis de malletoste.

PEUPLE.

Si vous plaist, vous serez nostre hoste,
Pour nous preserver des gensdarmes.

MIEULX.

Il fault que vous soyiez tous fermes,
Et ne soiez point esbahys.
Quel est vostre nom?

PLAT PAYS.

Plat Pays.

MIEULX.

Et vous, comment?

PEUPLE.

Peuple Pensif.

MIEULX.

Affin qu'il n'y ait point d'estrif,
Je marqueré vostre logis,
Et, n'en serez point esbahys,
Aux gendarmes direz comptant
Que vous avez Mieulx que devant.

PLAT PAYS.

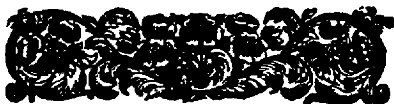
Grates.

PEUPLE.

Tout est à vo commant.
Mais je vous prie, Mieulx que devant,
Ainsi comme bon eschanson,
Que chantons, au departement,
Icy ung motet de chanson.

Cy fine la Farce joyeuse de Mieulx
que devant, à quatre
personnaiges.





FARCE NOUVELLE
MORALISÉE
DES
GENS NOUVEAULX
Qui mangent le monde et le logent de mal en pire

A quatre personnaiges, c'est assavoir

LE PREMIER NOUVEAU
LE SECOND NOUVEAU
LE TIERS NOUVEAU
ET LE MONDE

LE PREMIER NOUVEAU *commence.*

Qui de nous se veult enquerir
Pas ne fault que trop se demente;
Nostre renom peult on querir,
Com verrez à l'heure presente.
Des anciens ne vient la sente,
Combien qu'ilz fussent fort loyaulx.
Chascun à part soy se regente;
Somme, nous sommes gens nouveaulx.

LE SECOND NOUVEAU.

A gens nouveaulx nouvel coustume;
Chascun veult veoir nouvelleté.
Bien sçavons que tel l'oyson plume
Qu'au menger n'est pas invité.

Et, pour vous dire verité,
Nous avons mons mignons et beaulx,
Pour procéder en équité ;
Somme, nous sommes gens nouveaulx.

LE TIERS NOUVEAU.

Du temps passé n'avons que faire
Ne du faict des gens anciens.
L'on l'a paint ou mys par histoire,
Mais, de vray, nous n'en sçavons riens.
S'ilz ont bien faict, il ont leurs biens ;
S'ilz ont mal faict, aussi les maulx.
Nous allons par aultres moyens ;
Somme, nous sommes gens nouveaulx.

LE PREMIER.

Gouverner, tenir termes haulx,
Regenter à nostre appetit,
Par quelques moyens bons ou faulx ;
Nous avons du temps ung petit.

LE SECOND.

Les vieulx ont regné, il souffit ;
Chascun doit re[g]ner à son tour.
Chascun pense de son proffit,
Car après la nuyt vient le jour.

LE TIERS.

Or ne faisons plus de sejour,
Mais avisons qu'il est de faire.

LE PREMIER.

Compaignons, il est necessaire
D'aller ung petit à l'esbat.
A nouveaulx gens nouvel estat.
Puisque les gens nouveaulx nous sommes,

Acquerir de bruit si grans sommes
Que par tout il en soit nouvelles.

LE SECOND.

Faisons oyseaulx voler sans elles,
Faisons gens d'armes sans chevaulx,
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE TIERS.

Faisons advocatz aumosniers,
Et qu'ilz ne prennent nulz deniers,
Et, sur la peine d'estre faulx,
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE PREMIER.

Faisons que tous couars gens d'armes
Se tiennent les premiers aux armes
Quant on va crier aux assaulx ;
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE SECOND.

Faisons qu'il n'y ait nulz sergeans
Par la ville ne par les champs,
S'ilz ne sont justes et loyaulx ;
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE TIERS.

Faisons que tous ces chicaneurs,
Ces prometteurs, ces procureurs,
Ne seignent plus memoriaulx,
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE PREMIER.

Faisons que curez et vicaires
Se tiennent en leurs presbytaires
Sans avoir garces ne chevaulx ;
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE SECOND.

Or faisons tant que ces gras moines,
Ces gros prieurs et ces chanoines,
Ne mangeussent plus gras morceaulx;
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE TIERS.

Faisons que tous les medecins
Parviennent tousjours en leurs fins
Et qu'ilz guerissent de tous maulx;
Ainsi serons-nous gens nouveaulx.

LE PREMIER NOUVEAU.

Cheminons par mons et par vaulx
En pourchassant nostre aventure.
C'est droict, c'est le cours de nature;
Nostre cours dure maintenant;
Les anciens ont faict devant
Leurs jours, il faut les nostres faire.
Gens nouveaulx ne se doivent taire;
Car nous avons des anciens
Par succession tous leurs biens
Quelque part qu'ilz soient vertiz.

LE SECOND.

Pourquoy ne sont-ilz bien partis?
Ilz en avoient tant, mère dieux!

LE TIERS.

Ilz sont cachez en trop de lieux,
Voyre qu'on ne sçait où ilz sont.

LE PREMIER.

Massons qui vielles maisons font
En trouvent souvent à pleins potz;
Mais, quant à nous, nescio vos.

LE SECOND.

C'est ung point trop mal assorté,
Les gens vieulx ont tout emporté;
Ilz ont fondé tant de chanoines,
Tant d'abayes, tant de moynes,
Que les gens nouveaulx en ont moins.

LE TIERS.

Que servent un tas de nonnains,
Que mon père jadis fonda?
Et cinq cens livres leur donna,
Dont je suis povre maintenant.

LE PREMIER.

J'en peulx bien dire peu ou tant.
Que peult estre tout devenu
Que nous n'avons le résidu?
Il nous devroit appartenir.

LE SECOND.

C'est faulte de sa part tenir.

LE TIERS.

Or sus, ilz sont mors de par Dieu,
Et si ne sçavons en quel lieu
Estoyent leurs tresors souverains.

LE PREMIER.

Voulentiers, à ses jours derrains,
Ung riche cèle sa richesse.

LE SECOND.

Unde locus, mais pourquoy esse?
Pourquoy n'en ont-ils souvenir?

LE PREMIER.

Ilz cuident tousjours revenir;

Mais esperance les deçoit,
Et par ainsi on apparçoit
Que pluiseurs ont esté deceuz.

LE SECOND.

Or prenons ung chemin, sus, sus;
Chascun en son propos se fonde.

LE TIERS.

Il nous fault gouverner le Monde,
Velà notre faict tout conclus;
Aux anciens n'appartient plus;
C'est nous qui devons gouverner.

LE PREMIER.

Rien ne nous vault le sejourner;
Allons veoir que le Monde faict.

LE MONDE.

Et que sera-ce de mon faict?
Pourquoy m'a laissé Zephirus?
Je suis tout destruict et deffaict.
Tous mes biens sont à Neptunus.
Jamais asseuré je ne fus,
Pource que j'avoye esperance;
Mais maintenant je n'en puis plus,
Le Monde vit en grant balance.

LE PREMIER.

Ho, j'ay ouy le Monde, qu'on s'avance;
Il faut tirer par devers luy.

LE SECOND.

Gardons-nous de luy faire ennuy;
Traicter le convient doulcement.

LE PREMIER.

Et puis, Monde, comment, comment,
Comment se porte la santé?

LE MONDE.

Honneur et des biens à planté
Vous doint Dieu, mes bons gentilzhommes.

LE PREMIER.

Vous ne sçavez pas qui nous sommes?

LE MONDE.

Ma foy, je ne vous cognoys rien.

LE PREMIER.

Par ma foy, je vous en croy bien.
Monde, nous sommes Gens nouveaulx.

LE MONDE.

Dieu vous guarisse de tous maulx;
Gens nouveaulx, que venez-vous faire?

LE SECOND.

C'est pour penser de ton affaire
Et de ton estat discerner.

LE TIERS.

Nous venons pour te gouverner
Pour ung temps à nostre appetit.

LE MONDE.

Vous y congnoissez bien petit.
Dieu! tant de gens m'ont gouverné
Depuis l'heure que je fus né!
En moy ne vis point d'asseurance;

J'ay esté toujours en balance.
Encores suis-je pour ceste heure.
Le peuple trancille et labeure,
Et est de tous costez pillé;
Quant labeur est bien tranquillé,
Il vient ung tas de truandailles
Qui prennent moutons et poulailles.
Marchandise ne les marchans
N'osent plus aller sur les champs,
Et chascun dessus moy se fonde,
En disant : Mauldit soit le Monde!
J'en ay pour retribution
Du peuple malediction;
C'est le salut que j'[en] emporte.

LE PREMIER.

Vous gouverne-on de tel sorte?
Qui faict cela?

LE MONDE.

Gens envieux,
Qui sont de guerre curieux
Et vivent tousjours en murmure,
Et jamais de paix n'eurent cure.
Ceulx-là ont mon gouvernement
Sans savoir pourquoy ne comment,
Ne à quelle fin ilz pretendent;
Je ne sçay que c'est qu'ilz attendent,
Et ne sçay qu'ilz deviendront.
Je cuide qu'ilz me mengeront,
Se Dieu de brief n'y remedie.

LE SECOND.

Taisés-vous, Monde, non feront :
Gens nouveaulx vous en garderont,

Quelque chose que l'on vous die.

LE MONDE.

Il vous court une pillerie
Voyre sans cause ne raison.
Labeur n'a riens en sa maison
Qu'ilz n'emportent; velà les termes.
Et si ne sont mie gens d'armes
Qui soyent mis à l'ordonnance
Servans au royaulme de France.
Ce ne sont q'ung tas de paillars,
Meschans, coquins, larrons, pillars.
Je prie à Dieu qui les confonde.

LE TIERS.

Paix nous vous garderons, le Monde,
Et vous deffendrons contre tous.

LE MONDE.

Je seroye bien tenus à vous
Et le verroye voulentiers

LE PREMIER.

Monde, il nous fault des deniers,
Et puis après aviserons
Que c'est que de vous nous ferons;
Il n'y a point de broullerie.

LE MONDE.

Vous venez donc par pillerie?
Je ne l'enteus pas aultrement.

LE SECOND.

Nous venons, ne vous chault comment;
Tantost vous le congnoistrés bien.

LE MONDE.

Ne me doit-il demourer rien?

LE PREMIER.

Vivre fault par quelque moyen.
Voycy pour moy.

LE TIERS.

Cecy est mien.
Monde, il fault avoir sa vie.

LE MONDE.

Je prie à Dieu qu'il vous mauldie.
Esse cy le commencement
De vostre beau gouvernement?
Gens nouveaulx sont-ilz de tel sorte?

LE PREMIER.

Monde, plains-tu ce que j'emporte?
Quaquettes-tu? Que veulx-tu dire?

LE MONDE.

Nenny, je ne m'en fais que rire.
J'ay assez plus que tant perdu.

LE SECOND.

Nous ne l'avons pas despendu;
Ceulx qui le diront seront folz.

LE MONDE.

Sont esté tels gens comme vous.
Ainsi je suis de tous assaulx,
Pillé des vieulx et des nouveaulx;
Je ne sçay quel part je me boute.

LE TIERS.

Ce n'est pas tout.

LE MONDE.

J'en fays bien doubte.

LE PREMIER.

Aussi t'y doibz-tu bien attendre.

LE MONDE.

Au moins, quant n'y aura que prendre,
Vous ne sçaurez que demander.
La[s], je pensoye qu'amender
Il me deust de vostre venue.
Il n'est rien pire soubz la nue
Que Gens nouveaulx de maintenant.

LE SECOND.

Nous vous gouvernerons content.
Monde, cheminez quant et nous.

LE MONDE.

Voyre, mais où me menrez-vous?
Je le vouldroye bien sçavoir.
Or ça donc[ques], il fault sçavoir
Quelz gouverneurs [cy] on nous baille.

LE SECOND.

De vous [nous] aurons grain et paille,
Par ma foy, je n'en doubte pas.

LE PREMIER.

Cheminez encore deux pas,
Et puis nous vous abregerons.

LE MONDE.

Où esse que nous logerons?
J'en suis grandement en soucy.

LE SECOND.

Ne vous chaille; c'est près d'icy.
Sans cheminer jà plus aval,
Logez-vous icy.

LE MONDE.

Je suis mal,
Et à mal m'avez amené.
O povre Monde infortuné!
Fortune, tu m'es bien contraire,
Contraire dès que je fuz né,
Ne fuz qu'en peine et en misère.
Misérable, que doy-je faire?
Faire ne puis pas bonne chère :
Cher me sont trop les Gens nouveaux.
Nouvellement sourdent assaulx.
Vivre ne peult le povre Monde.
Monde souloye estre jadis;
Jadis portoye face faconde;
Faconde estoye en plaisans dis,
Dis je disoye, et je larmis
Larmes et pleurs de desplaisance.
Plaisir me fault; douleur s'avance.

LE PREMIER.

Vous estes logé à plaisance,
Monde, c'est le point principal.

LE MONDE.

Gens nouveaulx, soubz vostre asseurance,
Vous m'avez amené à mal.

LE SECOND.

Venez çà; n'estes-vous pas mieulx
Que vous n'estiez anciennement?

LE MONDE.

Je regrette le temps des vieulx,
Se vous me tenez longuement.

LE TIERS.

Vous desplaisent les Gens nouveaulx?
De quoy menez-vous si grant bruit?

LE MONDE.

Au premier, vous me sembliez beaulx,
Mais en vous n'y a point de fruit.

LE PREMIER.

Vous plaignez-vous pour si petit?
Sommes-nous gens si enragez?

LE MONDE.

Gens nouveaulx, petit à petit,
J'ay grant peur que ne me mangez.

LE SECOND.

Il fault que vous vous reclamez,
A vous le dire franc et court.

LE MONDE.

Vous estes si très affamez
Que ne povez entrer en court.

LE TIERS.

Vous parlez en parolles maigres;
Dictes vostre desconvenue.

LE MONDE.

Vous mordez de morsures aigres,
Gens nouveaulx, à la bienvenue.

LE PREMIER.

Les Gens nouveaulx auront leur tour,
Puis que une foys sont esveillez.

LE MONDE.

En me monstrant signe d'amour,
De nuyt et jour vous me pillez.

LE SECOND.

Il faut que vous appareillez
A nous bailler ung peu d'argent,
Monde.

LE MONDE.

Si souvent! si souvent!

LE TIERS.

Voire si souvent, plus encor.
Ça, de l'argent.

LE PREMIER.

Ça, ça, de l'or,
Monde, nous vous garderons bien.

LE MONDE.

Or ça, quant je n'auray plus rien,
Sur moy ne trouverez que prendre.

LE SECOND.

Nous sommes encore à prendre;
Monde, endurez cette saison.

LE TIERS.

Je cuide que ceste maison
Lui ennuye. Changeons de place,
Affin que soyons en sa grace.

Monde, voulez-vous desloger?
Nous vous ferons ailleurs loger
Honnestement, mais qu'il vous plaise.

LE MONDE.

Je ne suis pas fort à mon aise;
Je suis en mal; c'est grand soucy.

LE PREMIER.

Sus, sus, vous partirez d'icy.
Venez-vous en.

LE MONDE.

Dieu me conduye.

LE TIERS.

Pour guerir vostre cueur transy,
Sus, sus, vous partirez d'icy.

LE MONDE.

Gens nouveaulx, faictes-vous ainsi?

LE PREMIER.

Il est conclus, n'en doubtez mye.
Vecy plaisante hotellerie.
Monde, logez-vous y, beau sire.

LE MONDE.

Ha, Dieu, je vois de mal en pire!
Que me faictes-vous, Gens nouveaulx?
Vous m'estes faulx et desloyaulx;
Vous me logez de mal en pire.

LE PREMIER.

Autant vous vault plourer que rire,
Monde, prenez bon reconfort.

LE MONDE.

Que ne descend tantost la mort,
Mordant par diverse poincture!
Privé me sens de tout confort;
Fort est grant le mal que j'endure.
Dure durete et passion dure,
Dures pleurs me convient getter,
Sans nul espoir, fors regreter,
Regretz piteulx, et lamenter
Lamentz mortelz qu'on ne peult dire;
D'ire me fault tout tourmenter,
Tourmenté en [très] grant martire,
Tiré suis en logis mauldit.
Gens nouveaulx en font leur edit.
Ha! Monde, où est le bon temps
Que tu plaisoys à toutes gens?
Et ores tu es desplaisant.
Peuple, d'avoir bien ne te attens
Quant Gens nouveaulx sont sur les rens,
Toujours viendra pis que devant.

LE SECOND.

Vous estes en logis plaisant.
De quoy vous allez-vous plaignant?
Vous plaignez-vous des Gens nouveaulx?

LE TIERS.

Se plus vous allez complaignant
Encore aurez pis que devant;
Ce ne sont que premiers assaulx.

LE MONDE.

Or voy-je bien qu'il m'est mestier
De le porter patiemment.
Chascun tire de son cartier

Pour m'avoir, ne luy chault comment.
Vous povez bien voir clerement
Que Gens nouveaulx, sans plus rien dire,
Ont bien tost et soubdainement
Mys le Monde de mal en pire.

Finis.

Farce nouvelle moralysée des Gens nouveaulx qui mengent le Monde et le logent de mal en pire.





FARCE NOUVELLE

A cinq personnaiges, c'est assavoir

MARCHANDISE ET MESTIER
POU D'ACQUEST
LE TEMPS QUI COURT
ET GROSSE DESPENSE

MARCHANDISE *commence.*

De quel estat me puis-je outiller
Pour parvenir à ce que je pretens?
De jour en jour ne fais que travailler;
Par quoy je dis, par bieu, sans me railler,
Qu'à grant peine puis avoir mes despens.
J'ay bien mengé deulx ou trois bons arpens
De mes meubles, sans gaigner une maille.
Et toy, Mestier?

MESTIER.

Je (re)pays de babiller;
De jour et nuict on me vient reveiller.
Au grant dyable en soit la quoquinaille.

MARCHANDISE.

Se aulcun Lombart me vient livrer bataille,
Prendre noz biens par execution,
Je le payray, par bieu, quoy qu'il en aille;

Soit d'ung respit ou d'une cession.

MESTIER.

J'ay grant horreur voir la confusion.

MARCHANDISE.

Tout est bien cher; c'est piteulx contrepoint.

MESTIER.

Le Temps qui court nous tient en jussion.
Mais jay grant peur que par succession
Il ne me faille menger mon vieil porpoint.

MARCHANDISE.

Le grant dieu Mars se lasse[r]a-il point
De nous battre tant d'estoc et de taille?

MESTIER.

Les gros larrons, les pendera l'en point?
Nous tiendront-il tousjours en leur fermaille?

MARCHANDISE.

Tel a brague, qui n'a denier ne maille.

MESTIER.

Tel mendye, qui a esté bien gourt.

MARCHANDISE.

Tel est vanteur qui couche sur la paille;
Voilà le train; par bieu, du Temps qui court.

MESTIER.

Marchandise, pour vous [le] faire court,
Passer le fault, sans plus crier ne braire.

MARCHANDISE.

Passer le Temps? Ma foy, il est trop lourt;
Les plus huppez y ont bien fort à faire.

MESTIER.

Kahu kaha, il nous le convient faire,
Qui me croira.

MARCHANDISE.

De ce à moy ne tienne.

MESTIER.

En attendant que le bon Temps viendra,
Le maulvais fault passer, qui me croira.

MARCHANDISE.

J'y prendrai peine si bien qu'il y perra
A quelque pris, par bieu, qu'il en advienne.

MESTIER.

Passer le fault, par bieu, qui me croira,
Gentil mignon.

MARCHANDISE.

De ce à moy ne tienne.

Icy Mestier et Marchandise prennent l'estamine pour passer le Temps.

POU D'ACQUEST.

Matin, matin, les aultres ne reviennent
Passer le Temps; il n'y a que ce dangier.
Hé, cessez-vous, que bon gré saint Estienne,
Je ne croy pas que aulcun mal ne vous vienne.
Les gens icy, estes-vous enragez?

MESTIER.

Nous ne sommes pas encore avoyez.

MARCHANDISE.

Je ne voy rien passer par l'estamine.

POU D'ACQUEST.

Il me semble que soyez ennuyez.
Avez-vous tous vos escus desployez?
Je vous viens veoir; donnez-moy mes estraines.

MESTIER.

Hé, bona nox.

POU D'ACQUEST.

Dieu gard lez capitaines.
Comment se portent les joyeulx assistens?

MARCHANDISE.

Voylà comment Fortune nous demaine.

MESTIER.

Hé, bona nox.

POU D'ACQUEST.

[Dieu gard les capitaines.]
Comment se portent les joyeulx assistens?
Que, tous les dyables, vous faictes layde mine.
Que faictes-vous?

MARCHANDISE.

Et nous passons le Temps.

POU D'ACQUEST.

Ouy dea, ouy dea; vous le passerez tant,
Par sainct Jaques, vous n'en estes pas prestz.

MESTIER.

Tu me sembles ung joyeulx applicquant;
Comme est ton nom?

POU D'ACQUEST.

J'ay à nom Pou d'Acquest.

MARCHANDISE.

Pou d'Acquest ?

MESTIER.

Pou d'Acquest?

POU D'ACQUEST.

Voire je le suis;
Longtemps y a que je vous suys.
Quoy, ne me congnoissiez-vous point?

MARCHANDISE.

Corbieu, nous sommes bien empoint;
Pou d'Acquest, cela me desgoute.

POU D'ACQUEST.

Vous en estes bien de sainct prins.
Il ne passe ne grain ne goutte.

MESTIER.

Je me suis rompu le costé.

MARCHANDISE.

Je commence à me lasser.

POU D'ACQUEST.

Pour le vous dire, somme toute,
Le Temps est trop fort à passer.

MESTIER.

Tel cuide par trop embrasser
Qui laisse eschaper son fardeau.

MARCHANDISE.

Tel cuide souvent menasser
Qui est frappé de son cousteau.

MESTIER.

Nous en sommes très bien et beau;

Possible n'est passer le Temps.

POU D'ACQUEST.

J'ay encore ung grant vieil drapeau ;
Vous le passerez bien dedans.

MARCHANDISE.

Voicy ung droict engin nouveau.
Ayde-nous.

POU D'ACQUEST.

A, j'en suis content.

MESTIER.

Or ça, ca, qu'en despit du Temps
Il n'y passe goutte ne grain.

POU D'ACQUEST.

C'est l'estamine de chagrin ;
Vous n'aurez pas fait de dix ans.

MARCHANDISE.

Soit en chagrin ou aultrement,
Nous n'en sçaurions venir à bout.

POU D'ACQUEST.

Vous n'avez point d'entendement
Par ma foy, vous estes trop lourt.
Si vous voulez v[e]oir le bout,
De passer le Temps en chagrin,
Je vous [en] diray le ragout.

MESTIER.

Compte nous en ung petit brin.

POU D'ACQUEST.

Si vous voulez sçavoir le train,

Escouter vous fault mon blason.
Quant il vient en vostre maison
Un sergent pour executer,
Et il vous fait tout emporter
Qu'il n'y demeure que la place,
Vous devez-vous pas chagrigner?

MARCHANDISE.

Par ce moyen le Temps se passe.

POU D'ACQUEST.

Si vous voulez avoir credit,
Dictes ainsi que m'orrez dire,
Et vous l'aurez sans contredire.
Mais il est requis à l'affaire
Faire ainsi que me voirrez faire,
Et vous l'aurez sans contredit.

MESTIER.

Faict sera.

POU D'ACQUEST.

Monsieur mon amy,
Faire vous veulx, sans long quaquet,
Le plus très grant villain banquet,
Ou le diable d'enfer m'emporte
De la plus grant villaine sorte.
Pour le vous dire brief et court;
Voyla comme flateurs de court
Disent aujourd'huy.

MARCHANDISE.

C'est oultraige
De contrefaire son langaige.

POU D'ACQUEST.

Sang bieu, morbieu, je turay tout!

Je regny bieu, j'en viendray à bout,
Nul n'y peult mettre contredit.

MESTIER.

Tel cuydoit bien avoir credit
En aulcun lieu, a tout gasté.

POU D'ACQUEST.

Pour ce qui s'est par trop hasté
De monter, il est cheu à val.

MARCHANDISE.

Pour peu de chose il vient beaucoup de mal.

MESTIER.

De moins que neant on faict maintes reproches.

MARCHANDISE.

Par icelluy qui les pechez rabat,
Une demarche nous mect en gros debat.

POU D'ACQUEST.

Voyre sans plus pour avoir une crosse.

MESTIER.

Fort à ferrer a tousjours fer qui loche.

MARCHANDISE.

Cheval hargneux une estable a par soy.

POU D'ACQUEST.

Passe partout souventes foys s'acroche
Et deschire ce qui est autour soy.

LE TEMPS.

Est-il saison que me tienne à requoy,
Puisque sur tous ay le bruyct, somme toute?
Le peuple tien et tiendray en aboy.
Est-il saison que me tienne à requoy?

Si je règne jusques au mois de may,
D'effusion il cherra mainte goutte.
Est-il saison que me tienne à requoy,
Puisque sur tous ay le bruyct, somme toute?
Les ungs m'ayment, les autres me deboute;
Si n'y entens, parbieu, ni qui ne quoy;
Resveiller Mars feray, quoy qui me couste,
Si je règne jusques au mois de may.

MARCHANDISE.

Gens de mestier, m'est advis que je voy
Le Temps qui court.

MESTIER.

C'est mon, sans nulle doubte.

POU D'ACQUEST.

Qu'il est pervers! je croy qu'il ayt les gouttes.
Malle santé l'est venu visiter.

MARCHANDISE.

Il va.

MESTIER.

Il vient.

MARCHANDISE.

Il oreille.

MESTIER.

Il escoute.

POU D'ACQUEST.

Je luy donroys une horrible sacoutte,
Se contre luy je puis resister.

MARCHANDISE.

Par devers luy nous convient assister,
Sans attendre plus tart dessus la brune.

POU D'ACQUEST.

Parlez tout doulx, car il tient de la lune,
Et a la teste massive de grillons;
Il nous mettera à la roue de fortune;
C'est pour nous faire avoir les oreillons.

MESTIER.

Dieu gart le Temps.

LE TEMPS.

Dieu vous gard, mes mignons.
Qui vous meult de venir en cest estre?
Vous me semblez tous gentilz compaignons.

MARCHANDISE.

Dieu gart le Temps.

LE TEMPS.

Dieu vous gart, mes mignons.

MARCHANDISE.

Par devers vous comparer nous voulons
Comme voz cerfz.

LE TEMPS.

Itelz vous devez estre.

POU D'ACQUEST.

Dieu gart le Temps.

LE TEMPS.

Dieu vous gart, mes mignons.
Hée, Pou d'Acquest!

POU D'ACQUEST.

Dieu vous gart, nostre maistre.

LE TEMPS.

Comment te va?

POU D'ACQUEST.

Mieulx ne me pourroit estre.

[LE TEMPS.]

Estes-vous fort de pecune comblé?

MESTIER.

A vostre fait ne nous povons congnoistre.

POU D'ACQUEST.

Et taisez-vous, le grant diable y puist estre!
Il est luneau, vous le ferez troubler.

LE TEMPS.

Que disent-il?

POU D'ACQUEST.

Se nous aurons du blé.

LE TEMPS.

Ouy, on vous en apporte.

MARCHANDISE.

Que le Temps est d'une saulvaige sorte!
Par sainct Jaques, je ne le puis congnoistre.

POU D'ACQUEST.

Et taisez-vous, le diable vous emporte.

MESTIER.

Que le Temps est d'une maulvaise sorte!

MARCHANDISE.

Malice bruyct.

POU D'ACQUEST.

La bonne année est morte.

MESTIER.

Pour le present chascun veult estre maistre.

POU D'ACQUEST.

Que le Temps est d'une terrible sorte,
Par saint Jaques, je ne le puis congnoistre.

LE TEMPS.

Tenez, mignons, voyla qui est pour mettre
Sur vostre dos; voyez que je vous baille.

MARCHANDISE.

Nous voulez-vous de telz bourdes remettre?
Et qu'esse cy?

LE TEMPS.

Que c'est? ce sont retailles.
Quoy, vous tremblez?

MESTIER.

Pas ne sommes asseurez.

POU D'ACQUEST.

Cecy, sang bieu, ce n'est chose qui vaille;
Se ne sont pas banières à cousturiers.

MARCHANDISE.

Où prins aubert?

MESTIER.

Où prins tant de deniers?
Le peuple l'a il davantaige?

MARCHANDISE.

Que ferons-nous de tant d'avanturiers?

POU D'ACQUEST.

Hé, on a faict ung tas de francs archiers

Pour achever de piller les villages.

LE TEMPS.

Plusieurs par moy receveront leurs gaiges,
Si je ne suis [alors] mort ou pery.

MESTIER.

J'ay si grant dueil qu'a peu que je n'enraige,
Ha! Temps qui court, tant tu nous faitz d'ennuy.

LE TEMPS.

Ha, qu'esse-cy? Me veult-on aujourd'huy
Supediter? G'y mettray [bien] police;
Puisque à ce coup me metz à regiber,
Croyez de vray que j'envoyray briber
Ceulx qui m'ont tins long temps soubz leur p[e]lisse.

GROSSE DESPENSE.

C'est moy, c'est moy qui suis bonne nourrisse;
Je faitz faire banquetz delicieulx.
A plusieurs je suis assez propice.
Croyez d'ung cas que je ne suis pas nice,
Car je gouverne toutes gens somptueux.

POU D'ACQUEST.

Ne vous desplaise, je suis fantasieulx.
Qui estes-vous?

GROSSE DESPENSE.

Qui je suis? Or y pense.

POU D'ACQUEST.

Ma foy, j'en suis tout melencolieux.
Mais qui estes-vous?

GROSSE DESPENSE.

Je suis Grosse Despense.

POU D'ACQUEST.

Grosse Despense?

MARCHANDISE.

Grosse Despence?

GROSSE DESPENSE.

Pour vous en dire la briefve consequence,
De par le Temps suis transmise en ce lieu.

POU D'ACQUEST.

Hola, hola, que personne ne tence.
Mais aydez-moy à regarder sa pance;
Je croy que c'est la mère Maulgrébieu.

MESTIER.

Grosse Despense, vertu bieu!
El va plus viste que le pas.

MARCHANDISE.

Partir nous convient de ce lieu;
Grosse Despense, vertu bieu!

MESTIER.

Allons-nous en.

MARCHANDISE.

Adieu.

MESTIER.

Adieu.

GROSSE DESPENSE.

Je vous suyvray pas à pas.

POU D'AQUEST.

Grosse Despense, vertu bieu!

Nostre estat n'y fourniroit pas.

MARCHANDISE.

Corbieu, nous ne vous cherchons pas;
Pourvoyez-vous d'aultre pasture.

POU D'ACQUEST.

Vous avez faict un bon repas;
Mon Dieu, que vostre pance est dure!

GROSSE DESPENSE.

Je ne dy pas ce que mon cueur procure;
Je vous prometz que vous verrez beau jeu.

POU D'ACQUEST.

Nous direz-vous nostre bonne adventure?
Vous amusez tousjours à la pasture;
Ung temps viendra que nous sçaurons le neu.

LE TEMPS.

Qu'est-ce que j'o tempester en ce lieu
Si longuement?

POU D'ACQUEST.

Je ne sçay, par ma conscience,
Se ce n'estoit cette Grosse Despense
Qui se complaint.

LE TEMPS.

Et la cause pourquoy?
La laissez-vous tomber en decadence?

MESTIER.

Remedier n'y sçauroys, sur ma foy.

MARCHANDISE.

Temps qui court, ce n'est pas la loy
De nous bailler tout d'une instance

Pou d'Acquet et Grosse Despense.
Cela me faict craindre et doubter.

MESTIER.

Le fardeau est lourd à porter,
Sans deffault.

LE TEMPS.

Tant de quaquet!
Entretenez Grosse Despense;
Voz dictz n'y font pas un nicquet.

GROSSE DESPENSE.

Tenez, voyla vostre pacquet;
Prenez estat de Marchandise.
Aller vous fault au brunicquet,
Puisque sur vous ay la main mise.

MARCHANDISE.

Nous brasse l'en tel saupicquet?

POU D'ACQUEST.

Aller vous fault au brunicquet.

GROSSE DESPENSE.

Il ne fault point tant de quacquet.
Vous ne sçauriez trouver remise.

POU D'ACQUEST.

Aller vous fault au brunicquet;
Tenez estat de Marchandise.

GROSSE DESPENSE.

Or ça, il fault tout d'une mise,
Gens de mestier, soit gré ou grace,
Prendre vous fault ceste besasse,
Combien que ne soyés mestien.

MESTIER.

Que dyable fault-il que j'en face?

POU D'ACQUEST.

Quoy! reffusez-vous la besasse?

GROSSE DESPENSE.

Puisque je ay povoir et audace,
Je y besongneray par bons moyens.

POU D'ACQUEST.

Mestier, prenez ceste besasse,
Vous serez l'ung des mendiens.

MARCHANDISE.

Je ne m'en tiens pas trop content.

MESTIER.

Pugnis sommes à la rigueur.

POU D'ACQUEST.

On vous fera beaucoup de biens;
Vous estes beau frère mineur.

MARCHANDISE.

Or ça, de par Nostre Seigneur,
Or sommes-nous de tous biens separez.

MESTIER.

A nostre faict n'y a plus de vigueur.

POU D'ACQUEST.

Le Temps qui court vous a bien reparez.

MARCHANDISE.

Il convient donc que soyons separez
Sans tenir cy si longuement quaquet.

Au Temps qui court point ne fault differer;
Grosse Despense m'envoye au brunicquet.

MESTIER.

Pour conclure, nous avons Pou d'Acquest,
Qui dès pieça nous a baillé chagrin.
Pas ne convient que face gros excès;
De mendiens je vois prendre le train.

FINIS.





LA VIE ET L'HISTOIRE
DU
MAULVAIS RICHE

A traize personnaiges, c'est assavoir

LE MAULVAIS RICHE	DIEU LE PÈRE
LA FEMME du maulvais Riche	RAPHAEL
	ABRAHAM
LE LADRE	LUCIFER
LE PRESCHEUR	SATHAN
TROTEMENU	RAHOUART
TRIPET cuisinier	AGRAPPART (1)

Icy commence le Sermon

LE PRESCHEUR.

Homo quidem erat dives qui induebatur purpura et histo et epulebatur quotidie splendide. Scribitur Luce. XXII. *ca.*

Mes chères gens, ceste parolle
Que nul ne doibt tenir pour folle,
Que j'ay cy devant proposée,
Dessus l'evangile est trouvée,

(1) Cette *Moralité* a été imprimée plusieurs fois. Outre l'édition de Lyon, que nous reproduisons, on en connoît deux autres du seizième siècle; il en a été fait une réimpression à Aix, par Pontier, en 1823, et une autre à Paris, par M. Silvestre, en 1833.

Ainsi que saint Luc le tesmoigne,
Qui fut present à la besongne,
Quant Jesuchrist nous enseigna
Ceste parole, et prescha,
Et leur dit maint enseignement
Pour aprendre leur saulvement,
Et pour le peuple endoctriner
Pour mieulx à la foy encliner,
Et pour la grace Dieu acquerre,
Qui pour nous vint mourir en terre
Et prendre nostre humanité
En la Vierge de grant bonté,
Qui est de grace tresorière
Et des saintz cieulx dame et lumière.
Or luy pryons de cueur entier,
Que grace nous vueille envoyer;
Et, pour celle grace impetrer,
Nous dirons tous, sans arrester,
Le salut que l'ange apporta
Quant luy dit *Ave Maria.*

Homo quidem erat dives, etc.

Mes très chères gens, long temps a
Qu'il fut ung hom à grant puyssance,
Qui de tresor eut grant finance
Et se delectoit moult forment
A estre vestu noblement,
Comme de pourpre et de soye;
C'estoit son soulas et sa joye;
Et à vivre très largement
Avoit mis tout son pensement.
Mais de povres gens n'avoit cure,
Ains leur faisoit honte et laidure,
Dont il fut griefvement pugnis
Et en enfer à tousjours mis.

Quant il vit que damné estoit,
Adonc forment se repentoit
De ce que plus n'avoit donné
Aux pouvres gens, et aulmosné.
Celuy riche homs que je conte
N'estoit ne roy, ne duc, ne conte.
A sa porte souvent venoit
Ung povre ladre, qui estoit
Moult aggravé de maladie,
Et avoit sa melencolie,
Et à manger moult desiroit
Du relief qui luy demouroit
Et des myettes qui cheoyent
Jus de la table et degoutoyent.
Mais pour neant s'en dementoit,
Car nul ne luy en presentoit;
Si sonnoit-il moult haultement
Ses cliquettes abondamment,
Dont au mauvais riche despleut,
Et envoya plus tost qu'il peut
Son varlet par grant felonnie,
Et luy dit : Va, si me deslie
Mes chiens, sans plus arrester,
Pour ce meseau le devourer,
Qui si souvent vient à ma porte.
Va tost, et point ne le deporte.
Et le varlet lors respondit,
Quant son maistre parler ouit :
Sire, voulentiers le feray,
Et voz chiens luy hareray.
Alors le varlet, sans attendre,
Alla aux chiens courant les prendre,
Et les hara appertement
Sur le ladre moult asprement;

Mais, par la vertu souveraine,
Oncques ne peult tant mettre peine
Qu'au ladre voulsissent mal faire,
Car pas à Dieu ne vouloit plaire,
Mais allèrent sans retarder
Au ladre ses playes lescher,
Dont au riche forment despleust,
Et du courroux que il en eust
Acoucha malade au lit.
Et le ladre, sans nul respit,
Mourut à sa porte devant,
Et puis le riche incontinant
Trespassa assez tost après,
Qui fut moult felon et divers
Et plain de maulvaise nature.
Oncques de bien faire n'eust cure,
Dont il fust en enfer dampné,
Et des dyables emporté,
Et le ladre, qui eut sa vie
Usée en si grant maladie,
Si fut porté en paradis
En grant soulas et en délis.
Et tout cela verrez-vous faire,
Mais qu'il vous plaise de vous taire
Sans faire noise ne content,
Affin que cest esbatement
Se puist parfaire et accomplir
Ainsi que nous avons desir.
Priez pour moy, je vous en prie;
Dieu vous gart tous de villennie.
Commence qui doibt commancer.

TROTEMENU.

Hahay, or me fault-il lever.

Haro! que je suis endormis,
Paresseux et effetardis,
Que pieça ne suis apresté.
Je croy le soleil est levé,
Qui ha abattu la rosée.
J'ay dormy grande matinée;
Or me fault-il pourpenser
Comment me pourray excuser
Envers mon seigneur et mon maistre,
Que je voy en celle fenestre.
Mon seigneur, le bon jour ayez.
Je suis prest et appareillé
D'aller partout où vous plaira,
Soit de là la mer ou deçà;
Or me dictes vostre plaisir.

LE MAULVAIS RICHE.

Trotemenu, j'ai grant desir
De vivre planteureusement
Et d'estre vestu noblement
De drap de pourpre ou de soye;
Car j'ay assez or et monnoye
Pour mon estat entretenir
Ainsi qu'il me vient à plaisir.
Or va tost, sans plus retarder,
Sçavoir que nous pourrons manger,
Car il est de disner saison.

TROTEMENU.

G'y voys sans plus d'aretoyson;
A faire vo command m'encline.
Tout droit m'en vois en la cuisine
Sçavoir si le disner est prest.
Hau! Tripet, dis moy: est tout prest?
Monsieur veult aller disner.

Or me dis, sans plus sejourner,
Se je iray dresser la table.

TRIPET LE QUEUX.

Ouy, va tost, sans faire fable;
Tu es trop mallement songneux.
Se fusses aussi angoisseux
De labourer et de gaigner
Que tu es prest d'aller manger,
Ce fust merveilles de ton faict.

TROTEMENU.

Laisse-moy en paix, s'il te plaist,
Et me parle d'aultre acointance,
Car de la pance vient la dance.
Pour ce m'en voys, sans arrester,
Mettre la table pour disner,
Mais qu'elle soit très bien garnie
De viande et de vin sur lye.
C'est ung mestier qui bien me plaist.
Mon seigneur, sachez qu'il est prest.
Il ne fault que voz mains laver
Et vous seoir sans sejourner,
Car la viande vous attent.
Tripet le m'a dit en present,
Vostre queux, qui est moult isnel,
Qui vous a farcy ung porcel
Et d'aultres viandes assez.

LE MAULVAIS RICHE.

Et le bon jour te soit donnez.
Comme tu es de franche crine
Et as le cueur à la cuysine!
Tu ne feras jà malle fin.
Dame, venez à ce bassin,

Voz mains laver, sans retarder,
Affin que nous aillons disner.
Delivrez-vous appertement,
Car la viande nous attent,
Ainsi que Trotemenu dit.

LA FEMME DU RICHE.

Monseigneur, sans nul contredit,
Allons laver quant vous plaira.
De ce ne vous desdiray jà,
Ne ne m'en verrez reffuser.

LE MAULVAIS RICHE.

C'est bien dit. Or allons disner.
Trotemenu, ferme la porte,
Et la viande nous aporte,
Et va tost sans plus sejourner.

TROTEMENU.

Je m'y en voys sans plus songer.
Tripet, baille çà la viande,
Puisque mon maistre la demande,
Et te delivre, je t'en prie.

TRIPET.

Trotemenu, à chère lye,
Viens avant, tost... que tu y metz!
Porte à monseigneur ce metz,
Si m'osteras de ceste paine.

TROTEMENU.

Sa dont. Dieu t'envoye bonne estraine.
Monseigneur, vecy la viande.
J'ay tost fait ce que on me commande,
Puisque la chose si me haitte.
Mais j'ay ouy une cliquette
Sonner à la porte devant.

Je croy c'est ce meseau puant
Qui vient tous les jours au disner.
Il ne se veult pas oublier.
Que voulez-vous que on en face?

LE MAULVAIS RICHE.

Je t'en prie, va, si le chasse.
Il revient ceans trop souvent.
Hare luy les chiens vistement,
Ce tu l'oz plus riens demander.

LE LADRE.

Et que Dieu soit en ce disner.
Envoyez-moy aulcune chose,
Car plus avant aller je n'ose;
Trestous les jours mon mal empire.
Helas, comme mon cueur desire,
D'estre saoulé des miettes
Du relief et des chosettes
Qui jus de la table degouttent.
Se sont choses qui bien peu coustent,
Mais je les desire forment.
Si vous prie amoureusement
Que m'en vueillez rassasier.
Que Dieu vous vueille heberger
Lassus en son sainct paradis.

LE MAULVAIS RICHE.

Trotemenu, mon bel amy,
N'as-tu pas ouy ce truant
Que je t'avoye dit cy devant
Que de ma porte tu chassasses,
Et que les chiens tu luy harasses?
Vas le moy chasser vistement.

TROTEMENU.

Sire, par le Dieu qui ne ment,
J'en iray faire mon debvoir,
Et si vous diray tout de voir,
Trestous voz chiens luy hareray,
Sçavoir se chasser le pourray.
Çà, çà, Touret, et toy, Rosette,
A celluy à ceste cliquette,
Hare, hare, va là, va là.
Par Dieu, truant, or y perra.
Trop me faictes avoir riote
Que tous les jours à ceste porte
Venez voz cliquettes sonner,
Qui fait mon seigneur estonner,
Et luy tournent à desplaisir.

LE LADRE.

Helas, mon amy, j'ay desir
Trop fort de manger du relief,
Dont mon cueur est à tel meschief,
Qu'il m'est advis certainement
Que je mourray cy en present,
Se je n'en suis rassasié.
Helas, ce sera grant peché
A ton maistre et à toy aussy.

TROTEMENU.

Sus tost, paillard, vuide d'icy,
Ou tu seras tout devouré
De mes chiens et si atourné
Que jamais ne me feras paine.
Hare, Touret, en malle estraine
Sur cest ort vil mesel puant;
Comme il fait or le meschant,

Faictes le tost d'icy partir.

LE LADRE.

Vray Dieu, il me fauldra mourir.
En la garde Dieu me commant
Qui des chiens me face garant,
Si qu'ilz ne me puissent mal faire.
Helas, qu'il me vient à contraire
Que je ne me puis remuer !
Très doulx Dieu, vueillez conforter
Ceste chetive creature
Qui vit en paine et en dure
En ceste vie temporelle ;
Dieu me doint l'espirituelle,
Quant ceste cy si me fauldra
Que j'ay desir ce long temps a,
Car je voy bien certainement
Que ne vivray pas longuement;
Je le sens bien à mon poulmon.

LE MAULVAIS RICHE.

Trotemenu, j'ay grant tenson
Et me vient à grant desplaisir
De ce truant que j'oz gemir.
Que fait-il ores le piteux ?
De Dieu aymer n'est pas honteux ?
Que ne as-tu les chiens harez
Et que par eux fust devourez,
Ainsi que commandé t'avoye ?
Delivre t'en, se Dieu te voye,
Se tu me veulx faire plaisir.
Va-y tost ; tu as bon loysir,
Puisque nous sommes tous assis.

TROTEMENU.

Par le grant Dieu de paradis,

Mon seigneur, g'y hay huy esté,
Et tous voz chiens luy hay haré;
Mais oncques mal il ne luy firent
Ne pour le mordre ne se penent (1).
Ainçoys l'aloyent couvetant
Et ses deux jambes delechant,
Et lui faisoyent tant grant feste,
Je ne sçay, moy, que ce peult estre;
Je croy que Dieu y faict vertu.

LE MAULVAIS RICHE.

Par Dieu, tu es bien malostru,
Que cuides que Dieu s'embesongne,
D'une si très orde charongne
Et de si ville creature;
Se seroit pour luy grant laidure.
Je croy que tu es rassoté;
Fais que l'huys si soit bien fermé,
Que ce meseau n'y puisse entrer·
Va tost, Dieu te puisse cravanter,
Car riens donner ne luy feray.

TROTEMENU.

Mon seigneur, je le chasseray
Se je puis par quelque manière.
Or sa, truant, passez arrière,
Tres ort vilain meseau pourry.
Que de Dieu soyez vous pugny,
Tant me faictes avoir de peine.

LE LADRE.

Amy, Dieu te doint bonne estraine.
Pour quoy me dis tant de laidure,
Se je suis povre creature,

(1) Variante : Ne pour le mordre ne se mirent.

De maladie entreprins?
Dieu, qui est sur tous prefix,
M'a battu, dont je suis malade
Par tout le corps et le visaige.
Aller ne puis n'avant n'arrière,
Car g'y ay perdu la lumière,
Et si sçay bien certainement
Que pas ne vivray longuement.
Je sens bien la mort qui m'aproche,
Qui tout homme prent et acroche.
Laisse-moy ester, je t'en prie.
Que Dieu te gard de villenie,
Je ne puis plus à toy parler.

Trotemenu.

Pour veoir, tu me feras blasmer
Se ne t'en vas de ceste porte;
Tu ne sçais pas la grant riote
Que mon maistre pour toy demaine,
Car tu ne cessas de sepmaine
De tes cliquettes cliqueter,
Qui font mon seigneur estonner.
Je m'en revoys, adieu te dis.

Le Ladre.

Ha, très doulx Dieu de paradis,
Que ce mal me va angoissant!
Vray Dieu, par ton digne commant,
Oste moy tost de ceste vie,
Car de vivre trop il m'ennuye,
Et m'envoye avec tes amys
Qui sont à toy en paradis,
A celle digne compaignie
Où ne règne orgueil n'envye.
Si te requiers de bon guerdon,

Doulx Dieu, que me faces pardon
De mes pechez, et allegance,
Et me garde de la puyssance
Des las de l'ennemy d'enfer,
Qu'ilz ne me puyssent attraper;
Je le te requiers bonnement,
Et que à mon trespassement
N'ayent de mon ame puissance.

DIEU LE PÈRE.

Abraham, j'ay grant congnoissance
Et compassion et pitié
Du povre Lazare, qui est
A long temps en grief maladie;
Pour ce luy veulx donner la vie
Que j'ay promise à mes amys,
Pour ce sera posé et mis
Par mes anges prochainement
En ton saing, je luy ay comment;
Mes anges y vueil envoyer.

ABRAHAM.

Vray Dieu, bien m'y doibs ottroyer,
Puisque c'est vostre voulenté.
Louée en soit la Trinité
Et vostre hault nom glorieux,
Qui est tant digne et precieux
Que nul ne le sçauroit nombrer;
On ne vous peult assez louer;
Soit faicte vostre voulenté.

DIEU LE PÈRE.

Raphael, il me vient à gré
Du povre ladre visiter;
Pour ce te convient devaller
Là bas à luy incontinent.

Rendre luy vueil son payement
Du mal qu'il a tant enduré
Et si pasciamment porté;
Il aura joye sans finer.

RAPHAEL.

Vray Dieu, bien m'y doibs encliner
A faire vo commandement;
Pour ce m'en voys joyeusement
Le povre ladre conforter,
Et vouldroye son ame porter
Au sain nostre père Abraham:
Car il a souffert grant ahan
Tant comme il a esté au monde;
Pour ce doit estre pur, et monde
Son ame et bien purifiée.

LE LADRE.

Vray Dieu, que ceste maladie
Forment me destraint et oppresse.
Longtemps ay souffert grant destresse,
Dont je loue mon createur,
Qui de tous maulx rend le labeur
A ceulx qui ont la congnoissance
De son nom et de sa puissance.
Vray Dieu, je ne puis plus parler.
En tes mains vueil recommander
L'ame de moy; je n'en puis plus.

SATHAN.

Haro, que je suis esperdu!
Se meseau nous eschappera;
Je voy Raphael par dela
Qui a ja son ame saysie.
Rahouart, vien ça, je te prie,

Allons à luy sans arrester
Sçavoir se luy pourrons oster.
Si le merrons à la chauldière
Où il n'a clarté ne lumière,
Et nous avançons, je t'en pry.

RAHOUART.

Sathan, trop avons fait pour ty.
Maulgré bieu de ce Raphael!
Comme il est songneux et ysnel
De venir sa proye requerre!
J'ay tel dueil que le cueur me serre
Qu'il nous est ainsi eschappé;
Que Dieu en ayt ores maulgré.
Non pourtant, nous fault approuver,
Sçavoir se luy pourrons oster;
Or va delà et moy deçà.

SATHAN.

Sa, Raphael, or y perra,
Le ladre n'emporterez mye;
Il sera en no compagnie,
En enfer ennuyt hostellez.

RAPHAEL.

Certes, ja part vous n'y aurez,
Car vous y perdrez vostre paine;
Allez-vous en, en pute estraine,
De par Dieu je vous le command.

RAHOUART.

Bien avons perdu se truant,
Sathan, par trop longue demeure.
Maulgré bieu que ne sçavons l'heure!
Or nous en allons, je t'en prie,
Là bas en ceste manaudie

Où demeure le maulvais riche,
Qui est tant pervers et tant chiche.
De cestuy là me puis vanter
Que il ne nous peult eschapper :
Or y allons appertement.

SATHAN.

Maulgré bieu, je m'en voys huant;
Je suis plus songneux que tu n'es.
Or nous tenons de luy bien près,
Si qu'il ne nous puist eschapper.

LUCIFER.

Agrappart, va, sans arrester,
Querre Sathan et Rahouart,
Qu'ilz viennent tantost celle part,
Car sçavoir vueil de leur commine.
Ne cuydes pas que le devine,
Va tost; que tu es endormis!

AGRAPPART.

Maulgré bieu et tous ses amys,
Que je soys entré en mal an,
Je m'en voys pour querir Sathan.
Tous les dyables y ayent part.
Je croy que vela Rahouart;
Je m'en voys à luy sans tarder
Pour luy dire et denoncer
Qu'il vienne à Lucifer parler,
Et que Sathan vueille avancer.
Rahouart, dis-moy dont viens-tu;
Mais as-tu point Sathan veu?
Se tu l'as veu, cy le me dy,
Et venez tous deux sans detry
Parler à Lucifer, mon maistre.

Je ne sçay pas que ce peult estre,
Car il est bien fort courroucé.
Advis m'est qu'il est enragé.
Venez à luy diligemment.

RAHOUART.

Sathan, j'ay veu en present
Agrappart, qui se part d'icy.
Allons m'en sans faire estry,
Lucifer nous envoye querre :
Hastons-nous, allons y grant erre.
Je cuyde que il soit troublé
Du meseau qui est eschappé.
Ennuyt auras malle journée.

SATHAN.

Que maulgré bieu de cest allée !
Je croy que nous serons blasmez,
Très bien battus et frottez,
Et ne le povons amender.
Je vous salue, prince d'enfer :
A nous dire vostre plaisir.

LUCIFER.

Sathan, j'ay très grant desplaisir,
A pou que ne suis forcené,
Du Ladre qui nous est osté.
S'a esté par vostre ignorance,
Et aussi par la negligence
De Rahouart, que là je voy;
Mais, par la foy qu'à vous je doy,
Batus en serez et fastés.

SATHAN.

Or ça, que Dieu en ait maugrés,
Nous n'eusmes repos de sepmaine

Pour ce Ladre, qui tant de peine
Nous a donné nuyt et le jour;
Or avons perdu no labour,
Et encores sommes battus.

RAHOUART.

Haro, que je suis esperdus
Et ay le cueur triste et marry
De ce que nous avons failly;
Mais endurer le nous convient.
Scez-tu de quoy il me souvient?
Je le te diray maintenant.

SATHAN.

Or le me dis(t) incontinent,
Et puis nous allons reposer,
Car je suis travaillé d'aller.
Dis-moy que c'est, je t'en requier.

RAHOUART.

Tu scez bien que nous fusmes hyer
Pour espier et escouter
Le riche, qui à son disner
Se faisoit servir haultement,
Quant il nous vint ung mandement
Que Lucifer nous envoya
Par Agrappart que je voy là,
Que nous venissions sans tarder
Par devers luy sans arrester.
Cela nous deffist nostre fait.

RAPHAEL.

Très doulx Dieu, j'ai eu bien tost fait,
Si comme m'aviez commandé,
Au povre Ladre où j'ay esté,
Qui est trespassé de ce monde.

Voicy son ame pure et monde,
Qu'avecques moy ay apportée;
Dictes-moy où sera posée,
Car elle souffre grant ahan.

DIEU.

Au sain de son père Abraham
Veulx qu'elle soit posée et mise :
Car rendre luy vueil le service
De la peine qu'il a soufertte.
Or n'aura il jamais souffertte,
Mais joye et consolation.
Se je luy donne en gardon.
Pour ce que cy pascientement
A porté, et si longuement,
Sa douleur et sa maladie;
Pource vueil que luy soit merie
A cent doubles, c'est bien raison.
Or la mets sans arrestaison
Où je t'ay incontinent dit,
Où toute joye et delit
Aura, car je le vueil ainsi;
Aussy il a bien desservy,
Car souffert a grant maladie.

RAPHAEL.

Très doux Dieu, je vous remercie,
Car on ne vous peult trop louer;
Or bien sçavez gardonner
A chascun selon sa deserte;
Or sera cest ame offerte
En la joye qui tousjours dure.
Sainct Abraham, prenez la cure
De ceste ame que vous presente,
Qui a usé sa juvente

En ardeur et en maladie;
Pource luy a Dieu remer(c)ie
En joye, soulas et doulcour,
Sans avoir paine ne tresour.
Or la prenez, ne vous dis plus.

ABRAHAM.

Beau filz, tu soyez bien venus!
Que benoiste soit la journée
Que tu vins en ceste contrée!
Or t'est ta paine en joye doublée,
Qui ne peult estre racontée
De terrienne creature
Ne de bouche ne d'escripture,
Ainsi comme tu peux veoir.

LE MAULVAIS RICHE.

Haro, dame, saichez pour veoir
Que je me sens en maulvais point.
Je croy q'un ver au cueur me point,
Qui tout le corps me faict fremir.
Je vous prie, sans plus de loisir,
Que me faictes tantost coucher,
Car je me sens trop eng(r)oisser.
Vostre main ung pou me prestez;
Tatez, que je suis eschauffez;
De douleur voys tout tressuant.
Je croy ce m'a faict ce truant
Meseau pourry, qui à ma porte
Nous a mené si grant riote.
Huy ne cessa de m'estonner,
De prescher et de sermonner
Qu'on lui donnast de no relief.
De dueil m'a eschauffé le chief,
Aussi le corps et le visaige.

Haro, a pou que je n'enraige;
Je me sens trop fort agravé.
Je vous prie que soie porté
Dessus mon lit; le cueur me fault.

LA FEMME DU RICHE.

Mon seigneur, vous avez trop chault;
Et si vous estes eschauffé,
Aussi yré et courroucé.
Or vous rasseurez ung poy.

LE MAULVAIS RICHE.

Dame, par la foy que vous doy,
Je ne me puis plus soubstenir;
A terre je me lairray choir:
Portez-moy tost, sans plus attendre.

LA FEMME.

Monsieur, j'ay le cueur trop tendre,
Et me vient à grant desplaisir
Du mal que je vous voy souffrir.
Trotemenu', viens sans tarder;
Monsieur fault vous aller coucher.
Je ne sçay quel mal luy est pris,
Dont tout le corps a entrepris.
Je croy, certes, qu'il se mourra;
Jà de ce mal n'eschappera.
Il le nous fault aller coucher.
Delivre-toy, je t'en requier,
Ainçoys qu'il soit plus agravé;
Moult est palle et descouloure.
Cela luy a faict ce truant
Qui à celle porte devant
Ne cessa huy de cliqueter,
Sçavoir s'on luy vouldroit donner

Des myetes de nostre table.
Se n'est pas chose trop coustable ;
Mais monsieur trop le heoit
Pource que tousjours revenoit
Ceans à l'heure de disner ;
Ses cliquetes faisoit sonner,
Dont mon seigneur est courroucé.
Or fault qu'il soit tantost couché.
Allons le coucher vistement.

TROTEMENU.

Ma dame, à vo commandement.
Allons y donc sans plus atendre.
Je voys la couverture estandre;
Allez, si le faictes venir.

LA FEMME.

Lasse, il ne se peult soubstenir.
Vien t'en m'ayder à le mener,
A pou qu'il ne peult mais aller.
Voy comment il est noircy.
Or sa, monseigneur, je vous pry,
Plaise de vous resconforter;
Il vous fault ung peu reposer
Et vous coucher sur vostre lit.

LE RICHE.

Par Dieu, dame, j'ay grant despit;
Trestout le cueur me frit et art.
Se m'a fait le truant paillart:
Faictes qu'il soit dehors boutés.

LA FEMME.

Mon seigneur, or ne vous troublés,
N'y pensez plus, je vous en prie,

Car je cuyde qu'il n'y est mye ;
Allé s'en est, à mon cuyder.
Non pourtant ; g'y voys envoyer.
Trotemenu, va tost courant
Sçavoir se le meseau puant
S'en est allé de ceste porte :
Trop nous fait ennuy et riotte,
Que ainsi vient de jour en jour.

TROTEMENU.

G'y voys sans faire nul sejour,
Sçavoir s'il est plus là dehors.
Haro, je cuide qu'il soit mors.
A ma dame le voys noncer
Ma dame, sachez, sans cuider,
Que le meseau est trespassé ;
Là hors il gist tout enversé ;
Monseigneur plus n'estourdira.
Je cuide, quant il le saura,
Son mal luy sera allegé ;
Or luy soit l'affaire conté,
Ma dame, ce c'est vo plaisir ;
Assavoir mon, se resjouir
Se vouldra quant il l'orra dire.

LA FEMME.

Tu as bien dit, je luy vois dire.
Monseigneur, de çà vous tournez
Et soyez tout reconfortez :
Trotemenu vient de la porte,
Qui des nouvelles vous apporte
Du povre ladre, qui est mors ;
Le corps gist illecques dehors,
Plus ne vous fera desplaisir.
Or pensez de vous resjouir

Car plus ne vous estonnera,
Ne riens ne vous demandera;
De ce pencez estre certains.

LE MAULVAIS RICHE.

Dame, de mal suis trop attains,
Je croy que mourir me fauldra.
Tirez-vous près de moy deçà;
Je cuyde et croy de certain
Pas ne vivray jusqu'à demain :
La douleur me tient en la teste.

LUCIFER.

Sathan, va tost et si t'apreste.
Que tu es paresseux et lentz!
Nous aurons aujourd'hui ceans
Le maulvais riche, sans doubter;
Il ne peult plus avant aller.
Or va doncques icelle part,
Et maine avec toy Rahouart,
Et gardez qu'on ne le vous oste;
Apportez le en ceste hotte
Et faictes qu'il soit bien liés
Par bras, par jambes et par piedz.
Je vous prie que vous hastez.

SATHAN.

Or sa, Dieulx en ayt maulgrez!
Rahouart, pensons de aller
Et de nostre affaire haster.
Prens ton croq et nous en allons :
J'ay desir que nous le trouvons
Avant qu'autre la main y mette;
De ce me vouldroye entremettre
Et le liray estroictement

Et luy feray assez tourment,
Car il a tres bien desservy.
Avançons-nous, je te supply,
Affin qu'il ne puisse eschapper.

RAHOUART.

J'ay très grant fain de le trouver.
Maulgré bieu, je m'en voys devant;
De ce croq l'iray accrochant,
Puis sera mis en ceste hotte;
Et affin qu'on ne le nous oste
Nous le lierons estroictement.
Je luy feray assez tourment.
Or escoutons icy dehors
Sçavoir ce l'ame est plus au corps,
Affin que la puissons happer.

SATHAN.

Tu dis vray, il fault escouter
En quel point ils sont là dedens.
J'ay apporté deux bons liens
Pour la lier en ceste hotte;
J'ay paour qu'on ne la nous oste.
Or allons sçavoir, je t'en prie,
Se l'ame est du corps departie,
Affin que j'en soyons saisis.
Maulgré bieu, il est encor vifz!
Je croy qu'il nous eschappera.
Bien mal advenu nous sera;
Battre nous fera et rouller.
Il le nous vault mieulx emporter,
En ame et en corps, tout en vye.

RAHOUART.

Tu as bien dit, je m'en agrie;

Mais j'ay doubte que no puissance
N'ayt pas du corps la congnoissance;
Aussy du corps n'avons que faire.
Tu as souvent ouy retraire
A nostre maistre Lucifer,
Qui est assez plus noir que fer,
Que l'ame du riche estoit nostre.
Or gardons qu'on ne la nous oste;
Attendons le departement,
Pas ne peult vivre longuement.
Va au chevet, g'yray aux piedz,
Que nous ne soyons enginez,
Et pense de bien espier.

SATHAN.

De cela ne me fault prier.
Maulgré bieu, qu'il vit longuement
Je luy rendray son payement
De ce qu'il nous fait tant de poyne.
Nous ne cessames de sepmaine;
Mais sachez qu'il l'achatera
Quant en enfer bouté sera;
Là luy feray assez souffrir.

LE MAULVAIS RICHE.

C'est faict, dame, il me fault mourir;
De ce mal jà n'eschapperay
Et plus avec vous ne seray.
Ung pou de moy vous approchez
Et d'icy ne vous eslongnez.
De ce siècle m'y fault partir.
Or vient trop tard le repentir
De ce que ay peu aulmosné
Du mien et aux povres donné,
Et par especial au Ladre

Qui à ma porte fut mallade
Tant que du siecle trespassa;
Oncques ung morceau ne gousta;
Mais commanday qu'il fust batu,
Et laidangé et mal venu.
Je croy le dyable me tenoit,
Qui de ce faire m'enhortoit,
Qui me tenoit en avarice.
Trop je creu, dont je fuz nice.
Or me fault tout laisser et perdre,
Puis que la mort me vient enhardre.
Je ne puis plus à vous parler,
Mon cueur ne le peult endurer.
Je m'en voys, plus ne parleray.

LA FEMME.

Lasse, dolente que feray,
Puis que j'ay mon seigneur perdu?
Trop mal il m'en est advenu;
Car il m'aymoit de bonne amour,
Et portoit honneur nuyt et jour.
Combien qu'il fust moult orguilleux;
Et pou vers povres gens piteux,
Envers moy ne l'estoit-il mye.
Or ay perdu sa compaignie.
C'est fait, l'ame du corps se part.

SATHAN.

Advance-toy tost, Rahouart:
Voy-tu pas qu'il est trespassé?
Bien tost nous seroit eschappé.
Prens-en garde, je t'en requier.

RAHOUART.

Sathan, point ne t'en fault doubter,

Ne vois-tu pas que je la tiens?
Apporte ça ces deux liens,
Puis sera en la hotte mis.
Il a eu trop faictz et delitz
Au monde où il a vescu;
Oncques plus avers homs ne feu,
Ne plus convoiteux, voirement.
Or l'emportons joyeusement
En enfer, où il sera mis.
Là sera batu et laudis
Et aura paine sans cesser.

SATHAN.

A Lucifer l'allons porter,
Qui en aura joye moult grant;
Or nous en allons en chantant,
Car il a long temps desiré;
Or en fera sa voulenté.
Je vous salue, Lucifer,
Prince, maistre de tout enfer,
Nous vous aportons cy le riche,
Qui au grant peché d'avarice
Si a regné toute sa vie;
Or est en vostre seigneurie,
Faictes-en tout vostre plaisir.

LUCIFER.

Sathan, tu scez que mon desir
N'est qu'à mal faire et penser,
De ce ne me puis-je lasser;
Oncques de verité n'euz cure,
Ainçoys hay toute creature
En qui verité se demaine.
Or va tost, sans faire demaine,
Mettre ceste ame en la chauldière

Où il n'a clerté ne lumière.
Pencez de bien la tourmenter;
De ce ne vous vueillez lasser,
Je vous le command orendroit.

AGRAPPART.

Si fort souffleray que rougir
Luy feray os et nerfz et chars.
Mal fut de son avoir eschars
D'ung peu du relief de sa table
Quant il en refusa au Ladre.
Au monde grant morceaux mengeoye,
En esbattemens et en joye;
Durement est le deschangé
Quant de Dieu est si estrangé.
Avant, avant, tous cy endroit.

LE MAULVAIS RICHE.

Helas, j'ay faict maulvais exploit
Quant j'ay ainsi mon temps usé
Sans faire nulle charité;
Oncques de bien faire n'euz cure
Aux povres gens, mais toute injure
Et toute desolation.
Or suis venu en la maison
Où me fault tant souffrir de maulx
Par la puissance aux infernaulx.
Père Abraham, je vous requiers
Que vous me vueillez envoyer
Le povre Ladre que tenez,
Qui avec vous est hostellez,
En ce sainct paradis lassus.
Pour Dieu, qui descende çà jus,
Son petit doy vueille toucher
En eaue, pour moy adoulcer

Ma langue, qui en la flambe art
Du feu d'enfer dont j'ay ma part.
Or en prens pitié, je t'en pry !

ABRAHAM.

Beau filz, tu l'as bien desservi ;
Or te souvienne des grans biens,
Des grans estats et des maintiens
Des richesses que tu as euz,
Quant jadis au siècle tu fus ;
Ton corps en delit abondoit.
Lors de Dieu ne te souvenoit
Ne de ses povres soubstenir,
N'oncques de tes biens departir,
Ne leur voulus riens donner.
Or t'en fault la paine endurer
D'enfer, qui jamais ne fauldra,
Mais de plus en plus te croistra,
Et le Ladre, qui a sa vie
Souffert si griefve maladie,
L'a portée paciemment,
Et enduré si doulcement
Le mal que Dieu lui envoyoit,
Saichez qu'il a fait bon exploit :
Or est en consolation,
En joye et delectation,
Car il a moult bien desservy,
Et pas ne l'a mis en oubly
Celluy qui sçait remunerer
Et l'en a en joye doubler
A ceulx qui le veulent servir ;
C'est celuy qui sçait bien merir,
C'est celluy qui nul bien n'oublie,
C'est cil qui a la seigneurie

Dessus tous ceulx qui sont au monde,
Tant comme il dure à la ronde.
Tousjours aura joye et soulas,
Et tu demourras là en bas
En enfer avec les dyables,
Qui sont si très epoventables,
Que c'est merveille de le veoir.
Assez peulx plaindre et gemir,
Car prière n'y a mestier.

LE MAULVAIS RICHE.

Père Abraham, je te requier,
Puis que mercy ne puis avoir,
Ne pour plaindre ne pour douloir,
Que le Ladre vous transmettez
Chez mon père, par vos bontez,
Où cinq frères ay encor vifz,
Que leur die, par bon advis,
Qu'ilz vueillent amender leur vie,
Affin que ilz ne vienent mye
Aux tourmens ou je suis entré,
Où il n'a mercy ne pitié,
Mais pleurs et grans gemissemens,
Et tant de si divers tourmens
Qu'il n'est clerc qui le sceust escripre,
Ne cueur penser, ne bouche dire.
Père Abraham, quant le sçauront,
Bien leurs vices adviseront;
Or t'en souvienne, je t'en pry.

ABRAHAM.

Ta requeste ne te octry :
Ilz ont Moyse et les prophètes,
Qui sont saiges et moult honnestes;
Croyent les, ilz feront que saige,

N'y auront poyne ne dommaige.
De cela ne leur fault doubter,
Car par eux pourront conquester
Le royaume de paradis,
Où il n'a que joye et delictz,
Qui toujours dure sans cesser.

LE MAULVAIS RICHE.

Père Abraham, à brief parler,
S'aulcun des mors à eux allast
Qui les choses leur affermast
Qui sont doubteuses et obscures
Aux terriennes creatures,
Certes, trop mieulx il les croiroient
Et aussy moins redoubteroyent
Que ilz ne font pas sainctz prophètes,
Combien qu'ilz sont saiges, honnestes
Et que leurs ditz sont veritables
Et leurs enseignemens estables.
Pource te supplie et requier
Le Ladre y vueillez envoyer,
Affin qu'ilz amendent leurs vies
Et que leurs ames pas peries
Ne soyent, ainsi comme je suis.

ABRAHAM.

En tes parolles n'a qu'ennuy,
Ne tu ne sçay que tu veulx dire.
Il leur devroit assez souffire
Des prophètes ouyr parler,
Car je t'en puis bien affermer
Que leurs parolles et leurs ditz
Sont assez de plus grans profitz
Que des mors qui sont trespassez,
Et faict trop mieulx encore assez.

Comme les mors croyre pourroient,
Quant les prophètes qu'ilz voyent
Ne vueillent croire ne entendre?
Nul homs ne me fera entendre
Ne ne me pourroye accorder,
Q'un mort les peust mieulx sermonner
Que Moyse, [se] ilz vouloient,
Et à faire bien entendoyent.
Croyent les, et ilz feront bien
En faitz, en ditz et en maintien,
Car par eulx pourront conquester
La joye qui ne peult finer.
Laquelle joye vous ottroyt
Cil qui tout sçait et par tout voyt,
Qui vit et règne [et] reguera
In seculorum secula.

AMEN.

Cy fine l'Hystoire du Maulvais Riche.
Imprimée nouvellement à Lyon, en
la maison de feu Barnabé Chaus-
sard, près Nostre Dame
de Confort.



FARCE NOUVELLE
DES
CINQ SENS DE L'HOMME
MORALISÉE ET FORT JOYEUSE POUR RIRE ET RECREATIVE

Et est à sept personnaiges, c'est assavoir

L'HOMME
LA BOUCHE
LES MAINS
LES YEULX
LES PIEDZ
L'OUYE
ET LE CUL

L'HOMME *commence.*

Je doibs bien Dieu regracier
Et reverer tres grandement,
Quant, pour mon corps solacier,
Je suis servy, Dieu sçait comment.
J'ay mes cinq sens, qui nullement
De moy bien servir ne sont las.
Si vueil continuellement
Avecq eulx tous prendre soulas.
Mes cinq sens!

LES CINQ CENS *tous ensemble.*

Monsieur?

L'HOMME.

Hault et bas
Faictes subit que tout soit prest :

Car je vueil faire sans arrest
Avecq vous ung bancquet joyeux.

LA BOUCHE.

De frians metz delicieux
La table m'en voys preparer.

LES MAINS.

Et, en despit des envieulx,
Pain, sel et vin vouldroy porter
Sus la table.

LES YEULX.

Sans arrester,
D'un franc vouloir non vicieulx
Sur la table vouldray poser
Trenchouers et hanapz sumptueulx.

LES PIEDZ.

Et moy je seray curieulx
De mettre ce bon fort passet
Cy dessoubz, pour mieulx tous les deux
Pieds de mon maistre mettre à souhet.

L'OUYE.

Plus royde que volle ung mousquet,
Monstrant que point ne suis rebelle,
J'aporteray une scabelle
Pour assoir mon maistre et seigneur.

L'HOMME.

Chascun de vous de très bon cueur
Me sert en paix et union.
Si vueil estre en collation
Avecq vous; pas n'en vouldray mains.
Approchez-vous, les Piedz (et) les Mains;
Si ferons chère très notable.

Les Piedz, boutez-vous soubz la table
Sur ce marchepied à ceste heure.
L'OEil, vous serez tout au dessure,
Car vous estes bien mon amy;
Et les Mains seront devant my,
Et mon Ouye de costé.

LA BOUCHE.

Et moy?

L'HOMME.

Sied-toy à (ta) volunté.

LA BOUCHE.

Velà la place où je me plante.

L'HOMME.

Scès-tu qu'il y a, Bouche? Chante.

LA BOUCHE.

Attendons doncq que j'aye mangé.

LES MAINS.

Chantons ensemble par congé
Quelques beaux graticulx mottez.

LA BOUCHE.

Je suis d'accord.

L'OUYE.

Et moy.

LES YEULX.

De hait,
Commençons à faire ranchère.

Ilz chantent tous.

L'homme a tant lyesse chère
Qu'il employe ses cinq sens
A faire joyeuse chère :

Car il est de peu contens.
Il ne vise pas aux despens
Ne à amasser grant richesse.
Fy d'avarice qui ard gens ;
Il n'est tresor que de lyesse.

L'HOMME.

Vive soulas, vive largesse!
Je boy d'autant à vous trestous.

LES YEULX.

Pleiger vous voys.

LA BOUCHE.

Et nous sans cesse.

Ilz boyvent tous.

LES MAINS.

Vive soulas!

L'OUYE.

Vive largesse!

LES PIEDS *soubz la table.*

Et moy, que buray-je? une vesse?
Qui suis bouté icy dessoubz.

L'HOMME.

Vive soulas, vive largesse!
Je boys d'autant à vous trestous.

LE CUL *commence.*

Je criefve, tant sens grant courroux ;
Qu'on en puist avoir male feste!
Je suis icy comme une beste
Tout seul, et il font là grant chère.
S'on me devoit bouter en bière
Ou noyer par dedans laid chault,

Si iray-je faire tel assault
En eulx qu'on me recognoistra.
En parle qui parler vouldra;
Je suis d'eulx tous le plus puissant.

LA BOUCHE.

L'Homme, vivés en accroissant
Voz biens et aussi vostre honneur.
L'OEil sera vostre conducteur
Et les Mains vostre chamberière.

L'HOMME.

Et toy?

LA BOUCHE.

Tousjours de très bon cueur
Seray la vostre despensière.

L'HOMME.

Et les Piedz?

LA BOUCHE.

Sa charge planière
Est de porter et raporter
Vostre corps, par bonne manière.
Puis l'Ouye, qu'on doibt aymer
Vous servira, ne fault doubter,
D'ouyr, d'escouter et d'entandre,
Et les biens et les maulx comprendre
De tout le monde en general.

L'HOMME.

Si me vueil à mont et à val
Par vostre bon conseil deduire :
Car c'est le moyen principal
Pour me faire en soulas conduire.
Pour mon faict donc en bien reduire

Je vous prometz de cueur non sombre
Que nul de vous je ne vueil nuire,
Se grant fortune ne m'encombre.

LE CUL.

Et ne seray-je point du nombre
Des cinq cens? me boutte-on arrière?

L'HOMME.

Et qui es(t)-tu?

LA BOUCHE.

C'est le derrière.
Comment le congnoissés-vous point?
Il n'a ne chausse ne pourpoint,
Et de plus ort n'en voit-on nul.

L'HOMME.

Qui es-tu? Le dos?

LE CUL.

Je suis le Cul.
Ne vous desplaise, c'est mon nom,
Qui a partout très grant renom,
Combien que soye mal vestu.

LES MAINS.

Et pourquoy te descoeuvre-tu?
C'est dommaige qu'on ne t'assomme.

LE CUL.

C'estoit pour faire honneur à l'Homme;
A coup bauldement l'ai-je ouvert.

L'HOMME.

Laissez ce bassinet couvert.
Si nous dictes qui vous acache
Si gentement en ceste place.

Vous ne tenez ne sens ne disme.

LE CUL.

Je viens pour estre le sixiesme
Des sens de nature, nostre maistre;
Je y doibz aussi bien ou mieulx estre
Que les Piedz qui sont là dessoubz.

LA BOUCHE.

Va, si quaquète arrière de nous,
Vilain coquin et detestable!
Ung cul se monstre-il à table?
Qu'on te puist batre de beaulx coups
D'une vieille plaque de fours,
Si asprement qu'on te desbiffe.

LE CUL.

Et qu[e] as-tu dit? Hé, grant biffe,
Gloutte, quelle orde caquettoire!
Tu es la plus grande mentoire
Que jamais huoit après liepvres.

LA BOUCHE.

Et je suis tes sanglantes fiebvres,
Brenatier infame et punais!

LES YEULX.

Ma foy, s'il quaquette huy mais,
Nous le banirons par assens.

LE CUL.

Je puis bien avec les cinq cens,
S'on ne t'estrangle, cachineulx!
Je y seray, va t'en se tu veulx;
Je viens pour graces desservir.

LES MAINS.

Mais de quoy pourras-tu servir?

Tu ne sçais aller ne parler.

LA BOUCHE.

Il ne sert riens que de grouller;
Aussi est-il souvent escoux.

LE CUL.

Et de quoy dyable servez-vous,
Gargatelle? N'y voit-on goutte.
Vous servés d'estre la plus gloutte
Que jamais homme ne trouva.
Tant vous en dys.

LES MAINS.

Va chier, va,
Foyreux, morveux, niche et pulent.

LE CUL.

Je iray bien quant j'auray talent,
Voire tout parmy les balbares.

LES YEULX.

Tu es, entre tous les orfebvres,
Le plus ort des ors coquibus.

LE CUL.

Et qu'as-tu dict, hé, borgnibus?
Tu es bany du beau regard.
Venette [Vois ?] en Poyctou se Brebant ard.
Tu ne peulx point ung poil souffrir.
Je me laisse battre et ferir
Joyeusement en compaignie;
Si j'avoye du poil par pougnie,
Si ne me greveroit-il point.

LES YEULX.

Je n'en souffre que bien à point,

Affin que tout puis apparoir.
J'ay le plus du temps ung miroer
Pour moy mirer de place en place.

LE CUL.

J'en ay cy ung à brune glace;
Se vous le voulés vous l'aurés,
Pour veoir si vous serés parés
Comme (il) affiert à vostre personne.

LES YEULX.

Que du feu monsieur sainct Anthoine
Soit la brune glace allumée.

LE CUL.

Se je vous monstre ma fumée,
Bien y pourra avoir discorde.

LES YEULX.

Je croy que la fumée est orde,
Qui vuyde hors de la cervelle.

LE CUL.

Faictes ma requeste nouvelle,
L'Homme; accorde moy d'estre l'ung
Des cinq cens.

L'HOMME.

S'il plaist à chascuns
Il me plaist bien, quant est à my.
Mais à quel jeu, mon bel amy,
Te sçais-tu le plus occuper?

LE CUL.

Je me mesle ung peu de tromper;
Si corne aussi bien le dessoubz
Que tous ceulx qui sont avec vous,

Voir tant que l'alaine me dure.

LES MAINS.

Fy de ton faict, ce n'est qu'ordure
Au regard de moy et la Bouche;
Elle chante bien, et je touche
Sus l'instrument joyeusement.
Je y sçay mon ranet plainement
Au jeux.

LE CUL.

C'est bien pour estriver.
Au fort, se vous voulés jouer
Des orgues, montrés vostre engin;
Je vous soufleray aussy bien
Que personne qui soit ceans.
Si viens pour estre l'ung des sens,
S'il vous plaist à m'y recepvoir.

LA BOUCHE.

Nous ne t'y voulons point avoir.

LE CUL.

Et je y seray, vueillez ou non.

LES YEULX.

Tu ès trop ort matin et soir.

LES MAINS.

Nous ne te voulons point avoir.

LE CUL.

Laissés-moy à ce bout assoir.

LA BOUCHE.

Ha, fy, tu nous griefve, ort Pluton

L'HOMME.

Nous ne te voulons point avoir.

LE CUL.

Et je y seray, vueillés ou non ;
Par droict civil ou droict canon
Vous ne me sçauriés debouter.
Par la char bieu, je iray monter
Par dessus et tenir estatz
Droictement en pontificatz,
Comme l'ung des sens de nature.

L'HOMME.

Or en faictz à ton adventure;
Je ne m'en mesle plus avant.

LE CUL.

Je deusse estre tout devant
Les sens; mais, pour tenir manière,
Contens suis d'estre tout derrière,
Comme le sixiesme du compte.

LA BOUCHE.

Par mon serment, voicy grant honte;
Jamais si hardy cul ne vis.

LES YEULX.

Il m'en desplaist.

LES MAINS.

Sachez que envis
Luy voy cy faire ses fredaines.
Descendés; que fiebvres quartaines
Vous puissent happer au museau.

LE CUL.

Laissés-moy ainçoys à deux allaines
Vuyder le vin de mon plateau.

LES MAINS.

Par dieu, non feray, gros museau;
Sus, tost en bas.

LE CUL.

Quelle coquarde!
Hau, sans debatz.

LES MAINS.

Sus, tost en bas.

LE CUL.

Point ne suis las.

LES MAINS.

Ains que plus tarde,
Sus, tost en bas.

LE CUL.

Quelle coquarde!

LES MAINS.

Et le feu sainct Anthoine t'arde.
Veulx-tu faire nouvel usaige?
Tu auras [sur] ton gros visage
De mes poings à tort à travers.

LE CUL.

Quelle loudière, quelz revers!
Comment elle fiert et tamburé!
Que ne sont ses deux poings de beurre,
Droict au meilleu d'ung four bien chault!

L'HOMME.

Le cul grouille fort.

LES MAINS.

Ne m'en chault.

N'a-il point desservy le batre,
Quant il s'est cy venu esbatre
Pour estre au nombre des sens mis?

LE CUL.

Je vous tiens tous mes ennemys,
Celuy qui m'a les coups offert,
Et les aultres qui l'ont souffert:
Je vous deffie dès ceste heure,
Et, pour moy tenir au dessure,
Ton chasteau je voys preparer,
Et si très bien clorre et serrer
Que personne n'y entrera.

L'HOMME.

Çà, qui est-ce qui ostera
Les biens qui sont cy demeurant?

LA BOUCHE.

Ce sera moy, en esperant
D'en manger demain au disner.

L'HOMME.

Pour ma personne recreer,
Puis que prins avons noz repas,
Que ferons-nous?

LA BOUCHE.

Tout pas à pas
Irons ensemble promener.

LES YEULX.

Il nous vault mieulx au flux jouer,
Au quinoula, ou à la prime,
Ou à l'imperial.

L'HOMME.

J'estime

Je jeu des tables ou des eschetz
Plus honneste.

LES MAINS.

Oyez mes pletz :
Je dis qui veult hastivement
Perdre ou gaigner or ou argent,
Qu'il n'est que de prendre en la main
Le gentil dé.

L'HOMME.

Par sainct Germain,
Je sens terrible passion!
Le cueur me fault. A, sainct Divon!
Coucher me fault sans [plus] attendre.

LA BOUCHE.

Et où vous tient ce mal?

L'HOMME.

Au ventre.
Sur ma foy, je n'en puis durer.

LES YEULX.

Il vous convient à chambre aller;
Je n'y sçay point meilleur remède.

L'OUYE.

Pour les boyaulx ventositer,
Il vous convient à chambre aller.

LES PIEDZ.

L'Homme, je vous y vueil porter.

L'HOMME.

Ha! je suis mort si Dieu ne m'ayde!

LES MAINS.

Il vous convient à chambre aller.

LA BOUCHE.

Je n'y sçay point meilleur remède.

LES PIEDZ.

Je vous porteray jusques en merde,
Ainçoys que n'ayez garison.

LA BOUCHE.

Sus tost, Cul, sans division,
Ouvre-nous l'huys de ce retraict.

LES MAINS.

Despesche-toy.

LE CUL.

Gare le trait!
Retirez-vous de ma fortresse.

LA BOUCHE.

Plus royde qu'on ne boit ung traict,
Depesche-toy.

LE CUL.

Gare le trait!

LES YEULX.

Brodier!

L'OUYE.

Puant!

LES PIEDZ.

Rippeulx!

LES MAINS.

Contraict!

LE CUL.

A vous je ne compte une vesse.

LA BOUCHE.

Depesche-toy.

LE CUL.

Gare le traict!
Retirez-vous de ma fortresse.

L'HOMME.

Helas! je seuffre tel destresse
Que je ne sçais que fais où dys.
Mon amy, ouvre les tauldys;
Je te dis que c'est sans gaber.
Il me convient à chambre aller,
Car le coraille me touppie.

LE CUL.

A chambre, dea! or dictes pie;
Vous n'irez pas, se n'est par force.

LES MAINS.

Sus, tost à luy; qu'il ayt la torche.

LE CUL.

Ha (dea), qui me griefve, je le griefve

LA BOUCHE.

Se de ouvrir tost tu ne te abrége,
Ton huys ort, caveste meschant,
Souffrir te ferons de mal tant,
Que ame ne sçauroit penser.

LES YEULX.

Sus, à l'assault.

LES MAINS.

Sans riens doubter,
Chascun de nous y vaille deulx.

L'OUYE.

Rendz-nous la place, malheureux !

LES PIEDZ.

Frappons sus, à tort ou à droict.

LES MAINS.

Tuons-le !

LE CUL.

Dea, il fait trop froid
Maintenant saler, et si cuyde
Que vous aurez, ains que je vuyde,
Voz lourdz museaux chargez de laigne.

LA BOUCHE.

Araigne, araigne, araigne, araigne !
Infame, vuyde hors, se t'ose.

LES MAINS.

Pour toy faire plus grande engaigne,
Araigne, araigne, araigne, araigne.

LES YEULX.

Villain brodier, laid et estraingne,
Velà pour toy !

LE CUL.

C'est pou de chose.

LES PIEDZ.

Araigne, araigne, araigne, araigne !

L'OUYE.

Infame, vuide hors, se t'ose.

LE CUL.

Se vous venés près, je suppose
Que le jeu tournera [en] merde.

Recoips celle coullée verde
Que t'ay donné par amitié.

LA BOUCHE.

Croys de certaine verité
Que tu seras, à tes chers coust[z],
Prestement aussi bien escoux
Qu'oncque homme nul secouist gerbe.

LE CUL.

Et fault-il que je me rebarbe,
Par le sang, à toute une playe?

LES YEULX.

Ay my, je pisse en ma braye,
De paour que autre chose escloix.

LES MAINS.

Malheureux, t'espovente-tu?

LES YEULX.

(Nenny.) Ay my, j'ay pissé en ma braye.

L'OUYE.

Va t'en bouter en une haye
De bonne alleure.

LES YEULX.

Je y voys, je y voys.
Ay my, j'ay pissé en ma braye,
De paour que aultre chose escloix.

LE CUL.

Or va, que [le] mal sainct Eloy
Te puist manger le blanc des yeulx.

LA BOUCHE.

A l'assault!

L'HOMME.

Ha ! beau sire Dieu,
Mes cinq sens, las, je n'en puis plus !

LES MAINS.

Les Piedz, monstre cy tes vertus ;
Vien t'en donner contre ces portes
Deux ou trois pilleures bien fortes,
Pour tost amollir son couraige.

LES PIEDZ.

Tu nous livreras tost passage ;
Ta force n'y vault ung festu.

Il frappe du pied.

LE CUL.

Et, ors, meschans piedz, que fais-tu ?
Viens-tu cy bailler tes pillures ?

L'OUYE.

Avant.

LA BOUCHE.

Sans craindre ses bastures.

LES MAINS.

Rendz-toy, ord villain espicier.

LES PIEDS.

Nous ne craignons bastons n'armures.

LE CUL.

Affulle ce pot à pisser.

LES PIEDS.

Que mauldit soit l'ort tapissier ;
Je croy que je suis bien en point.

Il m'a et sayon et pourpoint
Gasté de son episserie.
Or querés qui plus en guerrie,
Car j'en ay mon saoul, par mon ame.

L'OUYE.

Et pourquoy ?

LES PIEDS.

Il m'a faict infame ;
Je m'en voys torcher et laver.

LA BOUCHE.

Bien povons le siége lever ;
Avoir ne le povons par force.

LES MAINS.

C'est dommaige qu'on [ne] l'escorche.

LE CUL.

Adviengne qu'advenir pourra,
Jamais l'homme à Cambray n'ira,
Quoy que saichés faire ne dire,
Et deussiez tous crever de ire,
Se ne suis à ma volenté.
Du tout en suis bien reparé
Des Mains qui tant m'ont faict d'injure.

L'HOMME.

Cul, mon vray amy, je vous jure,
Se à moy il vous plaist la paix faire,
Que de la vostre forfaicture
Vous vouldray du tout satisfaire ;
Doresnavant vous vueil complaire.
Monstrés-vous vers moy pitoyable.

LE CUL.

Moyennant amende notable
Je me contente, c'est raison.

LA BOUCHE.

Vous aurés reparation
Des Mains à vostre volunté
Qui vous ont par derrision
Faict villennie et fort frappé.

LE CUL.

Bouche, me dis-tu verité?

LA BOUCHE.

Ouy, le Cul, certainement,
Sans penser à desloyaulté.

LE CUL.

Bouche, me dis-tu verité?

LA BOUCHE.

Ouy, le Cul, certainement.

LE CUL.

Si feray tout incontinent
A l'homme partout ouverture.

L'HOMME.

Du surplus voys à l'adventure;
A Cambray m'en voys par icy.

LA BOUCHE.

Çà, les Mains, vous criez mercy
A genoulx et à joinctes mains
Au Cul, que vous avez ainsi

Batu et dit motz si villains,
Et en faictes pleurs, cris et plains
En demandant misericorde.
Ne faictes point?

LES MAINS.

Par tous les sainctz,
Ouy.

LE CUL.

Et je le vous accorde,
Mais par tel si que, sans discorde,
A tousjours mais tu me feras
Service, par vraie concorde,
Comme la Bouche te dira.

LES MAINS.

Je feray ce qui lui plaira
A commander, certainement.

LA BOUCHE.

Il vous fault tout premierement,
Sans vous riens qu'il soit monstrer nice,
Faire au Cul autant de service
Qu'il luy fault et est necessaire.
Et premier, pour son plaisir faire,
Quant il se mect à descouvert,
Il faut qu'il soit tost recouvert
Des Mains, qu'il n'ait rume ou toux.

LE CUL.

Il est vray.

LA BOUCHE.

Après, devant tous
Vous promettez, levant la main,

Que, quant le Cul yra au baing
Ou aux estuves s'estuver,
De luy doulcettement laver
D'une ponge son gros visaige.

LES MAINS.

Ce faict mon.

LA BOUCHE.

Pour le tiers passaige,
C'est, se le Cul va au retraict
Quant il aura trop beu d'ung traict,
Que les Mains si le nestiront,
Au tour de l'anneau qui est rond,
De doulx foing, non d'estrain de gerbe.

LE CUL.

Je vueil qu'elle me face la barbe
Toutes les foys qu'il me plaira.
Qu'en dis-tu?

LES MAINS.

Riens.

LE CUL.

Tu le feras,
Et deusse-tu saillir ès nues.

LA BOUCHE.

Item, les Mains seront tenues,
Quant le Cul se demangera,
De le gratter où il vouldra,
Soit en la joue ou au vertoille.

LE CUL.

Et de mon bassinet de toille
Chausser et deschausser souvent.

LES MAINS.

Sera-ce à faire longuement
Ce servaige-cy ?

LA BOUCHE.

Il durera
Autant que l'Homme vivera.

LE CUL.

En estes-vous content?

LES MAINS.

Ouy voir.

LE CUL.

Or commence à faire devoir
De m'y gratter et de m'y tondre.

LES MAINS.

Ça, qu'on puist le broudier confondre.

LE CUL.

Et qu'esse cy? En grousse-tu?
Se tu ne m'eusse mye batu
Quant je ne te faissoye riens.

L'HOMME.

Qui n'eust sceu trouver les moyens,
Le Cul me tenoit en dangier?
Et pourtant peult-on bien juger
Qu'il n'est royz, ducs, comtes, n'empereurs,
Marquis ne chevaliers d'honneurs,
Femme ne homme, tant soit-il nul,
Qu'il ne soyent subjectz au Cul,

Comme nous avons cy monstré.
Et à tant fin. Prenez-en gré,
Car l'avons faict d'entente lye
Pour resjouir la compaïgnie.

FINIS.

Imprimé nouvellement à Lyon, à la maison de feu Barnabé Chaussard, près Nostre-dame-de-Confort, l'an mil cinq cens quarante et cinq, le IX jour de septembre.





DEBAT

DU

CORPS ET DE L'AME [1]

Cy commence le debat du Corps et de l'Ame.

Une grant vision est en ce livre escripte;
Jadis fut revelée à Dam Philebert l'hermite,
Qui fut si très preudhom et de si grand merite
Qu'oncques par luy ne fut faulce parolle dicte

Il estoit grant au siècle, de grant estraction;
Mais, pour fuyr le monde et sa deception,
A luy fut revelée la dicte vision;
Tantost devint hermite en grant devocion.

Par nuyt, quant le corps dort et l'ame souvent veille,
Advint à ce preudhom une très grand merveille:
Car il vit un corps mort murmurant à son oreille,
Et l'ame, d'aultre part, qui du corps se merveille.

L'Ame se plaint du Corps et de ses grans oultraiges.
Le Corps respond à l'Ame: «Tu as fait ces dommaiges,
« Or allègues raisons et puis après usaiges.»
Tout ce retient l'hermite, comme prudhoms et saiges.

(1) Cette pièce a été imprimée plusieurs fois.

Comment l'Ame parle au Corps.

Hé, doulant Corps, dit l'Ame, qu'es-tu jà devenu?
Devant hyer tu estois pour saige homme tenu;
Devant toy s'enclinoient le grant et le menu.
Or es soubdainement à grant honte venu.

Le monde te portoit reverence et honneur;
Les grans et les petits te clamoyent seigneur,
Il n'y avoit si hault qui n'eust de toy grant peur.
Or as-tu tout perdu, ta gloire et ta valeur.

Où sont tes grans maisons et tes grans edifices
Tous plains [....], et tes tours painctes de couleurs [riches?
Où sont tes escuyers mis en divers offices,
Ton sens et ta memoyre? Bien es musard et nices.

Bien est le [temps] changé et la chance muée;
En lieu de grant palais et de chambre parée,
Dedens sept piedz de terre est ta chair enserrée,
Et je, par tes meffaictz, en enfer suis dampnée.

Helas! Dieu m'avoit faicte si noble créature,
De moult noble matière, de moult noble figure,
Et après, par baptesme, m'avoit faict nette et pure.
Mais je suis en peché par toy et en ordure.

Par toy, doulente chair, suis de Dieu reprouvée.
Je puis bien dire: Hélas! pour quoy fus oncques née?
Mieulx me vaulsist assez que fusse annichillée,
Et du ventre ma mère au sepulchre portée.

Tant que tu as vescu en ceste mortelle vie,
De toy bien ne me vint ne de ta compaignie.
A peché m'as attraict et à faire folie,
Dont nous serons en peine qui ne nous fauldra mie.

Nostre peine surmonte le mal et le martyre;
Mais, quant diré? Tousjours la peine est tant pire

Que cueur qui soit humain ne scet penser ne dire.
Sans confort ne remède toute heure je souspire.

Où sont tes lictz de plumes, tes nobles couvertures,
Et tes draps d'escarlate de diverses couleurs,
Les espices confites de diverses faveurs,
Et les taces d'argent pour servir les beuveurs ?

Où sont tes espreviers et tes nobles oyseaux,
Tes chiens et tes levriers courans en ces bois haultz;
Où est ta sauvagine? Ou sont tes gras morceaulx ?
Ta chair si n'est pas digne de manger aux pourceaux.

Le faict de ta maison envers toy moult l'approche.
Quant tu es la bouté, tu es comme la roche.
Tu n'as membre sur toy qui n'ait aulcun reproche.
Os, chair et cuir pourrist; n'y a dent qui ne loche.

Tu as par grant peché moult de biens amassé;
Par force de barat ton serment as faulcé;
Par peine et labeur tu as ton corps lassé;
Mais en une seulle heure tout s'en est jà passé

Tu n'eus onques parent ne amy en ta vie
Qui n'ayt honte de toy et de ta compaignie;
Ta femme, tes enfans, tes servans, ta maignie,
Ne donneroient pour toy une pomme pourrie.

Ilz se passent de toy moult bien legierement,
Car ilz ont maintenant en leur commandement
Ton or et ton argent, et ton grand tenement,
Et n'as du demourant fors que ton damnement.

De toute ta richesse, de toute ta chevance,
Qu'as au monde laissée en moult grant abondance,
Ne donneroient pour toy, ne pour ta delivrance,
Dont ung povre homme peult prendre ung jour sa [substance.

Or peulx, dolente chair, sentir et esprouver
Pourquoy on doit le monde fuir et reprouver,
Car nul ne peult en luy que faulceté trouver,
Et ce ne ce peult (on) mieulx que par la mort prouver.

Tu n'as besoing d'ouvrier qui riche robe taille,
Tu es en la livrée de povre garsonnaille;
Tu ne feras jamais à povre homme la taille,
Jamais n'auras cheval pour entrer en bataille.

Tu n'as [pas] maintenant la peine et le tourment
Que je souffre pour toy et sans allegement;
Mais tu l'auras après le jour du jugement,
Quant tu viendras en vie, se l'Escripture ne ment.

Regarde bien ta vie, et puis ta mort remire;
Tu as esté tyrant qui toujours prent et tyre.
Or te tyre le ver qui te romp et dessire.
A mon parler metz fin, car plus ne sçay que dire.

L'ACTEUR.

Quant le Corps voit que l'Ame si forment le demaine,
Les dens estraint moult fort et la teste demaine,
Lors gemist fort et ploure et met toute sa peine
Comment respirer puisse et reprendre s'aleine.

LE CORPS.

Quant eut levé sa teste et sa vigueur reprise,
Il dist à l'Esperit : J'ay mal mis mon service,
Prins as plait contre moy; mais, quand bien [je] l'avise,
Il ne finera pas du tout à ta devise.

Il n'est pas de merveille se la chair se meffaict,
Legierement s'encline, legierement deffaict:
En ce qui est en elle n'y a riens de parfaict,
Ce que raison ordonne et ce que raison faict.

D'une part l'ennemy, d'aultre la chair rue;
Pour ce la pouvre chair ne peult avoir tenue,
Que ne soit par delict de legier abbatue,
Ou par consentement desconfite et perdue.

Mais, ainsi que tu dis, Dieu t'a faicte et creée
De sens et de raison noblement adornée.
Tu es du tout ma dame, à toy suis-je donnée;
Ta chamberière suis et par toy gouvernée.

Puis doncques que Dieu t'a donné sur moy puissance,
Et t'a donné raison et clère congnoissance,
Tu deusses bien estre de telle pourveance,
Que peché n'eusse faict par ma grant ignorance.

Pour ce tout saiges homs doibt savoir et entendre,
L'Ame doibt-on blasmer qui ne se veult deffendre,
Que l'on ne doibt la chair ne blasmer ne reprendre;
Le Corps laisse remplir et les gras morceaux prendre.

L'esperit du tout doibt la chair bien gouverner;
Ne fain, ne froit, ne soif, ne luy faict endurer;
Les delices du monde la font desmesurer,
Aultrement sans peché ne peult la chair durer.

L'Ame donques si a la chair en sa commande,
A la chair convient faire ce que l'Ame commande;
Si tiens à grant folie contre moy la demande,
Se nous faisons folie, ne sçay qu'elle demande.

Tu as de bien et mal parfaicte congnoissance;
Se j'ay faict mal ou bien, c'est tout par ta licence,
Car bien scès que sans toy je n'ay nulle puissance:
Doncques tu doibs porter du tout la penitence.

De toy vient le peché, de toy vient la folie.
Je ne puis plus parler, ne te desplaise mie,

Car je sens autour moy si très malle maignie
Qui me mort et me romp. Or t'en va, je t'en prie.

L'AME.

Lors dist l'Ame à la Chair : Encor n'est pas à point
De laisser la querelle et le plait en tel point :
Car ta parolle amère, où de doulceur n'a point,
La coulpe met sur moy et durement me point.

Chair povre et doulente, pleine d'iniquité,
Ta maulvaistié m'a faict perdre ma dignité.
En tes paroles [n'a] aulcune verité;
Mais tout le remainant est plain de vanité.

Verité est que l'Ame doit le Corps adresser;
Mais la chair ne se veult par l'Ame corriger;
Se l'Ame le reprent, ne faict que rechainer;
Riens le Corps ne veult faire que boyre et manger.

Quant le Corps doit jeuner, lors a mal en la teste;
S'il ne boit au matin, c'est une grant tempeste;
Ung peu de penitence luy faict si grant moleste,
Qu'on ne peult de luy traire joye, ne ris, ne feste.

Je deusse bien avoir par droit la seigneurie,
Mais tu me l'as ostée par ta forcennerie.
Tez delices charnelz, ta doulante folie,
Au parfond puis d'enfer nous font abergerie.

Bien sçay que j'ay failly que ne t'ay refrenée;
Mais par ta flatterie j'ay esté barattée.
Par les delictz mondains après toy m'as menée;
Contre toy en doibt estre la sentence donnée.

Tu es tousjours allé le chemin et la voye
Des delictz corporelz, que je te deffendoye,

De l'ennemy d'enfer, qui tousjours nous guerroye.
Pour ce perdu avons de paradis la joye.

Le nom de baratteur doibt bien le monde avoir,
Car adont, quant il veult les pecheurs decepvoir,
Plus leur donne de bien, richesses et avoir;
Puis leur fait par la mort leur povreté sçavoir.

Le monde devant hyer t'a monstré beau visaige;
Richesses te donnoit, beaulté et grant lignage,
Et si te promettoit de vivre grant aage;
Il l'a du tout failly; perdu en a l'usaige.

La face t'a esté souventesfoys mirée;
Tes mains, tes piedz, tes bras, souvent mis en buée,
Bien puis dire que suis de trop male eure née,
Quant par tes grans delices maintenant suis dampnée.

L'ACTEUR.

Quant le Corps voit que l'Ame si forment le reprent,
A crier et à braire et à plourer se prent,
Joye n'est plus en luy; Tristesse le comprent;
Puis après par parolle simplement se reprent.

LE CORPS *respond à l'Ame et dit :*

[Helas] quand me souloye haultement maintenir,
Mes grans possessions et mes terres tenir,
Lors oncques de la mort ne me peult souvenir,
Ne jamais ne cuidasse à tel honte venir.

Je voy la mort venir qui si forment m'attrappe.
Commandement de roy riens n'y vault, ne de pape;
N'y vault or ne argent, manteau fourré, ne chappe;
La mort faict tous et toutes arrester en sa trappe.

Ame, tu es dampnée; après je le seray.
Tu souffres maintenant, après je souffriray.

Mais assés doibs souffrir plus que je ne feray,
Et par moult de raisons que je te monstreray.

Quant la sainte Escripture nous dit et nous raccompte
Que, tant que Dieu plus faict et plus hault l'homme
[monte,
Tant plus estroictement lui requerra le compte,
Et, s'il faut à compter, tant plus sera grant honte.

Dieu t'a donné raison, sens et entendement,
Force pour faire tout le sien commandement,
Voulenté pour fuir le maulvais mouvement;
Tu en rendras le compte au jour du jugement.

De tes nobles puissances as follement usé;
Ton temps as despendu et si as trop musé;
Pour ce es devant Dieu durement accusé,
Et Dieu t'a par raison paradis refusé.

Mais de ce qu'en peut mais ceste pouvre pouldrière,
Que la vermine assault par devant et derrière?
Dieu ne m'avoit donné puissance ne manière,
Où je puisse sans toy aller devant n'arrière.

La Chair ne peut sans l'Ame ne venir, ne aller,
Monter en paradis, n'en enfer devaller;
Sans luy ne peult ouyr, ne sentir, ne parler,
Ne les nudz revestir, ne le povre hosteller.

Mais, se l'Ame vouloit ouvrer en bonne guise,
Aymer nostre Seigneur et faire son service,
Elle menroit du tout la Chair à sa devise.
Et tu ne l'as pas faict; pour ce je suis mal mise.

De la sainte Escripture très bien il me souvient,
Qui dit que au dernier reveler me convient.
Helas! dure sera la journée qui me vient,
Quant peine corporelle perpetuelle devient.

L'AME.

Adonc c'est l'Ame mise en grant affliction :
Hé, pourquoy suis-je faicte de tel condiction,
Que je vivray tous ditz sans termination,
Puisque suis obligée à telle damnation.

Je tiens la beste mue à moult fort bienheurée;
Car, quant le Corps default, l'Ame est tost finée,
Pour ce me vaulsist mieux que fusse porcellée,
Ou du ventre ma mère au sepulchre portée.

LE CORPS.

Respons moy, dit la Chair, à ce que je demande :
Ceulx qui sont en enfer en si grant penitence,
Comme tu vas disant, ont-ils point d'esperance
De leur allegement ne de leur delivrance?

Les nobles, les gentilz, qui sont de hault parage,
Les riches, qui ont or et argent à oultrage,
Sans [sur?] les autres dampnez ont-il pas d'avantage,
Par or ne par argent, par sang ne par lignage?

L'AME.

La demande, dist l'Ame, est trop peu raisonnable;
Tous ceulx qui sont damnez ont paine pardurable,
Et selon la sentence de Dieu ferme et estable,
Que force ne pouvoir ne peult faire muable.

Se tous les religieux, prescheurs et cordeliers
Chantoyent tous diz messes et lisoyent psaultiers,
Et le monde donnast pour Dieu tous ses deniers,
Ne tireroyent une Ame de cent mille milliers.

Le diable est toujours en sa forsennerie;
De tourmenter les Ames luy prent tousjours envie,
Donne luy, prie luy, ton corps luy sacrifie,
Jà pour ce n'en auras ung grin de courtoisie.

Et des peines des riches(ses) te diray la manière :
Sans grace, sans espoir, leur peine est tout entière,
Et de tant com ilz furent de tant plus en arrière,
De tant souffrent-il plus pouvreté et misère.

L'ACTEUR.

Lors, quant l'Ame mettoit à parler toute (sa) cure,
Deux diables sont venuz, en leur laide figure,
Tant horrible visaige, tant grant contrefaicture
Qu'en n'en sçauroit trouver en livre n'en paincture.

Grippes de fer aguës entre leurs mains tenoyent;
Feu gregoys tout puant par leurs gueules gettoyent;
Serpens envenimez de leurs corps enyssoient
A bassins embrasez leurs yeulx semblans estoyent.

Dont chacun de ses deux getta sa trappe torte.
La povre Ame chargèrent, comme une beste morte.
Quant la très douloureuse entra d'enfer la porte,
[Durement se contrainct,] forment se desconforte.

L'AME.

Entre les mains des dyables à haulte voix s'escrie :
Secourez-moy, Jesus, très doulx filz de Marie ;
Ne considerez pas maintenant ma follie ;
Ayes mercy de moy par ta grant courtoisie.

LES DIABLES.

Quant ces deux ennemis ont ce mot entendu,
Crient : Dame musarde, trop avez attendu ;
Tout le temps de ta vie, tu l'as mal despendu,
Donnée est la sentence et le loyer rendu.

Doresnavant n'y vault riens plus crier et braire,
Car plus ne trouverez Jesuchrist debonnaire.
Maintenant te convient en ung tel lieu retraire
Où jamais ne verras soleil ne lumière.

L'ACTEUR.

A ces dures parolles, le preud'homme s'esveille;
S'il fut espoventé ne fut pas de merveille.
A tel vie mener du tout [il] s'appareille,
Dont de tous ses pechiez Dieu absoudre le vueille.

Tantost se joingt à Dieu et tous honneurs desprise,
Et de tous biens mondains perdit la convoytise.
Aux mains de [Jhesu]christ et à sa commandisse
Son corps et ame mect pour faire son service.

Tout le monde, dit-il, est plain de tricherie :
Car il tient en despit la bonne et saincte vie.
Vertu est, dist-il, vice, et sagesse folie.
Doncques est fol prouvé qui au monde se fie.

L'ACTEUR.

Cil qui veult estre au monde pour saiges homs tenu,
Fau qu'il ayt deniers, argent et or moulu.
Mais de ce luy souviengne que, quand sera venu
Au dernier de son compte, le gaing sera menu.

Les vertus du tout traient à la divinité,
Comme Foy, Esperance et dame Charité.
On les tient aujourd'huy pour une vanité.
Barat et tricherie sont en authorité.

On ne croit aujourd'huy ès amys Dieu sans gaige;
On ne prise une pomme la divine parage.
Jà ne seras tenu pour vaillant et pour saige,
Se tu ne scès honneurs ou se n'as grant lignaige.

Tu seras reputé vaillant et honorable
Se tu aymes flatteurs et tu tiens bonne table,
Salomon ne dit onques proverbe si veritable
Qui s'accordast aux tiens, soit mensong[e] ou fable.

Langue ne pourroit dire, ne penser cueurs humains,
Le nombre de tes frères, de tes cousins germains;
Mais, quant ne verront plus d'argent entre tes mains,
Ne te seront amys, ne cousins, ne prochains.

O delices mondains qui navrez la pensée,
Peu vous devroit priser raison enluminée,
Car estoupes au feu sont de plus grant durée
Que la saveur de vous, qui tant est desirée.

Qui pourroit par deniers achepter en sa vie
Sans vieillesse jeunesse et sans tache lignie,
Santé de corps tousjours sans nulle maladie,
Des delices acquerre devroit avoir envie.

De telle marchandise ne s'entremet la mort;
Jà par or que tu ayes n'auras à elle accord;
Riens ne te vault jeunesse, remède ne confort;
A la fin te convient arriver à son port.

En ce port trouveras doulente establerie.
Toutes les branches sont de matière pourrie;
Jà n'y trouveras homme qui soit joyeulx ne rie.
Cil qui vient à tel port toute sa joie oublie.

Faulceté maintenant est souvent coulourée,
Innocence est souvent à grant tort condampnée;
Mais adoncques chascun recepvera sa livrée,
Quant selon son merite sera sentence donnée.

Pour ce pry à celluy qui si justement livre,
Qui les biens et les maux a escriptz en son livre,
Qu'il me doint en ce monde si maintenir et vivre
Que m'ame à la mort soit de tous maulx delivre.

Amen.



MORALITÉ NOUVELLE

TRÈS BONNE ET TRÈS EXCELLENTE

DE CHARITÉ

Où est demontré les maulx qui viennent aujourd'huy au monde par faulte de Charité.

Et est ladicte moralité à xij. personnaiges dont les noms s'ensuyvent cy-après et premierement

LE MONDE	LE RELIGIEUX
CHARITÉ	LA MORT
JEUNESSE	LE RICHE AVARICIEUX
VIEILLESSE	ET SON VARLET
TRICHERIE	LE BON RICHE VERTUEUX
LE POUVRE	ET LE FOL

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti
Charitas patiens est, benigna est.
Ad Corinthios, xiij. cap.

Et à celle fin que puissons dire
Chose qui soit bonne et utile,
La grace Dieu demanderons;
Mais avoir ne la pourrions
Sans celle qui en est tresorière.
Nous luy feron donc prière
Qu'elle deprie son filz et son père,
Et pour ce luy presenteron
La noble salutation

Que Gabriel luy presenta
En disant : *Ave Maria.*
Charitas patiens est, *benigna est.*
Qui parleroit toutes les langues
Des hommes et aussi des anges,
Et charité ne auroit en soy,
Rien ne sçauroit, en verité.
Et qui sçauroit les propheties
Et congnoistroit tous les mystères
Qui oncques mais furent baillez
Et ditz des anciens pères,
Et charité ne auroit en soy,
Riens ne sçauroit, en verité.
Et qui auroit distribué
Ses facultez emmy les voyes
Et toutes depparties aux pouvres,
Et qui auroit baillé son corps
Pour ardre dedans et dehors
Par martyre, ainsi que propose,
Et charité n'auroit en soy,
Riens ne feroit, en verité.
En Dieu est toute charité,
Comme cela bien demonstré;
Il est venu souffrir pour nous,
Et s'a esté par charité.
De charité donc armez-vous.
Il est bien temps de deviser
Les personnaiges et nommer.
Je vous les veulx nommer à tous.
Je voys au Monde commencer.
Velecy bien riche habandonné.
C'est ung très beau mirouer ponr nous;
Mais encore n'a-il suffisance
Et bien peu faict recongnoissance

De celuy qui nous a faictz tous.
Monstrado :
Et de çà si est Tricherie
Que le Monde a faict et nourrye
Par son avarice et envie.
Et voicy ung Avaricieux
Et son varlet auprès de luy,
Qui de le servir est joyeulx,
Et voicy le bon Vertueux.
Et de cest aultre costé
Vous veulx monstrer [la] Pouvreté;
Et voicy la pouvre Vieillesse,
Qui est plaine de grant foiblesse.
Jeunesse, qui la doibt nourrir,
Povez veoir dancer et saillir,
Qui d'icelle ne tient pas compte,
Sinon en despit et en honte.
Et voicy ung Religieux
Qui de bien faire est moult joyeux,
Qui au Monde viendra prescher
Affin qu'il vueille delaisser
Tous les peschez qu'il a commis
Envers le roy de Paradis.
Voycy la noble Charité,
De quoy est la Moralité
Que present voulons demonstrer.
Il y a en une ruelle
La Mort, moult hydeuse et cruelle,
Qui viendra les gens ajourner
Pour aller devant Dieu compter.
Or vous ay-je tout advisé
Les personnages et nommé.
Si vous supplye humblement
Que vous nous donnez patience,

Et vous verrez presentement
Beau jeu, puisque le Fol commence.

LE FOL *commence en chantant.*

Rigolle-toy, rigolle, rigolle-toy, Robin.
Que vous en semble, mon cousin?
Vous semble-il bon, ce notaté?
Vrayement, vous avez bistoqué;
Je les prens sus ma conscience.
Hé dea, il n'y a point d'offense
Quant on se treuve de loysir.
Or paix, or me laissez choysir
Celle qui vient de faire ung pet.
Levez la main; vous l'avez faict;
N'en rougissez jà; a-vous honte?
Si estyés fille d'ung compte,
Si aurions tost faict le faict;
Par le corps bieu, en effaict,
Vous qui estes tant gracieuse,
Je gaige que vous estes foureuse :
Or, par sainct Jacques, je vouldroye
Que ton nez fut dedans sa roye.
Quant une femme mariée
A esté baysée ou hochée
D'ung autre que de son mary,
El doibt, pour chascune journée
Qu'el se faict donner la fessée,
Ung denier à saint Cultin.
Je parles aussi bien latin
Comme ung prebstre qui dit la messe.
Or parlez à moy, Trousse-fesse :
Se dedans ung lict, nu à nu,
Fusson couchez, fesse sur fesse,
Ung de nous deux seroit foutu.

Le Fol chante.

Il estoit bien malostru,
Sus goguelu,
De cuyder qu'elle fust pucelle;
El c'est faict tant bistoquer,
Tant janculer
Dessus l'herbette nouvelle,
Tourlourette, tourlourette,
Lyron fa.

CHARITÉ *commence.*

Monde, vueilles à moy entendre :
Venue suis de Dieu pour t'aprendre
A gouverner bien sagement
Les biens dont tu as largement
Par la grace de Dieu le père.
Car tu sçays bien, c'est chose clère,
Que Dieu nous dist en l'Escripture,
En l'Evangille nette et pure :
Dilige proximum tuum,
Dist Dieu, *sicut te ipsum.*
Doncques est-il nécessité
Que les biens dont tu as planté
Soyent departis bien saigement
Avecques bon gouvernement.
Pour ce faictz l'en bien ton debvoir,
Qui n'y ayt riens à reprouver
Quant tu t'en viendras devant Dieu;
Car il n'y aura pas de jeu,
Ou soit à gaing, ou soit à perte;
Payé seras de ta deserte.
Si me ditz ce que tu vouldras.

LE MONDE *commence.*

Dame, vrayment j'ay de bons draps,

Et des moutons et de la layne,
Et des bledz forment et de avoyne.
Mais encor ne suis pas content
Que je n'ay plus d'or et d'argent.
Je feisse une très grant chière,
Se je veisse ma gibissyère
Qu'elle en fust une foys emplye.
Mais d'une chose je vous prie,
Que me dissiez presentement
Qui vous estes et de quel gent,
Car point ne vous congnoys, sans doubte.

CHARITÉ.

Ha, Monde, Monde, je me doubte
Qui ne te soit bien reproché
Que tu ne tiens compte de moy.
Moult à toy je me suis offerte,
Et t'avoys bien la porte ouverte
De paradis, la haulte gloire;
Mais tu as bien aultre memoyre;
De moy tu ne tiens guères compte.

LE MONDE.

A peu que ne me faictes honte;
Dame, dictes moy vostre nom,
Et se j'ay excusation,
Je vous prie que je y soys ouy.

CHARITÉ.

Monde, saiches bien, mon amy,
Que l'on m'appelle Charité,
Celle qui pour l'amour de toy
Fist à Dieu humanité prendre
Et en la croix mourir et pendre
Pour toy rachepter des tourmens

D'enfer, où alloyent toutes gens
Et là tu estoys obligé
Par le faulx et maulvais peché
Que fist Adam, le premier homme
Quant il mordit dedans la pomme.
Encontre le commandement
De Dieu le père omnipotent.
Si te supply, mon doulx amy,
Que, se tu as vers Dieu failly,
Retourne vers luy humblement
Et garde son commandement.
Se tu l'aymes de cueur parfaict,
Il te pardonnera ton meffaict;
Se tu l'aymes, tu m'aymeras
Et voulentiers à moy seras;
Car saiche bien, en verité,
Qu'il ayme bien fort Charité,
Et je suis Charité, s'amye.
Si te requiers et te supplye
Que des biens dont je t'ay parlé
Que en faces ma voulenté.
De bien faire n'ays point de honte;
Je te feray rendre bon compte
Quant tu viendras au jugement.

LE MONDE.

Je vous mercye entierement;
Vous me faictes belle promesse.
Je vueil que soyés la maistresse
De moy et de trestous mes biens.
Je voys appeller [tous] mes gens,
Si en feray departement.

Pausa.

Ouez, ouez, toute ma gent,

Riches, pouvres, jeunes et vieulx.
Venez tous, vous ne povez mieulx.
Venez trestous à Charité,
A qui je suis habandonné,
Moy et mes biens, entierement.
Par elle le departement
De tous mes biens si sera faict.

VIEILLESSE *commence.*

Ou es-tu allé, Jehannet?
Hélas! où [donc] es-tu, Jeunesse?
Laisses-tu ta mère Vieillesse
Sy emprès toy mourir de fain?
Je n'ay mengé ennuyt de pain
Ne de chair, ne de nul potaige.
Le Monde à present a couraige
Que ses biens soient par Charité
Mis où il a necessité,
Et je n'ay maille ne denier.
Je ne puis jamais riens gaigner,
Et pour tant je te prie, mon filz,
Pense comme je t'ay nourryz
Quant tu estoys petit enffant,
Et que je te cherissoys tant
Que je ne m'en pov[o]ye souler
Bonnement de toy regarder.
J'estoye en peine nuyt et jour,
Et mettoys mon cueur en doulour,
Pour toy nourrir en paix et ayse;
Pour ce je te prie qu'il te plaise
Que de ce tu ayes souvenance.

JEUNESSE *commence.*

Vous avez bien malle attenance;
Que voulez-vous que je vous face?

Le grant diable d'enfer le sache.
Vous estes tant arriottée,
Et si parfaicte radottée,
Que se n'est que peine de vous.
Je prie à Dieu que malle toux
Vous puisse ennuyt estrangler.

VIEILLESSE.

Hélas! je t'avoys tant chier,
Et t'aymoys de si bon cueur,
Que une parolle de rigueur
Je ne t'eusse, à voir, jectée.
Mais aujourd'huy ne te scauroye
Si humblement parolle dire,
Que tu ne soys à me mauldire
Comme se fusse escumengie.
Je doibs bien estre au cueur marrie
D'avoir nourry tel nourriture.
Je ne sçavois pas l'adventure,
Ne que me debvoit advenir.

JEUNESSE.

Ennuyt te puisse veoir mourir!
Que vous faict l'en, diable le saiche!
Paister vous faulsist de fouasse
Et de rost et de vin claret;
Car vous nous faictes ung beau faict;
Nous en sommes bien advancez.
Pleust or à Dieu que vous fussiez
A fouyr avec les mulotz.

VIEILLESSE.

Hé, Dieu de paradis, quelz motz
D'un enfant de dire à sa mère.
Je m'esbahys que Dieu le père

Ne prent de toy quelque vengeance;
Car tu as toute ma chevance
Et tout, tant que je peulx finer,
Pour tant que ne puis mès aller,
Ne moy gouverner ne cheminer,
Me vouldroys-tu laisser mourir
De faim, de soif et de froydure?
Tu es bien de faulse nature.
Je ne demande seulement,
Sinon itel gouvernement
Que tu donnes à tes servans.

JEUNESSE.

Il a passé plus de troys ans
Que de vous n'euz denier ne maille;
Et si me coustez en fouaille
Plus de quarante soulz l'année,
Et si mangez belle escullée,
Je le vous dis aval la main,
Et si despensez plus de pain
Que tous les gens de nostre hostel.

VIEILLESSE.

Helas, mon filz, es-tu ytel?
Me reproches-tu ma despence?
Et je prens sus ma conscience
Que tu m'as cousté plus de francs
Que je n'ay à toy petis blancs.
Ne me vueilles pas reprocher
Ne mon boire ne mon menger,
Car il n'y a rien de par toy;
Dieu sçait bien que tu m'as cousté.
Et, quant je seroye d'Allemaigne
Venue ou du royaulme d'Espaigne,
Si seroys-tu tenu à moy

En la vertu de Charité.
L'evangille en faict mention :
Dilige proximum tuum.
Tu n'aymes ne Dieu ne moy ;
Tu n'aymes fors ta voulenté,
Qui est à ne me faire bien.

JEUNESSE.

Par ma foy, vous ne gaignez rien
A me venir aguillonner.

VIEILLESSE.

Et que ne faictz-tu ton debvoir
Ainsi comme tu le doibs faire ?
Tu sçez bien qu'il est necessaire,
Qu'il me convient ma vie avoir.
Vrayment, pas ne sers ung denier
Tu t'en vas boyre et galler
S'en de quoy tu deusses gouverner
Toy et toute ta famille.
Tu t'en vas jouer à la ville
Avecques d'autres larronneaulx,
Qui t'apprennent beaucoup de maulx,
Et aymes mieulx à les suyr
Que tu ne faictz à les fuyr.
Et pour ce, mon filz, je me doubte
Que ne tresbuchez lourdement
Par vostre faulx gouvernement ;
Gardez-vous en doresnavent.

JEUNESSE.

Il semble que je suis enfant,
Et que je ne sçay que je fais.
Ne vous souciez de mes fais
Non plus que je faictz de vous,
Car je n'en feray rien pour vous

Plus que je feroye pour mon chat.
Oseray-je aller à l'esbat
Pour ceste vieille redotée?
Qu'en très mal an soit-elle entrée,
Car elle vit trop longuement!

VIEILLESSE.

Ha, tu mourras meschantement,
Garson! M'as-tu encore mauldicte?
Par ma foy, tu n'en es pas quitte;
Tu es ung faulx traistre garson.
Ung beau lopin de mon baston
Tu auras, se je peulx attaindre.

JEUNESSE.

Je vous batrez jusques au jaindre,
Vieille, si vous en dementez.
Et, par Dieu, si vous me batez,
Je vous jouray d'ung aultre jeu;
Se ne craignisse aultre que Dieu,
Je vous ostasse le quaquet.

VIEILLESSE.

Hé, faulx garson, que t'ay-je fait?
Pour quel cause me maulditz-tu?
Je ne t'ai heurté ne batu,
Ne dit aulcune villennie.
Je te blasme de ta follie,
Mais c'est pour ton prouffit garder,
Et tu m'en deusses mieulx aymer.
Il pert bien que tu ne scez rien;
Tu faictz mal à qui te faict bien,
Qui est chose dyabolique.
Pourtant, je te prie, or t'aplique
A bien faire doresnavant.

Ne vueilles point estre gourmant,
Joueur de dez ne hasardeur;
Ne regnye point nostre saulveur;
Fay-moy raison comme tu doibz,
Et tu auras des biens assez.
Si tu n'en as, si en demande,
Ainsi que raison le commande,
Et bien te viendra et lyesse.

JEUNESSE.

Par ma foy, ma mère Vieillesse,
Ma femme ne laisseroys mye,
Et non feray-je ma mesgnye,
Mourir de fain pour vous repaistre.
Je ne suis pas du tout le maistre;
Vous savez bien comme il en va.

VIEILLESSE.

Tu dis vray ; je scay bien cela.
Ta femme est de toy la maistresse ;
Mais je vous ay baillé la gresse
De quoy vous estes gros et gras ;
Vous estes vestus de mes draps,
Et je meurs de froit et de fain.

JEUNESSE.

Tenez ceste croste de pain,
Et mengez, se voulez menger.
C'est quant que faictes que hongner ;
Vous estes toute radoptée.

VIEILLESSE.

Tu scez bien, s'elle n'estoit trempée
Que je ne la mengeroys mye ;
A grant peine mangez la mye,
Et tu me bailles ceste croste.

JEUNESSE.

El amollist quant on la toste,
Mengez-la et puis la tostez.

VIEILLESSE.

Quant tu tournoys en mes costez,
Pas ne cuydoye celle adventure.
Hélas, tant mainte creature
Est advenue comme je suy!
Hélas, je meurs à grant ennuy,
Je ne me sçauroys soustenir
A me gouverner, ne chevir,
Ne gaigner ung morceau de pain,
Et deussé-je mourir de fain.
J'ay bien perdu trestout mon temps.
J'avoye tant amassé de biens
A mes enfans et à mes hers
Qui me laissent menger aux vers;
Vermine, puces et poux
M'ont assailly de tous costez.
Helas, où es-tu, Charité?
Jeunesse, en deffaulte de toy,
Me laisse mourir en destresse.

CHARITÉ.

Monde, allons conforter Vieillesse;
El m'appelle piteusement.

LE MONDE.

Vous dictes vray, certainement;
Allon y, Charité m'amye,
Car, certes, el est esbahye
Quant el ne se peult gouverner.

Pausa.

CHARITÉ.

Vieillesse, Dieu vous doint bon soir,
Et vous doint bonne patience!

VIEILLESSE.

Dame, le Dieu de sapience
Vous gard et vostre compaignye!
Or me dictes, je vous supplye,
Qui vous estes et de quel gent,
Car je n'y voy pas clerement.
Mais, pour Dieu, qu'il ne vous desplaise.

CHARITÉ.

Vous n'estes pas trop à vostre aise,
Vieillesse, ma très doulce amye;
Mais, pour Dieu, ne vous ennuyez mye.
Je suis vertu de Charité,
Qui vous ay icy amené
Le Monde pour vous conforter.

LE MONDE.

Je suis venu vous apporter
Du pain blanc et du beurre frays;
Car bien sçay que n'y voyez mais.
Grant besoin avez de confort.

VIEILLESSE.

J'avoye bien desiré la mort;
Dieu me le veuille pardonner
Et vous vueille remercier,
Car vous m'avez bien confortée.
Jeunesse, mon filz, que j'avoye
Si ayse et si souef nourry,
A mon grant besoing m'a failly
Car il me laisse cy jeuner

Et moult grant besoing endurer.
En cest cornet cy m'a boutée,
Où n'a que vent, aussi fumée.
C'est sa femme qui le conforte,
Qui voudroit que je feusse morte.
De moy ilz sont tant ennuyez,
Et dient que je n'ay que procez,
Et que je suis toute puante,
Très orde et très mal advenante.
De me diffamer point ne cessent;
Ilz ne me chaussent ne me vestent.
Voicy trestoute ma vesture;
Mais ilz ont de belles fourrures,
Qu'ils ont achepté de mes biens,
Et je suis celle qui n'a riens,
Sinon povreté et douleur.

CHARITÉ.

Or merciez le Créateur,
Vieillesse, ma très doulce amye.
Vous avez la verge baillye
A voz enfans dont ilz vous batent.
Pourtant, s'ilz vous touchent ou frappent,
C'est du mesme vostre baston.
Vostre filz, qui est faulx garson,
Vous l'avez ainsi chastié.
Pourtant il est bien employé
Qu'il vous face assez de rudesse,
Car, en sa petite jeunesse,
Le laissiez faire en sa guise.
Il n'ayme ne Dieu ne l'église;
Il n'ayme fors esbatement,
Aller aux tavernez souvent
Avecques gens de mal affaire,

Qui à Dieu ne veullent complaire,
Et ce qu'il sçait lui ont apris;
C'est : *Cum sancto sanctus eris.*
S'il eust ensuyvy gens de bien,
De tout ce mal il n'en fust rien;
Et à ce l'avez soustenu,
Et ne l'avez contretenu
Ne chastié de son malfaict.
Plustost il eust eu de bon laict,
Quant il n'eust point ouy les messes,
Que une verge sur les fesses.
Moult en est d'ainsi advenus
Qui sont pouvres enfans perdus
Par deffaulte de chastiment.

VIEILLESSE.

Vous dictes vray, certainement,
Je l'apperçoy bien maintenant:
Il n'ayme pas bien son enfant
Qui ne le chastie de bonne heure.

LE MONDE.

Vrayement, on luy deust courre seure,
Au traistre garson Jeunesse,
Qui sa povre mère Vieillesse
Laisse mourir à tel vitay.

Il prent Jeunesse.

Vous serez en la mer gettay,
Faulx garson, traistre, larronnastre,
Et qui vous batist comme plastre,
L'on vous fist bien vostre debvoir.

JEUNESSE.

Voire dea! or allez chier.
Pour quel cause me batez-vous?
Me batrez-vous, vilain ordoux?

Pour quel cause me veux-tu batre ?

LE MONDE.

Pour ce qu'il a troys jours ou quatre
Que ta mère, qui t'a porté,
Qui tout est plaine de bonté,
Ne mengea ung morceau de pain,
Et est presque morte de fain,
Et si as ses bledz et ses biens
Et tous ses heritaiges tiens;
Ses rentes, ses possessions,
Tu as eu en toutes saisons;
Tu es gros et gras, riche et plain
De ses biens, et el meurt de fain.
Or regarde quel consciance.
S'el n'avoit en el sapiance,
Ce seroit assez pour mourir.
Et si te deust bien soubvenir
De la peine qu'el a soufferte
Pour te garder de toute perte.
Or regardez, Charité dame,
Se c'est pour luy grande diffame
Et qui lui convient reprocher.

CHARITÉ.

Je te prometz, mon amy cher,
Se tu as failly vers ta mère,
Si crie mercy à Dieu le père
Et à elle semblablement,
Et te gouverne sagement.
Croy le conseil de gens de bien,
Et tu ne fourvoiras en rien;
Tu es jeune, tu es bouillant;
Soys de bien faire desirant.
Tu mourras, il est tout certain,

Et ne sçays ennuyt ou demain.
Tu ne sçais l'heure de ta mort.
Certainement n'y a si fort,
Se de la mort estoit frappé,
Qui ne fust à terre gecté.
Or y pense, je te supplye.

JEUNESSE.

Ne vous en souciez, m'amye,
Car je sçay bien que j'ay affaire;
De cela vous avez beau taire,
Ne vous en debatez jà tant.

LE MONDE.

Hé dieux, que tu es bon enfant!
Que vendras-tu à bonne fin?
Il ne vist que de larrecin
Qu'il emble à sa pouvre mère.

CHARITÉ.

Jeunesse, je prie Dieu le père
Qu'il te doint grace de bien faire.

JEUNESSE.

Il vous vaulsist aussi bien taire,
Car pour vous je n'en feray rien;
Je garderay ce qui est mien
Et en feray à mon plaisir.

LE MONDE.

Je voy bien que c'est ton desir
Que Vieillesse meure de fain.

JEUNESSE.

Vous mentez comme ung faulx villain
Parmy le fons de vostre gorge;
Fais veu à Dieu et à sainct George

Se tu ne t'en repentiras,
Et bref l'heure tu mauldiras,
Ou j'en mourray dedans la paine.

LE MONDE.

Je feray ta fiebvre quartaine,
Faulx traistre, garson orgueilleux.
Ha! tant tu feras de grans deulx
Souffrir à la pouvre Vieillesse!
El peult bien gesir en sa cresche,
Et attendre son reconfort.
Tu luy avanceras sa mort
Par ton orgueil, ingratitude,
Et si te prometz que je cuyde
Que tu viendras à malle fin.

JEUNESSE *frappe.*

Voylà pour toy, vilain crabin,
Et encor n'estes-vous pas quitte;
Je payeray vostre debite,
Parbieu, ains que vous m'eschappez.

TRICHERIE *commence.*

Eh, par diable, c'est assez;
Jeunesse, tueras-tu le Monde?

JEUNESSE.

Par cel(uy) en qui tout bien habonde,
Je luy donray peine à souffrir;
Il m'a dit plus de vilennie
Que l'on n'en diroit à ung chien,
Et si n'ay pas maille du sien;
Mais j'en auray, je vous prometz.
Que parle à vous en secretz.
Tricherie, ma dame et maistresse,
Se très ort villain grosse fesse

M'a si très fort injurié
Que je vouldroye qu'il fust noyé;
Car il m'a dit, c'est chose clère,
Que je fais Vieillesse, ma mère,
Mourir de fain, aussi de froit.
Or esse ce que chascun soyt?
Je luy fais trestout son plaisir,
Et, tant qu'elle se veult gesir,
Je la laisse dedans son lict,
Et si plus est qui ne luy chiet
De tous les biens de la maison,
Pas ung morceau de venayson
Je n'auroye d'où el n'est sa part.

TRICHERIE.

Voylà bien ung meschant quoquart
Qui vous dit tant de desplaisir;
On l'en fera bien repentir,
Jeunesse, si vous me croyez,
Et de ce ne vous esmayez,
Car, puisque vous fiez en moy
Et que c'est vostre volunté
Que je soys de vostre famille,
Oncques ne trouvastes de fille
Comme je suis pour vous servir.

JEUNESSE.

Par ma foy, j'avoye grant desir
Que vous feussiez de ma partie;
Et, par bieu, vous estes m'amye
Et serez tant que je vivray.

TRICHERIE.

Or vrayment je vous bayseray,
Jeunesse, et vous m'acollerez.

JEUNESSE.

Jamais de moy ne partirez,
Certes, tant que je soyes en vie.

Jeunesse accole Tricherie.

Hé, Tricherie, Tricherie,
Riens ne crains plus en plaiderie,
Puisque nous sommes assortez;
Nous beurons dessus les costez
Au Monde avant qu'il soit ung an.

LE MONDE.

Du mal monseigneur saint Jehan
Puisse estre se garson saisy!
Et, se le sergent fust icy,
Bouter le feisse (de)dans la gaulle.
Il m'a escorché ceste espaule;
Je pense qu'elle soit desnouée.

TRICHERIE.

Jeunesse, le Monde gorgée;
Je luy voys donner ung maintien.

JEUNESSE.

Helas, c'est tout ce qui me tien
Et aussi que mon cœur desire.
Se hors du pays m'en debvoys fuire,
Si en auray-je vengement.

Pausa.

TRICHERIE.

Tu as baillé adjournement,
Monde, à l'encontre de Jeunesse;
Tu dis que sa mère Vieillesse
Il faict mourir de fain et froit.

LE MONDE.

Et n'esse ce que chascun soit?
Le faict se montre, regardez.

TRICHERIE.

Par ma foy, vous l'amenderez
Et vous coustera de l'argent.

LE MONDE.

C'est la coustume de present
Qui est batu l'amendera.
Hélas, tant le diable fera
Grant feste au jour du jugement,
Et cuyde que bien largement
Il en aura d'yteulx garsons.

TRICHERIE.

Je croy que assez en trouverons
D'iteulx paillars truandeaulx,
Mais ilz feroyent beaucoup de maulx,
Vrayment qui ne s'en guetteroit,
Et qui ne se subtilleroit
A ce guetter de leur malice.
Pourtant, Monde, est-il propice
Que je demeure avecques toy.
Je te prometz en verité,
Je te serviray loyaument.

LE MONDE.

Hau, Tricherie, certainement,
Je n'ay cure de voz promesses.
A ung sourt ne fault point deux messes.
Je vous dirai en brief langaige
Charité, qui est bonne et saige,
Me conseillera qu'est affaire.

TRICHERIE.

Or par le sang que Dieu fist faire,
El te mettra à povreté.
Or, vrayment, j'ay pitié de toy.
Charité est de telle nature
Que des biens du monde n'a cure;
El te fera tout departir
Et en la fin de fain mourir,
Tout ainsi comme faict Vieillesse.
Qui n'a rien n'a point de lyesse,
Et aussi n'est à rien prisé
Plus q'ung pot de terre brisé.
Qui est riche est honnouré;
L'en dit qu'il a bien labouré,
Et qu'il est très homme de bien.
L'en se moque de qui n'a rien,
Et l'en dit: c'est ung fol meschant;
Et pource je t'en dis autant
Pour l'amour de toy, sur ma vie.

LE MONDE.

Vrayment, dame, je vous mercye,
Car vous me dites verité.
Mais j'ayme trestant Charité
Que oncques chose n'ayme tant.

TRICHERIE.

Par mon ame, tu es meschant;
Car si tu queroys à menger,
Elle ne te donroit pas ung denier
Ne tous tes voisins aussi bien.

LE MONDE.

Vrayement, vous ne mentez de rien.
De cela ay bien congnoissance;

Mais Charité a tel puissance
Qu'el[le] peult ouvrir paradis
Et y mettre tous ses amys,
Par quoy je la doibs bien aymer,
Et je ne la pourroye garder
S'avecques moy demouriez.

TRICHERIE.

Par ma foy, vous ne pourriez;
Car de son hostel je n'ay cure.
Mais tu as la teste trop dure.
Je t'enseigne la voye bien ample.
Regarde-moi ses avocats,
Qui sont fourrez comme prelatz,
Marchands de draps et taverniers,
Et gens de quelconques mestiers,
Marchands de vaches et de bœufz;
Ilz jureront Dieu pour deux œufz,
Le pouvre peuple en decepvant.
Il n'est point marchand qui ne ment,
Et, pour te dire la verité,
Ilz n'ont denier que de par moy.
Voicy Jeunesse qui t'assault,
Qui est fort, orgueilleux et bault.
Tu n'as garde d'avoir honneur
Se je ne suis de ton conseil.
Il te donnera grant ennuy.

LE MONDE.

Vrayment, je suis tout esbahy,
Car (tres)tout cecy que m'as compté
Est presque toute verité.
J'ay advisé tout clerement
Que me conseillez loyaument;
Vous serez de ma portion,

Et puis en la fin compteron.
Or vous en allez, Charité,
Car vous ne serez plus à moy.
Allez-vous en, ma doulce amye,
Car o moy sera Tricherie
Tout le demourant de mon temps.
Par elle amasseray des biens,
Plus que de par vous la moytié.

CHARITÉ.

Ha, Monde, j'ay de toy pitié.
Les bons biens espirituelz
Tu laisses pour les temporelz;
Mais saiches bien certainement,
Se tu ne les as loyaument
Et de bonne acquisition,
Eternelle dampnation
Te feront donner en la fin.
Monde, ne soys jà trop enclin
D'avoir des biens oultre mesure;
Car ce sera grande adventure
Si tu n'en sçays bien compte rendre;
Et tu doibs sçavoir et entendre
Qui t'en convendra rendre compte,
Ou soit à droit, ou soit à honte,
Dont se seroit pour toy follie
De les avoir par tricherie;
Car ce seroit grant larrecin
D'avoir les biens à son voysin
Par tricherie ne par cautelle.
Mais honnorable vie et belle
Maine, et selon ton estat,
Et se Jeunesse te desbat,
Ou face quelque extorcion,

Adjourne lay devant Raison,
Ou devant nostre seur Justice,
Qui pugnicion bien propice
En fera, si tu la veulx croire.

JEUNESSE.

Vrayment, je veulx aller en guerre,
Car du Monde prendray vengeance.
Je lui donray ung coup de lance
Qui sera si estroict assis
Que mieulx il s'aymast mort que vifz;
Je vous en faictz bonne promesse.

CHARITÉ.

Entendez, mon beau filz Jeunesse,
Ne soyez pas si à loysir
Que vous faciez tout le plaisir
De ce que vostre cueur desire.
Mais croyez la sainte Escripture,
Et y mettez bien vostre cure
A faire ce qu'el vous commande.
Car saichez que Dieu ne commande
A nul que toute volunté
En la vertu de Charité,
En gardant ses commandemens
Comme bons et vrays chrestiens.
Et, se vous le faictes ainsi,
Je vous prometz et [vous] affy
Que vous viendrez à bonne fin.
Ne vivez point de larrecin,
Mais vivez de loyalle vie,
Et ne croyez pas Tricherie,
Car elle est moult fort decevable
Et serviteure du diable,
Et fille de grant Avarice,

Qui fit dampner le maulvais riche;
Et si fist Cayn et Judas;
Et pour tant ne la croyez pas.
Soyez saige et vertueulx,
Et en la fin serez joyeulx.
Tousjours soyez à Dieu fiable.

TRICHERIE.

Or vous taysez, de par le dyable,
Et allez prescher aux hubans
Et ès bestes qui sont aux champs.
Vous n'estes qu'une enchanteresse;
Maulgré vous seray la maistresse
De Jeunesse, aussi du Monde.
Car vrayement il n'y a homme au monde
Qui les sceust si bien apoinctier
Comme moy, car c'est mon mestier.
Il n'est discord que je n'apoincte,
Et de toute part suis acoincte;
Aussi je vous appointeray;
S'il est mestier je plaideray
Et demerray bien le procès,
Et si seray des deux costez.
Nous troys irons à la taverne;
C'est le lieu où je me gouverne,
G'y suis plus aise qu'au moustier
Pour ces plaidereaulx appoincter.
Ne vous souciez plus de rien,
Vous deux vous appoincteray bien.
Faisons grand chère tous ensemble.
Mais, vrayment, tout le cueur me tremble
De celle dame Charité;
El a dit de moy villennye,
Et pour tant, vous deux, je vous prye,

Boutez la hors d'icy entour,
Et qu'el se garde du retour.
Voyse s'en, par diable, bien loing,
Ou qu'on luy tortera le groing
Si bien que la merde y viendra.

JEUNESSE.

Pendu soit-il qui s'en faindra,
Car je suis content qu'el s'en voyse.
El nous a esmeu plus de noyse
Avecques ma mère Vieillesse;
Voyse ce, car d'elle n'ay cure.

LE MONDE.

Vrayement, je crains bien l'adventure
De la mettre hors de ceans,
Car el m'enseignoit tant de biens
Que oncques ne vis si belle chose;
El est plus doulce que une rose.
Bonnement ne la doy chastier.
Mais puis que je suis du mestier
Et de la court de Tricherie,
Je m'accorde qu'ele soit charie.
Jeunesse, allez la chasser.

Pausa.

JEUNESSE.

Or pensez de vous recourser,
Et tirez pignolles avant.
Allez vous en bien tost courant
En la terre des Sarrazins;
Vous y bevrez de très bons vins.
Allez y, que plus ne vous voye;
Car Tricherie vous y envoye,
Et si faict le Monde, sans doubte.

CHARITÉ.

Ha, Jeunesse, tu n'y voys go[u]tte:
Le Monde et toy estes soulliez
De Tricherie et aveugliez.
Mais saichez bien, ung temps viendra
Que Tricherie vous trichera;
Tricherie fait son mestier
Son maistre triche(rie) le premier.
Quant el veult tirer en son parc,
El met deux flechez en son arc.
Sa langue est de telle manière,
Comme est d'ung coutel à tripière,
Car il trenche des deux costez.
Pour tant ceulx sont bien abusez
Qui s'abusent de Tricherie.
Ha, Monde, je ne cuydoye mye
Que tu me voulsisses laisser.

JEUNESSE.

Allez vous en ailleurs prescher,
Car icy perdez vostre paine;
Se n'est pas ce qui nous amaine
Que d'ouyr vostre preschement.
Allez vous en bien vistement
Avec les hermites des boys.

CHARITÉ.

Adieu, Monde, adieu, je m'en voys;
Adieu tous, amont et aval;
Adieu France, en especial;
Adieu la pouvre Normendie;
Je suis doncques de toy chassie:
Tricherie en est la maistresse.
Hélas! Monde, où est la promesse
Que tu as faicte à Dieu le père

Dedens l'Esglise nostre mère
Que tu receupz l'huille et le cresme
Dessus les saincts fons de baptesme?
Où sont les dix commandemens
Que Dieu t'a donnez à garder?
Ceulx ne sont pas bons chrestiens
Quant ilz n'en font bien leur debvoir.
Ha, Tricherie faulse et mauvaise,
Tu as esmeu une grant noyse
Au Monde, qui luy sera chière.
Ha, Monde, tu vas par empire
Quant tu ne pensez à ta fin.
Tu n'entens pas bien ton latin,
Qui tant est doulx, bon et propice,
Au desrain de la saincte espistre:
Opera enim illorum
Et en cecy a deux beaux motz,
Où il a: *sequantur illos*,
Et tu t'en vas à Tricherie,
Qui de trestout mal est remplye.
Tout premier el est mocqueresse,
Et avecques ce menteresse;
En el n'a point de feaulté,
Certes, non a il de beaulté;
El parjure Dieu et Marie
Pour approuver sa menterie.
Son regard si est decepvant,
Car el mort les gens en riant.
Par elle c'est meue mainte meslée.
Que mauldit[e] soit la dampnée!
Et si a faict mourir maint homme;
Pour dire vray, trestout en somme,
El a faict faire par iceulx
Cinq cens mille pechez morteulx,

Pource la doibt l'en bien fuyr
Qui tant de maulx fait advenir.
Le Monde en est si fort esprins,
Qui n'y a mais père ne filz
Qu'ilz n'essoyent à tricher l'ung l'autre.
Helas ! Tricherie les espeaultre
Et escorche de toutes pars,
Et le dyable, par ses faux ars,
Les tient en sa subjection;
Devant nos yeulx nous le voyons.
Il n'y a frère ne cousin
Qui ne se boute en plaiderie
Par le conseil de Tricherie,
Et mettre leur cueur et couraige
A s'entrepourchasser dommaige
Et s'entrehayent jusques à la mort.
Ha, Tricherie, tu fais grant tort
Au filz de Dieu le créateur,
Qui tant avoit eu de douleur
Pour le monde tirer d'enfer,
Et de rechief luy veulx bouter.
Tu fais à Dieu grant desraison.
Je veulx aller à la maison
De ce riche avaricieulx.
Si ne sera pas fort joyeulx,
Comme je croy, de ma venue ;
Mais pourtant je suis tenue
De le conseillier à bien faire.

Pausa. — Elle s'en va.

Sire, le doulx Dieu debonnaire
Vous vueille garder corps et ame.

LE RICHE AVARICIEULX *commence.*

Hé, Dieu gard celle belle dame,

Que demandez-vous, belle amye?

CHARITÉ.

S'il vous plaist que je soy logée
O vous, sire, pour l'amour de Dieu.

L'AVARICIEULX.

Par mon serment, il n'y a lieu
Ceans où l'on vous sceust loger.

CHARITÉ.

Je ne vueil boire ne manger,
Ne aussi rien avoir du vostre;
Monseigneur saint Pierre l'apostre
M'envoye o vous pour demourer.

L'AVARICIEULX.

Or pensez de vous en aller,
Car je n'ay que faire de vous.
Or, voire dea, qui estes-vous
Qui voulez demourer o moy?

CHARITÉ.

Je suis vertu de Charité,
Qui viens, pour vostre saulvement,
Vous donner bon enseignement,
Fors qu'il ne vous vueille desplaire.

L'AVARICIEULX.

M'amye, je n'ay de vous que faire;
Allez vous en sans plus attendre,
Rien ne me sçauriez apprendre;
Je sçay plus que vous ne sçavez.

CHARITÉ.

Sire, pour Dieu, or m'entendez;
Je vous diray deux motz de Dieu

Qui moult vous pourront tenir lieu
Pour la vostre salvation.
En l'evangille nous lisons
Et nous dist ainsi : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*
Ceste evangille icy
Dicte de Dieu pour celle cause,
Et qui bien gardast celle clause,
Pas ne fust le monde entaché,
Comme il est, de mortel peché.
Pourtant, mon amy, je vous prie,
Que vous soyez de bonne vie
Et vous gardez de damnement;
Mais aymez Dieu parfaictement,
Et pour l'amour de luy donnez
De telz biens comme vous avez
A ceulx qui ont necessité,
En la vertu de Charité.
Ne vivez pas comme les bestes
Gardez et honnorez les festes;
Ne jurez pas Dieu ne les sainctz,
Car moult vous en vauldriez mains
Ne soyez pas fornicateur,
Et craignez Dieu le createur;
Fuyez la faulce plaiderie,
Et vous gardez de Tricherie,
Car el est faulce et dangereuse.

L'AVARICIEULX.

Par ma foy, elle est gracieuse,
N'en dictes point de desplaisir.
Vous seriez trop à loysir
Devant moy de la diffamer,
Car je vous faictz bien assavoir

Que je l'ayme parfaictement;
Et si prens dessus mon serment
Que vaillant deux oeufz je n'ay mye
Que tout ne soit de Tricherie.
Pour tant je la doibz bien aymer.

CHARITÉ.

Amy, je te faictz assavoir
Que ce que tu as de par luy
N[e] est point loyaulment gaigné,
Et en auras grant compte à rendre.

L'AVARICIEULX.

J'ay plus de cent francs à despendre
De par elle (par) chascune année,
Et, par mon serment, je n'avoye
Pas ung blanc se n'eust esté elle,
Et si vous prometz que c'est celle
Par qui j'ay le plus de ma gaigne;
En especial au dymenche,
Et à toutes les haultes festes
J'achettes et y vens des bestes,
Et y fais de très bons marchez
En la taverne, quant g'y suis,
Et là est dame Tricherie,
Dessoubz ma robbe bien mussie;
Mais toutes gens ne la voyent pas.
Et pourtant je vous dy le cas;
Ne la vueillez point diffamer.

CHARITÉ.

Amy, je te faictz assavoir
Que tu pèches mortellement
Quant tu vas mettre empeschement

Au dymenche et haultes festes,
Et sont tous ceulx plus folx que bestes
Qui les empeschent nullement;
C'est de Dieu le commandement
Que l'en doit les festes garder.

L'AVARICIEULX.

Dame, je te fais assavoir
Que c'est le jour de la sepmaine
Où j'ay voulentiers plus de peine
Que au dymenche en marchandise;
Car il y a grant gourmandise,
Et là je fais bien à ma guyse.

CHARITÉ.

Que dis(-tu)? Vas-tu point à l'eglise?

L'AVARICIEULX.

Ouy, dea! j'y ay bien affaire
A chose qui m'est necessaire:
C'est pour parler à mes marchans;
J'y parle plus ayse qu'aux champs,
C'est la cause qui plus m'y maine.

CHARITÉ.

Helas, tu y pers bien ta peine.
Or me dy, où est ta creance?

L'AVARICIEULX.

En ung grant pot plain de chevance,
Que j'ay enfouy dedans terre.
Mais j'ay si grant peur de la guerre,
Que je ne le sçay où mussier,
Et aussi d'ung larron furtier
Qui est de ces pays environ.

Non, pourtant je say bien son nom,
Mais je ne le nommeray mye,
Car il est des gens Tricherie;
Nous sommes tous deux d'ung tinel;
Il a faict maint cas criminel
Par quoy je le crains plus, sans doubte.

CHARITÉ.

Hé, riche fol, tu n'y voys go[u]tte.
Soys vers Jesus du cueur enclin;
Rens à chascun ce qui est sien.

L'AVARICIEULX.

Par ma foy, je n'en feray rien.
Je seroys plus sot q'ung homme yvre.
Voulez-vous que je me delivre
De mon tresor et de mes biens?

CHARITÉ.

Or me dy, comme sont-il tien[s],
Et comme tu les as acquis?

L'AVARICIEULX.

A marchander à mes voysins
Quant quelque chose avoyent à vendre,
Tel marché comme vouloys prendre.
Je l'avoye trestout à mon taulx,
Car ilz avoyent besoing d'argent;
Et ce qui valloit des francs cent,
Je l'avoye pour une dizaine;
A ce ne perdoye pas ma peine.

CHARITÉ.

Vrayement, tu ne fusses pas digne
D'estre parmy les gens de bien.
Helas, bien voys que tu n'as rien

Que tout ne soit de larrecin :
Car tu as ton pouvre voysin
Deceu et frauldé par ta vie
Et par ta faulce Tricherie.
Or me respons en verité :
Eusses-tu bien voulu qu'à toy
Eust faict comme tu as à lui?

L'AVARICIEULX.

Et, par Nostre Dame, nenny ;
J'en seroye bien cour[rous]sé.

CHARITÉ.

Donc esse pour toy grant peché
De l'avoir ainsi abusé.
Mais, certes, tu t'es abusé
Mille fois plus que tu n'as luy ;
Car ceulx qui ont rien de l'autruy
Par manière de larrecin,
Ilz seront dampnez en la fin
S'ilz n'en font satisfaction.
Or retiens bien ceste leçon,
Mon amy, je le te requiers.

L'AVARICIEULX.

Et vous ne faictes que hongnier.
N'ont-il pas le sens de nature?
Il n'a rien qui ne s'adventure.
Chascun doibt gaigner quant il peult;
L'on ne gaigne pas quant l'on veult.
Il ne m'en chault d'où l'argent vienne;
Mais, une foys que je le tienne,
Il n'a garde de m'eschapper.
Je suys tant ayse à le compter
Que je n'ay point d'aultre plaisance.

Il n'est plaisir que de chevance.
Je voys se pouvre malheureux :
Mais il est toujours tant honteux !
Il meurt de froidure et de fain.
Demy le temps n'a pas de pain ;
Il n'a rien, par sa soterie.

CHARITÉ.

Helas, c'est par ta tricherie,
A mon advis, certainement.
Il a ung povre vestement,
Je ne sçay qui lui a baillé ;
Mais, vrayement, il est bien taillé
Pour mourir de froit cest yver.

Pausa.

Pouvre meschant, or me dy voir :
Qui t'a donné ces grans robilles ?

LE POUVRE MESCHANT *commence.*

Pas ne les ay pour des quoquilles ;
Ilz m'ont cousté de bon argent.
Dame, saichez certainement,
Ilz m'ont cousté deux escus d'or
De ce marchant, et plus encor.
Car o luy servy deux journées,
Et si luy ay fait des corvées
A mon advis plus de quarante,
De quoy je n'eus onc, je m'en vante,
Pas la value d'ung petit blanc ;
Si en a-il eu plus d'ung franc,
Vrayement, s'il me faisoit raison.

CHARITÉ.

Helas ! et pour quelle achoison
Veulx-tu sa peine retenir ?

Le vouldriez-tu faire mourir
De fain, et sa pouvre famille?
N'as-tu pas ouy l'Evangille :
Dilige proximum tuum.
Tu es bien ung parfaict larron,
Qui sa peine veulx retenir,
Et devant toy le voyr mourir
De fain, et sa povre mesgnye.

L'AVARICIEULX.

Et, dame, par saincte Marie,
Il a menty maulvaisement.
Si m'a servy aulcunement,
Je l'ay bien payé de sa peine.
Je luy ay presté de l'avoyne,
Du bon seigle et du fourment,
Et si ay-je de bon argent,
Et doncques n'est-il pas tenu,
Pour tant que luy ay bien acreu,
De me donner deux ou trois jours?

CHARITÉ.

Nenny; tu l'entens au rebours.
C'est droicte puante usure.
Tu es faulx et maulvais parjure;
Car sainte Eglise te deffent
Que tu ne prestes nullement
Pour en avoir quelque loyer.
Sinon, Dieu te sera droicturier.
Et tu as eu de ce povre homme
Bien près d'autant comme la somme
Se montoit quant tu lui prestas.

L'AVARICIEULX.

Par bieu, tu t'en repentiras,

Villain : en as-tu faict complaincte ?
Se de Charité es accointe,
Par ma foy, pas ne le seray,
Et se jamais il vient taillé,
Par mon serment, tu la payeras.

CHARITÉ.

Ha, faulx riche, tu le feras
Mourir, par ta grant avarice.
Tu yras o le maulvais riche
En enfer, se tu te maintiens.
Tu n'as plus de foy que les chiens ;
Tu ne crains ne Dieu ne sa mère,
Et je te dis, c'est chose clère,
Que, se tu prens de luy vengeance
Par ta force, par ta chevance,
Plus que raison ne peult porter,
A tous les diables en enfer,
T'abandonnes entièrement.

L'AVARICIEULX.

Je vous jure, par mon serment,
Que je luy feray desplaisir.

CHARITÉ.

Jà, se Dieu plaist, n'auras loysir
De luy faire oultre raison.
Plus ne veulx estre en ta maison,
Car tu es de maulvaise vie.
Tu ne veulx sinon Tricherie
Et trestoute deception.

TRICHERIE.

Vuidez tost, il en est saison.
Que venez-vous faire ceans ?

CHARITÉ.

Je y avoys apporté des biens
Du benoist Dieu et de sa grace;
Mais je n'y ay peu trouver place
Où je les puisse avoir logez;
Car il y a tant de pechez
Par tous les lieulx de la maison,
Qu'à grant peine trouveroit-on
Lieu ou place où je puisse mettre
Une seulle petite lettre
De la digne sainte Evangille.
Tricherie, tu es tant subtille
De l'engin du dyable d'enfer,
Qu'à peine te peult eschapper,
Qui oncques est en tes lyens.

TRICHERIE.

J'en ay d'advocatz et sergens,
Et de gens de trestous mestiers,
Plus de cinq cens mille milliers.
Je faictz ses sergens recorder
Faulcement, pour plus en avoir
Qui n'en chiet de leur juste pris.
Les advocatz font encore pis,
Car ilz prennent de tous costez;
C'est ce de quoy sont tant rentez.
Il ne leur chault qui perde ou gaigne,
Mais que force d'argent leur viengne.
J'ay encor plus de ces marchans
Qui se parjurent pour deux blancs
A leur marchandise gaigner;
Si feroient il pour ung denier,
Et si ay sur eulx tel pover
Que je les feroys parjurer

Plus de cent fois en une place
Pour vendre ung bœuf ou une vache.
Aussi fais-je à ces taverniers
Qui ont les vins en leurs seliers,
Où ilz mettent belle fontaine;
O moy ne perdent pas leur peine,
Car le vin dure longuement
Et en assemblent plus d'argent.
J'ay partout grande seigneurie.
Ce n'est pas la charbonnerie
Qui trestout ne tienne de moy;
Encor, si je puis, en auroy.
Si en ay-je de tous mestiers,
Se ne sont les loyaulx mouniers;
En eux je n'ay pas grant regret,
Car ils emplent bien leur godet.
Bien doibs mener une grant joye:
Je suis de trestous honnorée;
Aussi seray-je la maistresse.
Charité, je vous fais promesse,
Se de briefz ne vous en allez,
En mesprison vous trouverez.
Allez-vous en appertement.

CHARITÉ.

Je ne te crains rien nullement,
Ne toy, ne toutes tes menasses.
Mais j'ai grant paour que tu ne faces
Le Monde, par ta grant trahyson,
S'en aller à perdition.
Hé, je prie Dieu le droicturier
Qui luy plaise le radressier,
Car il est bien fort desvoyé;
Tu l'as faulsement conseillé,

Et il est bien fol de te croyre;
Il en aura ou mort ou guerre;
Car je scay bien certainement
Que Dieu en prendra vengement,
Et de toy, Avaricieux,
Une fois seras douloureux
Que tu n'as mis raison en toy,
Et que tu n'as faict loyaulté
Partout où tu la debvois faire.
Tu desires tout le contraire
De tout ce qui est prouffitable.
Tu renonces Dieu pour le dyable,
Car tu ne veulx point Charité,
Et non fais-tu de loyaulté;
Tu ne veulx sinon tricherie
Et te vivre de pillerie,
De lar[re]cins et de forfaictz,
Qui sont contraires à la paix
De Dieu et de sa saincte gloire.

LE POVRE.

Charité, je vous di encoire
Qu'il m'a faict tant de ruderies
En l'assiete de ses tailles
Que toutes les m'a faict payer,
Et si n'en eusse osé grousser,
Pour cause que je lui debvois,
Pour avoir de luy pacience.

CHARITÉ.

Hé Dieux, hé Dieux, quel pacience!
Quel amour c'est à son prochain
A ung homme qui meurt de faim
Aller gourmander sur ses biens!

L'AVARICIEULX.

Allez vous en hors de ceans,
Malle grace puissez (vous) avoir!
Plus ne vous vueil ouyr parler;
Allez vous en appertement.

CHARITÉ.

Tu t'en yras à dampnement,
Se tu ne changes ton vouloir.
Meshuy ne t'en veulx plus parler;
Dieu te doint grace de bien faire.
Allon en ung aultre repaire,
Povreté, mon très doulx amy;
Cest avaricieux icy
Se gouverne trop mallement.
Nous deulx yron presentement
Chieulx le bon riche vertueulx.
Je sçay bien qu'il sera joyeulx
Grandement de nostre venue.

LE POVRE.

C'est le meilleur dessoubz la nue
Pour reconforter pouvre gent.
Il me faict gaigner de l'argent
Et me donne encor de ses biens,
Et si vous ditz que povres gens
Y arrivent de tous costez,
Et s'en vont tous reconfortez
Des biens qui sont à la maison.
Et tousjours est en oraison.
Oncques ne vy plus belle chose.

CHARITÉ.

Le sainct esprit en luy repose
Qui se tient en son sainct service.

Son cueur n'est point en avarice
Comme sont ceulx de ses tyrans
Qui de piller sont desirans,
Et rapinent de toutes pars.
Au feu d'enfer ils seront ars,
S'ilz ne s'advisent de bonne heure.

LE POVRE.

Dame, voicy où il demeure,
S'il vous plaisoit à luy pârler.

CHARITÉ.

O luy je me vueil reposer,
Et demeurer doresnavant;
Puisqu'il est à Dieu son servant,
Jamais ne partiray d'o luy.

Pausa. Elle entre.

Dieu vous doint bon jour, mon amy,
Honneur, sancté et bonne vie.

LE RICHE VERTUEUX *commence.*

Ha, Charité, ma doulce amye,
Vous soyez la très bien venue,
Je vous cuydoye avoir perdue
Par celle faulse Tricherie.

CHARITÉ.

Je suis du Monde très marrie;
Car à elle c'est habandonné.

LE RICHE.

Helas! il est bien affolé
De soy fier en Tricherie;
Il ne luy fault que plaiderie
Et que toute deception.
Celluy qui souffrit passion
Vueille son couraige changer.

CHARITÉ.

Or entendez, mon amy chier,
Voicy se pouvre malheureux :
Le faulx riche avaricieulx
L'a pillé par sa tricherie,
Tant qu'il ne peult avoir sa vie,
Et si travaille nuyt et jour,
Tant que c'est pitié et doulour.
Ne luy ne toute sa famille
N'ont pas vaillant une quoquille.
Le faulx riche, par sa cautelle,
Luy a vendu ceste quotelle,
Bien la value de deux escus.

LE BON RICHE.

Helas ! se ne sont que pertus,
Et ne vault point, à mon advis,
Deux blancs de monnoye de Paris.
Vrayement, il a faict grant peché,
Car il a son voysin trompé
Et l'a deceu bien lourdement.

CHARITÉ.

Mon amy, certes, il convient
Que par vous soit reconforté.
Vous voyez sa necessité ;
Il est honteux à demander,
Et si ne veult point truander
Ne demander, s'il n'a besoing.
Il n'est [ne] de près ne de loing
Que ne voye comment il luy est.

LE BON RICHE.

Charité, je voy bien que c'est.
Mon bon frère, despouille toy,

Et, pour l'amour de Charité,
Te donne ceste robe linge.
Tu es pelu comme ung cinge,
Tant es descheut en povreté.
Tien ceste robbe, affiube toy,
Pour l'amour de Dieu, nostre père.

LE POUVRE.

Je vous remercye, mon doulx frère,
Vous me donnez ung beau present;
Celuy qui fist le firmament,
Mon frère, vous le vueille rendre;
Et, vrayement, j'ay honte de prendre
Ainsi largement de vos biens.

LE BON RICHE.

Mon amy, ilz ne sont pas miens,
Ilz sont à Dieu le createur;
Je n'en suis que le serviteur,
Pour loyaulment en disposer.
Dieu m'en doint faire mon debvoir,
Si bien que j'en rende bon compte,
Que (je) ne puisse pas avoir honte
Quant je viendray devant mon maistre.
Mon amy, il vous fault repaistre
Et menger du pain de ceans.

LE POUVRE.

Ha, sire, j'ay tant de voz biens,
Qu'il n'est homme qui le sceust dire.
Je prie au doulx Dieu, nostre sire,
Qui vous vueille remercier.

LE BON RICHE.

Ne vueillés pas multiplier
Ne faire louenge en la ville

Que t'ay donné ceste robille.
Louenge ne veulx ne honneur,
Sinon de Dieu, le createur,
Par qui j'ay les biens de sa grace.

LE POUVRE.

Sire, Dieu vueille que je face
Tout ce qui vous est prouffitable.

LE BON RICHE.

Mon frère, seyez-vous à table;
Faictes la benediction;
Si prendrez la reffection,
Ainsi qu'il vous est necessaire.

LE POUVRE.

Puisque il vous plaist, je le voys faire.
Benedicite,

LE BON RICHE.

Dominus,

LE POUVRE.

Nos et ea que sumus sumpturi
Benedicat dextera Christi.

LE BON RICHE.

Amen.
Beuvez, mangez tout à loysir,
Et, se vous plaisoit revenir
Demain gaigner vostre journée,
En verité, je vous payeroye
Demain au soir bien loyaulment.

LE POUVRE.

Et je le veux, par mon serment,
Car j'ay bien besoing de gaigner.

Et encor, s'il estoit mestier,
Je commenceroye dès present.

LE BON RICHE.

Je le vueil bien certainement.
J'ay icy des gerbes à battre,
De vingt et trois à vingt et quatre.
Battez-les ceste relevée,
Et je suis d'acord que je paye
Ce qui l'enchiet bien loyaulment.

LE POUVRE.

Battues vous seront loyaulment.
Mais premier veulx mercy rendre
De ces biens que je viens de prendre.
Je mercye Dieu, le createur,
Et vous de ceans, monseigneur.
Dieu, qui nous fist par sa bonté,
Nous doint faire sa voulenté,
Et nous vueille, ès mors et ès vifz,
En la fin donner paradis.

TRICHERIE.

Mon maistre, j'ay pour vous veillé,
Depuis que n'ay à vous parlé,
Et, certes, si feray encore.
Je vous diray une memoire
Qui vous sera bonne et utile.
Vous estes de toute la ville
Le plus grant maistre et le plus riche ;
Il ne faut point que l'en vous trische.
Ne payés plus de ces tailles,
Car se ne sont que mengealles.
Faictes payer ses pouvres gens,
Car saichez bien que tous voz biens

Ilz seroient present tous perdus.
Se ces pouvres gens sont bien nudz,
Vous ne vendrés que mieulx voz draps,
Et à ces taincturiers de draps
Vous faictes bien servir et craindre,
Et qu'ilz soient battus jusques au jaindre,
Ou de baston ou de procès,
Tant que les facez si lassez
Qui ne vous osent regarder.
Si justice s'i veult mesler,
Nous y feron bien vostre paix,
Et si vous payeron bien voz journées
Tous ceulx qui s'y opposeront.

L'AVARICIEULX.

Je ne les crains pas d'ung estront
Depuis que vous estes o moy;
Mais j'ay grant despit, par ma foy,
De se meschant là malheureux.

TRICHERIE.

Present vous en feray joyeulx;
Ne vous en souciez jà plus.
Je sçay bien encore ung pertus
Par ou je le feray passer.
Ennuyt nous donra à soupper
En la taverne de bon vin,
Et si vendra dès le matin
Vous servir, s'il en est besoing.
Je le feray rire et chanter,
Maulgré qui en vouldra parler.
Et saichez qu'il vous servira
Tout ainsi comme il vous plaira;
De cela je vous fais promesse.

L'AVARICIEULX.

Ha, Tricherie, je suis tant ayse
Quant me dictes telles nouvelles.
Toutes mes causes et querelles
Vous m'apoinctez si noblement
Que je ne sçauroys nullement,
Certes, que je ne vous aymasse.
Je assemble tousjours et amasse
De l'argent autant com(me) de paille.
Il n'est le denier ne la maille,
Se une foys le puis happer,
Que jamais me peult eschapper;
De cela je suis tout certain.

TRICHERIE.

Je voys à ce basteur d'estrain
Jouer ung tour de mon mestier.
Je luy aprendray à plaider,
Et le feray homme de court.
Il n'y aura bossu ne sourt
Que je ne mette en plaiderie.

Pausa. — Elle s'en va.

LE POUVRE.

Or ça, je n'ay metz q'une ayrie
De tout ce que j'avois à batre;
Je n'en voys plus icy que quatre.
J'ay faict très bonne relevée.

TRICHERIE.

Comme tu cours la queue levée!
Repose-toy, pouvre meschant.
Cuides-tu ainsi en courant
Gaigner l'argent à ce marchant?
Pas ne porteras les ahans

Que tu auras à le servir.
Repose-toy tout à loysir,
Et ne te vueilles pas grever.
Il semble que tu doibz avoir
Bien quinze solz de ta journée.

LE POUVRE.

Hé, par mon serment, je vouldroye
La faire bien et loyaulment.

TRICHERIE.

Dea, je ne dis pas aultrement.
Mais tu n'as pas si grant salaire,
Fors qui ne te vueille deplaire,
Que tu en doibs ton corps grever.

LE POUVRE.

Par mon serment, vous dictes voir.
Je suis tous les jours de l'année
A besongner, battre et houer,
Et n'ay q'ung pouvre onzain au soir.
Et, vrayement, je suis si lassé
Que j'en ay le corps tout cassé,
Et ne me peux plus soustenir.

TRICHERIE.

Maidieux, il t'en doit souvenir,
Et besoigner trestout en paix,
Et faire bonnes reposées.
Espargne ton corps et te garde,
Et, metz qu[e] on ne te regarde,
Ne te chaille du demourant.
Et tu es ung povre meschant
D'y faire si grant loyaulté,
Car il ne donneroit en toy
Ung estronc, se tu estois mort.

LE POUVRE.

Par sainct Jehan, je suis d'acort
De me reposer une pose.

TRICHERIE.

Je te diray une aultre chose.
Se tu fusses gentil marchant
Et que tu en seusses le tour,
Tu gaignasses plus en ung jour
Que tu ne fais tout aval l'an.

LE POUVRE.

Je vous en croy, par sainct Jehan,
Mais je n'ay de quoy marchander;
Il ne m'en fault point dementer;
Je n'ay denier, je vous affie.

TRICHERIE.

Et congnoys-tu point Tricherie?
T'en vouldroys-tu point acointer?

LE POUVRE.

Se ne seroit pas bon mestier,
Qui vouldroit avoir paradis.

TRICHERIE.

Ha, que tu es ung povre advis!
Et ces marchans qui vont par terre,
Qui veullent tant de biens acquerre,
Ont-il point o eulx Tricherie?

LE POUVRE.

Par mon serment, ma doulce amye,
Je croy bien qu'el n'en est pas loing.

TRICHERIE.

Or dont, quant tu en as besoing,

Pourquoy ne crois-tu mon conseil ?
Au monde n'eust point ton pareil,
De richesse ne de tous biens.

LE POUVRE.

Seroient-ilz bien acquis et miens,
Et feussent-ilz de Tricherie ?

TRICHERIE.

Ha, mon amy, Dieu te benye,
Tant tu es plain de grant folleur.
Se l'homme ne vit par Tricherie,
Il ne viendra jà à honneur.

LE POUVRE.

Par la mère nostre Seigneur,
Je m'en vueil doncques acointer;
Mais de cest an ne fus si fier;
Je m'en yray avecques vous.

CHARITÉ.

Povre meschant, où alez-vous ?
Vous en allez à Tricherie ?

LE POUVRE.

Ouy, vrayement, ma doulce amye,
Je feray ou luy une pose,
Car el m'a promis une chose
De quoy je suis bien resjouy.

CHARITÉ.

Retourne à moy, mon doulx amy,
Je te conseilleray trop mieulx.

LE POUVRE.

Non feray, dame, se m'i dieux ;
Premier verray qu'el me fera.

CHARITÉ.

Croys certain qu'el te mocquera :
Mocqué en a(s) de plus espers.
Tu cuides gaigner, mais tu pers.
Retourne à moy, tu feras bien.

LE POUVRE.

Par ma foy, je n'en feray rien,
Car je veulx aprendre à plaider.
Doresnavant m'en vueil ayder
De ces mengeurs et quotz de ville.
Ilz m'ont bien graté o l'estrille,
Mais je les pense restriller.
Tricherie m'a aprins à plaider,
De quoy je suis bien asseuray.

CHARITÉ.

Or, mon amy, je te diray :
Par deffaulte de patience,
Tu vas perdre ta conscience;
Tu t'en vas au dyable servir.
Je voy bien que c'est ton desir.
Tu t'en vas perdre ame et corps,
Et tu vivras comme les porcs;
Tous les jours seras yvre et plain,
Et jamais n'auras le corps sain;
Le tien et l'autruy despendras,
Et après tu en jusneras;
Tes enfans en mourront de fain,
Et ta femme aura peu de pain;
Es tavernes et ès procès
Despendras le tien à excès
Par le conseil de Tricherie.
Et, très doulce vierge Marie,

Tout le monde va au rebours.
Tant il en aura de doulours,
J'en ay le cueur tout esbahy.
Mais c'est raison qu'il soit pugny
Ainsi qu'il aura desservy.
Plus [je] ne combatray o luy.
Mon amy Riche vertueux,
Allon à cest religieux
Luy demonstrer la playderie
Qui est au monde et Tricherie;
Faison-luy supplication
Qu'il face predication
Pour le pouvre peuple advertir.

LE BON RICHE.

S'il le povoit bien convertir,
Il feroit à Dieu beau service,
Et acompliroit son office.
Il est saige, il est grant clergie,
Il est docteur en theologie.
Allons à luy ignellement.

CHARITÉ, *en parlant au Prescheur.*

Celuy qui fit le firmament,
Mon maistre, vous benye et gart.

LE RELIGIEUX *commence.*

Et bien viengez-vous ceste part,
Charité, ma très doulce amye.

LE BON RICHE.

Nostre maistre, il est forbennye
Du monde tout entierement.

LE RELIGIEUX.

Voyre dieux; vray Dieu, et comment?

Vous me faictes tout esbahy.

CHARITÉ.

Certainement il est ainsi.
Avarice et Tricherie
En ont gaigné la seigneurie.
Playderie, Cautelle et Debatz
Sont, present, tous les troys estatz.
Il n'y a ne povre ne riche
Qui ne soit si plain d'avarice;
J'en ay grant pitié d'en parler.
Si pensez de vous aprester
De faire predication
En demonstrant la passion
Du filz de Dieu le createur.

LE RELIGIEUX.

(O) Charité de noble valeur!
Je ne vous doy pas escondire,
Pour l'amour de Dieu nostre sire.
Je voys donc au monde prescher,
Ne jamais ne vouldray cesser
Tant qu'il soit hors de ses pechez.

LE BON RICHE.

Ilz sont en luy si fort fichez,
Qu'à peine s'en departiront.

LE RELIGIEUX, *parlant au peuple.*

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.

Benoistz soyent tous ceulx qui orront
Et qui de bon cueur entendront
Les parolles que je veulx dire
En l'honneur de Dieu notre sire.
Devot peuple, vueillez ouyr

Les parolles, et retenir,
Que je vous ay cy devant dictes
Qui sont en l'Evangille escriptes.
Faire je vous veulx mention
De la benoiste passion
De nostre saulveur Jesu Christ
Et des grans peines qu'il souffrist
Pour la povre humaine lignie.
Mais la doulce Vierge Marie
Premièrement nous salueron
D'icelle salutation,
De quoi l'ange la salua
En disant : *Ave Maria*

Beati qui audiunt verbum Dei, etc.

Le filz de Dieu, par sa bonté,
Eut en luy si grant charité,
Qu'il souffrist mort et passion
Pour humaine redemption.
Or faictes paix, mes bons amys;
A m'escouter soyez tentis.
Je vueil parler d'une partie
Des peines du filz de Marie,
Qu'il souffrist pour nous rachapter
Des horribles peines d'enfer.
Le benoist filz de Dieu, sans doubte,
Avoit o luy une grant routte
De disciples qui le suivoyent
Et moult de bien y aprenoient.
Il faisoit moult de beaulx miracles;
Mais les faulx juifs demoniacles
Eurent si grande envye sus luy,
Qui n'y eut onc guères celuy
Qui ne fust trestout hors du sens.
Il leur enseignoit tant de biens

Et les reprenoit de leurs vices,
De leurs cautelles et malices;
Ilz en estoient tous assotez.
Helas, tant il en est assez
De telz gens comme estoyent les juifs,
Et je croy qu'ilz font encor pis.
Dieu nous vueille tous amender.
Les faulx juifz s'allèrent penser
Comme ilz se pourroyent contenir
De Jesu Christ faire mourir.
Et lors fut le traistre Judas
Qui commit ung très maulvais cas;
Aux faulx juifz son maistre vendit
Et bien tost après se pendit.
Et si feront certainement
Tous ceulx qui leurs voysins trayront;
Avec Judas damnez seront,
Dont Dieu nous vueille tous garder.
Quant Judas son maistre eust livré,
Les faulx juifz fort l'ont lyé
Et battu si piteusement,
Qu'ilz ne le povoyent bonnement
Regarder, tant estoit deffaict.
Son povre corps estoit couvert
De sang et de playes mortelles.
Helas, c'estoyent dures nouvelles
Pour la mère qui le porta;
Benoist soit qui la conforta.
Les faulx juifz oncques ne cessèrent;
Une couronne luy posèrent
Dessus sa precieuse teste.
Helas, c'estoit piteuse feste.
Si asprement si luy fichèrent
Que les espines lui percèrent

La teste jusques à la cervelle.
Helas, c'estoit dure nouvelle,
Car il n'avoit pas desservy
Que on le tourmentast ainsi.
Certes, Monde, ce fust par toy.
Helas, peuple, remembre-toy
De la peine et de la douleur
Que souffrit nostre createur.
Encor fut-il bien aultrement;
Je le vous diray en present.
Quant les juifz l'eurent tant battu,
Dessus la croix l'ont estendu;
En la croix les deux piedz cousirent;
Adoncques en hault le sourdirent.
Or estoit-il en hault pendu,
En la croix ainsi estendu.
O luy n'ont pas grant amytié,
Vrayment, ceulx qui n'en ont pitié.
Sa doulce mère regardoit
La grant douleur qu'il enduroit,
Qui avoit le cueur si estraint
Quasi qu'il ne valoit estaint.
Piteusement la regarda
Son doulx filz, qui la conforta.
Adoncques pria Dieu son père,
Devant sa glorieuse mère,
Que le pechié fust pardonné
A ceulx qui l'ont crucefié,
Et que nullement ne sçavoyent
Ces meschans gens qu[e] ilz faisoyent.
Ha, Monde, Monde, entens cecy;
Tu ne pardonneras ainsi
Une haine; quant tu l'auras,
Dedans ton cueur la garderas

L'espace de six ou sept ans;
Et Dieu, qui souffrit tant d'ahans
Qui n'avoit oncques desservy,
Il pardonna sa mort; ainsi
Ne vueille nully demander
Pardon, si ne veult pardonner,
Après Dieu, qui là hault estoit
Dessus la croix où il pendoit.
A l'heure de nonne si fut
Que son precieux corps mourut;
Et l'ame du corps s'en partit,
Et les portes d'enfer rompit,
Et les prophètes de jadys
A mys hors, et tous ses amys.
Ainsi fut humaine lignie
Delivrée par le filz Marie;
Par sa benoiste passion
Nous mist hors de dampnacion.
Helas, bien le debvons aymer,
Qui pour nous voulut endurer
Si grande douleur et martyre,
Qu'il n'est homme qui le sceust dire.
Encore firent les felons juifz
Par un homme nommé Longis
Son costé percer o la lance,
Dont il sortit grant habondance
De sang, pour noz peschez laver.
Helas, comme oses-tu jurer,
Homme, cest sang cy espandu
Qui tant de biens nous a valu
Et en la fin nous peult valoir,
Se bien faison nostre debvoir?
Or regardez, mes bons amys,
Comme le roy de paradis

Nous aymoit bien parfaitement,
Qui tant de peine et de tourment
Pour nous il voulut endurer.
Vrayement, bien le debvons aymer
Et garder ses commandemens
A l'honneur de la Trinité.
Ayez tous en vous Charité;
Aymez Dieu tout premièrement,
Et vous entr'aymez loyaulment;
Gardez-vous de peché d'envie,
D'avarice et de tricherie;
De tous les sept pechez mortelz,
Pour l'amour de Dieu, vous gardez.
Icy endroit je me recorde
Des œuvres de misericorde.
Je vous recommand pouvres gens,
Que vous leur donniez de vos biens,
A tous ceulx qui le pourront faire,
Ainsi comme il est necessaire.
Gardez-les, chacun endroit soy,
Gardez-les bien et loyaument,
Trestous ainsi qu'il appartient.
Au sacrement de mariage
Je vous prie que chascun soit saige.
Le saint sacrement de l'autel,
Qui tant est précieux et bel,
Et tous les autres sacremens,
Gardez-les, comme vrays chrestiens.
Or retenez, mes bons amys,
Les paroles que je vous dis
Au commencement du sermon :
Beati qui audiunt verbum Dei, etc.
Benoist soit-il qui bien fera,
Et qui son voysin aymera.

Si prions le doulx roy Jesus,
Quant de noz jours n'y aura plus,
Que avecques luy nous en allon
In secula seculorum.
Mes bons amys, Dieu depriez
Pour les ames des trespassez,
Et, s'il vous plaist, aussi pour nous,
Et nous prirons Dieu pour vous;
En la fin, pour avoir pardon,
De noz pechez remission,
Devotement chascun dira
Pater noster et *Ave Maria.*

LE POUVRE.

Helas, Monde, que ferons-nous?

LE MONDE.

Pouvre meschant, et qu'avez-vous?

LE POUVRE.

N'a-vous pas ouy le prescheur?

LE MONDE.

Par m'ame, ce n'est q'ung hongneur.

L'AVARICIEULX.

Par mon serment, vous dictes vray.
Pourtant je ne l'ay point ouy;
Car, certes, je me suis endormy
Trestout au long du preschement.

JEUNESSE.

Et moy aussi, par mon serment,
Je n'y ay oncques esveillé.

LE POUVRE.

Je suis trestout esmerveillé,

Vrayement, de ce qu'il nous a dit.
Car, certes, il est en escript
Au livre de la passion;
L'evangille en faict mention;
Je le sçay bien certainement.

TRICHERIE.

Et comment vous et-il, comment?
Povre meschant, boyron nous plus?

LE POUVRE.

Que feray-ge, mon doulx Jesus?
Helas, donnez-moy patience,
Car je voy que ma conscience
Est plus orde que la charongne
Qui est jectée en une fosse.

TRICHERIE.

Par mon serment, tu meurs de soif:
Allons-nous en veoir nostre hostesse:
Tu luy souldras ung peu la fesse;
Adonc le cueur luy reviendra.

JEUNESSE.

Pendu soit-il qui t'en fauldra;
Allons y donc trestous ensemble.

LE POUVRE.

Par ma foy, tout le cueur me tremble
De ceste predication,
Et, vrayement, j'ay intention
De laisser ceste ordeuse vie;
Plus ne veulx vostre compaignie;
Allez-vous en, car je vous quitte.

JEUNESSE.

Le regnart deviendra hermite;

Et par bieu, o nous vous viendrez.

LE POUVRE.

Par ma foy, vous vous combatez,
Car je n'y entreray jamais.

TRICHERIE.

Ne vous chault, laissez lay en paix;
Nous l'aurons par aultre manière.
Je sçay sur luy une matière,
Par ma foy, qui lui coustera,
Et, par bieu, que l'on en boira
De potz de vin plus de quarante,
Et, par mon serment, je me vente
Que ce sera à ses despens.

JEUNESSE.

Par mon serment, je me repens
Que je ne fus homme de guerre,
Car je luy eusse faict acroire
Qu'il eust pissé contre le vent;
Et si eusse eu de son argent
Avant qu'il me fust eschappé.

TRICHERIE.

Parbieu, il sera attrappé;
Ne vous chaille, laissez-moy faire.

JEUNESSE.

Par ma foy, que dire, que taire?
A la guerre voulsisse aller,
Et se j'eusse me quoy monter,
G'iroye avant qu'il fust trois jours.

TRICHERIE.

Vrayement, vous estes de bon jour
Pour manier bien une lance,

Et si eussez de la chevance
Autant que vous en vouldriez,
Car, certes, vous pilleriez
Et mangeriez bien la poulle.

JEUNESSE.

Je soys pendu par soubz la goulle
Si je n'avoye un bon cheval.

TRICHERIE.

Vrayement, il ne seroit pas mal
Empoigner le premier trouvé,
Et puis vous en venez à moy;
Et, s'il y a quelque poursuytte,
Je octroye que [soye] arse et cuytte
Si je ne fais bien vostre paix.

JEUNESSE.

Je ne me dormiray jamais,
Vrayement, tant que je soys monté.
Je m'en iray par cest costé,
Droict icy tout à l'adventure.

Pausa.

LE POUVRE.

Helas, moy, pouvre creature,
Que feray-je, povre meschant!
La mort viendra, je ne sçay quant,
Et me prendra soubdainement,
Et me suis tant ordeusement
Gouverné en ce monde icy,
Ha, Monde, je ditz de toy fy.
C'est par toy que je suis souillé.
Ha, Monde, tu m'as aveiglé,
Trop longuement je t'ay obay.

LE MONDE.

Comment m'as-tu si fort obay,
Pouvreté, et que t'ay-je faict?

LE POUVRE.

Tu m'as mis en ung mauvais plaict
Encontre Dieu mon createur :
Car je t'ay aymé d'une amour
Du cueur si parfaictement
Que ne povois certainement
Dormir ne de nuyt ne de jour.
Que mauldit soit l'heure et le jour
Que eu jamais à toy congnoissance;
Tu m'as porté très malle chance.
J'estoye ainsi comme les porcs,
Qui guettent quant le glan cherra.

LE MONDE.

Et pren le temps comme il viendra,
Et ne te marrys jà si fort;
Il m'est advis que tu as tort.
Pourtant que [tu] m'as tant aymé,
Aussi en as-tu assemblé
Or et argent et grant honneur.
Ceulx qui mettent en moy leurs cueurs,
Ilz ont voulentiers plus de biens
Que n'ont les povres mendiens
Qui ne tiennent compte de moy.
Aussi je te dis, par ma foy,
Que n'en suis point fort affollé,
Et si n'ont que malheureté :
Je n'ayme point fort leur venue.

LE POUVRE.

Helas, et se la mort nous tue,

Tant comme nous sommes chargez
De ces mauldictz morte[l]s pechez,
Que nous vauldra l'or et l'argent ?

LE MONDE.

Je n'en sçay rien, par mon serment,
Vaille ce que pourra valloir.
Il ne fault point cela penser;
La mort ne viendra metz em pose.

LE POUVRE.

J'ay bien à penser aultre chose.
Je prie la benoiste Marie
Qu'elle vueille son filz deprier
Qu'il luy plaise me pardonner
Tous mes pechez entièrement,
Se que puisse avoir saulvement;
Car prendre veulx ung aultre usaige.

JEUNESSE *monte à cheval.*

A ceste foys auray bon gaige,
Puis que je suis ainsi monté.
Tel ne se guette point de moy
Qui me donra bien à soupper.
Au Monde donneray tant peine,
Puis que ouvrier suis de chevaucher
Trestous les jours de la sepmaine,
Qui ne saura où se musser.
Je le pense bien attraper
Avant qu'il soit le matin jour.
Mon cheval luy feray froter,
Et fusse ung prince ou ung seigneur;
Je regnye Dieu le createur
Se mon cheval n'a point de fain,
Et n'en fust-il point de meilleur,

Car il aura son saoul de grain.
Je battray tant ce faulx villain
Qui a dit Vieillesse ma mère ;
Je le feray mourir de fain,
Qui requerra la mort amère.
J'ay en pensay ennuyt de boire
De son vin tant pleine ma pance,
Et, si me fait maulvaise chère,
Ung coup aura de ceste lance.
Je luy donray dessus la pance
Ung si grant coup de ce baston,
Que le mettray, comme je pense,
A terre du premier horion.
Est-y là, le villain garson,
De me venir tant coppier?
Bien luy monstreray sa leçon ;
Ne se faigne d'estudier.
Il fault s'avancer
De fort chevaucher
Plus fort que le pas.
Je m'en voys piller
Le Monde, qui fier
Si n'en sera pas.
Je le mettray bas.
Le traistre garson
Ne s'en doubte pas ;
Couché en blancs draps
Il ne sera pas
En ceste façon.
Plus fort chevauchon,
Et nous avançon
De trouver logis ;
Dedans la maison
A ce faulx garson

M'ennuye que ne suy.

LE FOL.

Mais où s'en va cest estourdy ?
Il pense le Monde destruyre.
Si chiet à terre, je pleuvy
Qu'il nous fera trestous bien rire.
Mais a-il point de gibecière?
Nenny, ne bourse, ne boursette.
Pleusist à Dieu qui fust en bière,
Et puis luy hette ou luy deshette.
Hau, entendez, Marionnette :
Voulez-vous point en guerre venir ?
Je vous feisse vostre chosette
En y allant tout alloisir.
Vertu bieu, qu'esse là venir?
Garde n'avez d'en eschapper;
L'en vous gardera de courir,
Et fussez-vous vestu de fer.
Se estiez encore plus fort,
Si passerez vous à ceste foys
Par dessoubz sa main, (je) m'en fais fort;
Plus ne mengerez nulz pouletz.

LA MORT *commence.*

Chascun deust bien grant pour avoir
Quant presentement suis par voye.
Tous les mal allans je devoye;
Les plus hault montez je metz bas,
En la fin leur faictz dire : helas.
J'ay obay à mon createur
Pour estre venue jusques icy.
Je ne luy puis riens à nul feur
Que n'obeysse tousjours à luy.
Mais après luy n'a creature

Icy bas que ne mette à fin.
Se meschant là se desmesure;
Bien est hors de son bon chemin;
Ne se faigne bien de se armer;
Il n'est armeure contre moy,
Si non deument se gouverner
En amytié et loyaulté.
On en peut allongier sa vie;
Mais encor convient-il mourir.
Bien est fol qui ayme follie,
Car il conviendra tous mourir.
Oncques riens ne gousta de vie
Qui ne faille gouter de mort,
Soit au matin ou à complye.
Depuis que metz sus eulx mon sort,
Trestous s'en vont en pourriture.
Congnoissez un peu ma nature:
Tu voys ennuyt mourir ton père,
Et demain se mourra ta mère,
Et, certes, tu n'y penses pas,
Si te fauldra(-il) passer le pas.
Je les prens quant font bonne chère;
Mais ma venue leur est bien chère,
Et puis devienent tant marris;
Si leur fault de la bouche ung ris,
Je m'oblige que l'on me tonde.
Ainsi passe la joye du monde.
Ceulx qui ses grans tresors amassent,
Se leurs ames bien ilz aymassent,
Ilz pensassent à ma venue;
Mais laissent l'ame toute nue,
Des biens mondains vestent leurs corps,
Qui seront à pourrir dehors
Comme très puante charongne.

De tant parler ce n'est que hongne.
Corps corruptible,
Corps très nuysible;
Sac très puant,
Humaine creature,
Pourrie en ordure.
Advisez vous se vous voulez,
Car tous par ma main passerez.
Tel est icy qui me regarde,
Qui de moy pas fort ne se garde,
Qui de brief aura de mon dart.
Se garde de moy qui vouldra.

LE FOL.

Et par mon ame, je voy là
Celle noire Mort enfumée.
Jamais en paix ne se tiendra.
Le dyable l'a bien admenée;
Il semble que je l'ay mandée;
Je croy que Jeunesse el tura :
Jeunesse est en malle année;
C'est le dyable comme elle va.

LA MORT.

Je m'en voys Jeunesse assaillir,
Qui veult ainsi piller le Monde;
Il est temps que je le confonde;
D'autant qu'il est plus hault monté,
Plus tost à mort je le mettray;
Il ne se guette pas de moy;
Il ne fust pas si hault monté.
Avec la pointe de mon dart
Le perceray de part en part,
Et par icy je m'en iray,

Tout droict à luy et le turay,
Et plusieurs aultres, je m'en vant,
Sans attendre ne tant ne quant.

Pausa.

Ung peu à moy or entendez,
Jeunesse, et bien escoutez :
Devant Dieu, le roy souverain,
Vous adjourne, soyez certain.
Avec la pointe de mon dart
Vous perseray de part en part,
Car vous faictes oultre mesure.

JEUNESSE.

Helas, ung peu de moy endure.
Je te donray ce que vouldras;
Se tu veulx, mes biens tu auras,
Et me donne terme de vivre,
Au moins que (je) puisse avoir mon livre.
Haa, Mort, je ne pensoye mye
Que de moy fusses approchie.
Je te donray mon grant cheval
Et la bride, et le petral,
Et la selle, et les estriers,
Et m'alongne ung peu mes jours,
Que bon compte rendre je puisse.

LA MORT.

De mourir, enfant, si t'avise,
Car trestous tes biens je ne prise
Pas la value d'une coquille.
N'as-tu pas eu terme de vivre
L'espace de plus de vingt ans?
Et si n'aymas onc povres gens.
Plus tu n'auras terme de vivre.
Avance-toy, et te delivre

De venir tost rendre ton compte.

JEUNESSE.

Helas, (i)cy mourray à grant honte.
Je l'ay tousjours bien desservy.
Present aussi seray pugny,
Car j'ay faict ma mère Viellesse
Mourir de fain et de povresse.
Le Monde me conseilloit bien;
Mais en luy je ne donnez rien.
Venu je suis à malle fin,
Car à mal faire (j')estois enclin;
Et à mon ayde j'appelasse
Charité, mais en toute place
Je la hayoye comme venin.
Je n'oseroye à nulle fin
La requerir [ci], car pour elle
Ne donnay onc ung seul denier.
Hau, Tricherie, viens à mon ayde;
Je suis à mon trespassement.

TRICHERIE.

Je ne sçauroye, par mon serment,
Contre la Mort quel pièce pouser.
El vous gardera bien de tosser.
Puis que vous estes attrapé,
Devant le dyable porteray
Tous voz beaulx faictz, n'en doutez mye.
Par moy sçaura bien vostre vie;
Pas ung mot je n'en laisseray;
Vostre vie bien luy compteray,
Je vous le prometz et affie.

JEUNESSE.

Helas, Tricherie, Tricherie,

Me lairras-tu ainsi mourir?
Haa, Tricherie, Tricherie,
A ceste heure tu m'as failly,
Quant de la mort suis assailly.
Je ne sçauroys plus mot parler.

LE FOL.

Qu'esse là? Veut-il trespasser?
Il faict une maulvaise chière.
Il ne luy fauldra que souper;
Meshuy vous ne le verrez rire.
Pensoit-il le Monde destruyre
Et battre ainsi la povre gent?
Je voys fouiller sa gibbecière.
Je auray tout ce qu'il a d'argent.

LA MORT.

Je voy jouer de mon mestier
Envers cest avaricieux.
Il ne gaignera rien de plaider;
Pas n'y acompteray deux œufz.
Il a tant esté orgueilleux
Que povres gens ne prisoit grain.
Je lui feroy souffrir grant deulz
Devant que soit venu demain.
Il passera par soubz ma main;
Bien le garderay d'arrester.
Plus il ne luy fauldra de pain;
Si grant fain ne sçaura avoir.
Pensez tost de vous avancer,
Maistre Huron, plus que le pas;
De venir devant Dieu compter
Vous adjourne, n'en doubtez pas.

L'AVARICIEULX.

Helas, Mort, helas, non feras.

Je te prie, par mon serment,
Que tout quant que j'auray d'argent
Voluntiers te le donneray.

LA MORT.

Je te diray : avance-toy,
Car presentement tu mourras ;
Encore ce coup te donneray,
Car le Monde plus ne trahyras.

L'AVARICIEULX.

A ce coup je suis au trespas ;
Plus ne sçauroys tenir du cueur.

LE FOL.

Vertu bieu, as-tu mal au cueur ?
Rien ne te peult donner confort ;
C'est une beste qui tout mort.
Chair bieu, comme pally est jà !
Il est venu qui aulnera ;
Le meschant tantost se mourra ;
Il porte meschant *vidimus*.
C'est bien chié, chia, chia ;
Il est venu qui aulnera.
Tousjours reviens à ma lesçon :
Il vault mieulx que nous nous musson.
Je m'en vueil fuyr vistement ;
Je voys chevaucher ung baston
En deffaulte d'une jument.

L'AVARICIEULX.

Helas, je ne sçauroye comment
Ozer parler à Charité,
Car je ne l'aymoye nullement
Tandis que j'estoye enfant.
Helas, où es-tu, Charité ?

Charité, viens moy conforter;
Car il me convient trespasser;
Je ne me puis metz soustenir.

CHARITÉ.

Ho, Riche, t'en vas-tu mourir?
Metz en ton cueur contricion
Et demande confession.
Confesse trestous tes pechez,
Qui sont dedans ton cueur fichez;
Crye mercy au Dieu souverain.

L'AVARICIEULX.

Je me confesseray demain,
Quant j'auray fait mon testament.
Mais je suis en adjournement
Pour aller compter devant Dieu.
De cela je n'ay pas grant jeu,
Car je ne sçauroye que compter.
Plaise vous à m'y conforter,
Ou je suis ung homme perdu.

CHARITÉ.

Se tu debvoys estre pendu
Devant le dyable en enfer,
Je ne sçauroye pour toy monstrer
Une seulle petite aulmosne
Que ne te sceu mettre en la cosne
Que tu voulsisse riens donner
Pour la grace de Dieu avoir.
Dieu t'a donné beaucoup de biens,
Mais pour lui tu n'en donnes rien;
A messe, à predication,
N'estoys en bonne intention;
Tu ne pensoys qu'à rapiner

Et les povres gens decepvoir;
Tu ne pensoys fors à ta pance,
A Tricherie et decepvance.
En mon livre n'a rien de toy.
Pour tant, amy, confesse-toy,
Et crye mercy à Dieu le père
Et à sa glorieuse mère,
A tous les sainctz du paradis,
Tandis que tu as ton advis;
Il te fera misericorde.

L'Avaricieulx.

Vrayement, dame, je vous accorde
Que, se je vis encore demain,
Je manderay le chappelain
Et feray trestous mes dovers.
Mais prenez garde à mes avers.
Et où est-tu, hau, Renouart?

Renouart serviteur *commence.*

Que vous fault-il? Dyable y ayt part;
Vous ne cessez point de crier.
Or pensez de Dieu mercier,
Car (il) ne vous fault plus demourer.

L'Avaricieulx.

Baille-moy tost ma gibescière;
Tu l'as emblée, meschant garson.

Le Serviteur.

Se vous fussez dedens la bière,
Je chantasse mainte chanson.
Mon maistre, pour l'amour de Dieu,
Donnez-moy vostre grant morel,
Car plus ne seray en cest lieu.
J'ay faict faire vostre tombel,

Pour vous mettre en sepulture
Honnorablement, s'il vous plaist;
Donnez-moy [donc], sans forfaiture,
Tout le meuble qui vostre est,
Et je le metray si à point
Que sera grande melodie.

L'AVARICIEULX.

Pense de moy, je te supplye,
Qui ne demeure maitterie
Que tu ne faces touser;
Helas, je n'y sçauroys aller.
J'ay bien mille ruches de sel,
Qui soit vendu au renouvel,
Qui te vauldra beaucoup d'argent.
Ne preste pas à pouvre gent,
S'ilz ne font obligations
Ou aultres bonnes escriptures.
De trestous ces villains hurons,
Obligez en bonnes cedulles,
J'avoye de disme et de blé;
Que tout me soit mis en guernier;
Ne soit vendu ne transporté
Jusques à ce qu'il soit bien chier.
J'ay bien du voy de trente sommes
Qui soit vendu du renouvel,
Et, quant tu le mettras ès poques,
Mesle le viel o le nouvel.
J'ay tant de vaches en louage;
Pense de toutes les retraire,
Et à ceux qui les ont en garde
Ne leur paye rien; laisse-moy faire :
Car je guariray, si Dieu plaist,
Et puis eulx et moy conteron.

Je te supplye, sans plus d'arrest,
Fais tout comme nous devison.

LE SERVITEUR.

Vous avez bonne oppinion.
Mais ton argent, dy où il est.

L'AVARICIEULX *fine*.

Par ma foy, je ne suis pas prest;
Je ne puis metz à rien penser.
Plaise vous [de] me conforter,
Charité, je vous en supplye,
Car certes mon [corps] affoyblie;
Je ne puis metz guères parler.

CHARITÉ.

Bien voy que tu doibs trespasser.
Amy, pense à Dieu de lassus;
Es biens mondains ne pense plus,
Mais pense de ta conscience,
Et ayez en toy bonne pacience,
Et te souvienne de Jesus.

Pausa.

Helas, il ne parlera plus;
Il mourra sans confession.
Dieu luy face remission
Ainsi comment il luy plaira.

LE MONDE.

Je ne sçay que Dieu me fera;
Mais je suis trestout esbahy;
Tout entour me voy assailly
De la mort si cruellement,
Je croy qu'el veult de sa püissance
Sus moy prendre aulcune vengeance.
J'en suis trestout esmerveillé.

La guerre m'avoit tant pillé
Que je ne sçavoye plus confort,
Et, présent, je suis de la Mort
Assailly de trestouz coustez.

CHARITÉ.

Celuy qui sus tous a postez,
Monde, te vueille conforter.

LE MONDE.

Dame, bien puissez-vous avoir.
Desconforté suis durement :
Car la Mort si cruellement
Est si près tout entour de moy,
Que, par mon ame, je ne sçay
Que je doibs plus faire ne dire.

CHARITÉ.

Monde, tu appaiseras l'yre
De Dieu le père createur,
Fors que tu luy donnes t'amour
Et qu'à luy vueilles retourner,
Car il congnoist bien ton vouloir.
Tu ne l'as ne craint ne aymé,
Ne son commandement gardé.
Et, pour tant que tu as failly,
C'est raison que tu soys pugny;
Si seras-tu certainement.

LE MONDE.

Helas, vray Dieu, je me repent
De t'avoir ainsi offencé,
Et si sçay bien que j'ay faulcé
Ton commandement plusieurs foys;
C'est par moy que je n'ay la paix.
De mes pechés je me recorde;

Donne moy ta misericorde,
S'il te plaist, mon doulx createur.

LA MORT.

Je ne feray plus de sejour
De cest bon homme vertueux;
Je feray son cueur douloureux,
Car plus je ne le lairray vivre.

Pausa.

Mon amy, apporte ton livre;
Si vien compter devant le roy,
Celuy qui t'a faict et formé,
Car plus n'auras terme de vivre.

Il chiet, et [elle] dit :

Or en est le monde delivre;
Je l'ay percé de part en part
Avec la pointe de mon dart.
Il n'a garde de relever;
Avant qu'il soit demain au soir,
Il aura l'ame hors du corps;
Et d'aultres, qui sont moult plus fors,
Qui point ne se guettent de moy,
Aussi mourir je les feray
Avant qu'il soit le matin jour.

LE VERTUEUX.

He, Nostre Dame, quel douleur
M'est-il prins au cueur tout present.
Je suis mort tout certainement;
Je ne me peulx mes soutenir,
A ceste foys m'y fault mourir.
Helas, or me fault-il aller
Devant mon maistre pour compter.
Helas, mon Dieu, mon vray amy,
De bon cueur je vous crye mercy.

Où es-tu, dame Charité?
Je te prye, reconforte moy,
Car mon grant besoing est venu.

CHARITÉ.

Amy, je t'ay bien entendu;
Tu es assailly de la mort.
Amy, sois vertueulx et fort
Encontre l'ennemy d'enfer,
Et pense de te confesser
Et reçoys les sainctz sacrements,
Que recepvent les chrestiens
Quant ilz sont au point de la mort.

LE BON VERTUEUX.

Ha, Charité, je suis d'acort.
Tout premier me vueil confesser,
Et après le vueil recepvoir,
Tout ainsi comme il appartient;
Et que ce soit hastivement,
Devant que le mal plus me prengne.
Aussi vous prie qu'il vous souviengne,
Quant g'iray devant Dieu compter,
Qu'il vous plaise me conforter,
Que le vray Dieu ne me refuse
Quant g'iray compter devant luy.

CHARITÉ.

Saiches bien de vray, mon amy,
Que tous les biens que tu as faictz
Devant Dieu seront presentez.
Jà n'y aurés empeschement;
Croyez en Dieu bien fermement.
Je voys, pour vous, le deprier
Qui luy plaise à recepvoir

Vostre ame quant el partira
De vostre corps, quant il mourra.
Vray Dieu, qui le monde formas
Et qui d'enfer le racheptas
Par ta benoiste passion,
Vueilles ouyr mon oraison :
Cest homme, qui est adjourné
Pour aller compter devant toy,
Il a esté ferme en tous temps
De garder tes commandemens;
Pas ung il n'en a trespassé;
Onc en sa vie n'en fut lassé
Des œuvres de misericorde.
A trestout ton plaisir s'acorde
Et n'a point voulu aultrement
Offencer ton commandement,
Et n'a point esté en sa vie
Un jour hors de ta compaignie.
Si te deprie, doulx roy de gloire,
Que luy faces misericorde
Quant l'ame du corps partira,
Qui puisse aller in gloria
Avecque les anges lassus.
Querir vous vueil ung confesseur,
Qui vostre benoist createur
Vous apportera en present.
Et le benoist saint sacrement
Du bon cueur le recepvez,
Et humblement vous confessez
De vos pechez entierement.

LE BON VERTUEUX.

Si feray-je certainement ;
Jà ung peché ne laisseray;

Trestous je les confesseray,
Ainsi comme [je] les ay faitz,
Et n'y retourneray jamais;
Charité, je le vous affie.

CHARITÉ, *en parlant au Religieux.*

Sire, le doulx filz de Marie
Tousjours vous tienne en son service.
Une chose qui est propice
Vous suis venu admonnester.
C'est que vous venez confesser
Le noble homme vertueulx :
Car Jesus Christ, le roy des cieulx,
L'a faict adjourner par la Mort,
Qui au cueur l'a frappé si fort
Qu'il est malade durement.
Et si vous supply humblement
Que son saulveur luy apportez
Et en onxion le mettez
Ainsi comme ung vray chrestien.

LE RELIGIEUX.

Ha, Charité, vous faictes bien;
Je ne vous doibs pas escondire,
Car qui confession desire
Et de bon vray cueur se repent
Il est en voye de saulvement
Et qu'il ayt bonne intention
De faire satisfaction.

Pausa.

Pourtant je voys à luy parler.
Dieu vous doint bonjour, mon amy;
Voulez-vous estre confessé?

LE BON VERTUEUX.

Ouy, monseigneur; en la loy
De Jesuchrist je vueil mourir.

LE RELIGIEUX.

Or dictes trestout à loysir
Segretement tous vos peschez,
Et gardez que vous n'en laissez
Nulz du monde en vostre pensée,
Car vostre ame seroit dampnée
Et de rechief pecheriez.

LE BON VERTUEUX.

Je les ay trestous confessez;
Mais à Dieu je requier pardon,
Et je vous prie que me donnez
Present vostre absolution.

LE RELIGIEUX.

Vous l'aurez, c'est très bien raison.
Dictes vostre confiteor.

LE BON VERTUEUX.

Confiteor Deo omnipotenti, etc.

LE RELIGIEUX.

Amen. Misereatur tui omnipotens Deus et dimittat tibi omnia peccata tua et perducat te ad vitam æternam. Amen.

Oremus. Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum tuorum tribuat tibi pater omnipotens, pius et misericors Dominus. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

LE FOL.

Or allon trestous, s'il vous plaist,
Remercier le roy des cieux,
En lui priant qu'il nous doint paix,
Chantant *Te Deum laudamus*.

Cy fine la bonne Charité. Imprimé nouvellement en la maison de feu Barnabé Chaussard, près Nostre Dame de Confort.





LE CHEVALIER

QUI DONNA SA FEMME AU DYABLE

A dix personnaiges, c'est assavoir

DIEU LE PÈRE	SA FEMME
NOSTRE DAME	AMAURY escuyer
GABRIEL	ANTHENOR escuyer
RAPHAEL	LE PIPEUR
LE CHEVALIER	ET LE DYABLE (1)

LE CHEVALIER *commence.*

Dame, vous povez bien sçavoir
Que Fortune m'a biens donné
Et qu'el m'a tresor amené
Pour maintenir ma seigneurie
En estat de chevalerie.
Il n'y a, en tout ce pays,
Plus riche homme que je suis.
Je vis sans soucy;
De vilains dis fy;
De gens suis garny;
Tant que j'en vouldray
De biens suis garny.

(1) Le *Mystère du Chevalier qui donna sa femme au diable* a été imprimé deux fois au seizième siècle, sans parler de l'édition que nous reproduisons. Il en a été fait une réimpression par les soins de Caron.

Je puis mettre au ny
Ceux que je vouldray.

LA DAME.

Mon doulx amy, je vous diray,
Se des biens avez largement,
Merciez Dieu devotement,
Car sachez veritablement
Que sa grace les vous envoye.
Qui bien s'i employe,
Des cieulx la montjoye
Il peut acquerir.

LE CHEVALIER.

Et puis beste me maintenir (1)
Pour mon estat faire valoir.
Nul ne m'ose desdire;
Chascun me dit : « Sire,
Dieu vous doint bon jour. »
J'ay ce que vueil dire;
Je puis rire et bruyre,
Pour le faire court.
De mes biens seray plantureux
En donnant à ceulx de ma court.
De me servir seront joyeulx;
Doubter me feray, brief et court.

LA DAME.

Dissimuler, faire le sourt,
Vault mieulx que pompe trop regner :
Car on voit, par le temps qui court,
Presumptueux bien bas mener.
Moyennement se fault gouverner
Sans vouloir à hault monter tendre;

(1) Variante : Je puis, belle, me maintenir.

Fortune vient souvent miner
Ceulx qui vuellent trop entreprendre.

LE CHEVALIER.

Il n'est nul qui me sceut reprendre
De mes faiz; si feray mon vueil.

LA DAME.

Qui veult follement tout despendre
Doit mourir en paine et en dueil.

LE CHEVALIER.

Dame, je vous deffens sur l'oil
Que (ne) m'en parlez plus.

LA DAME.

Mon amy,
Puis qu'il vous plaist, dont je le vueil,
Car bien voy qu'en estes marry.

LE CHEVALIER.

Venez avant tost, Amaury,
Et vous, Anthenor; je vous donne
De mon avoir et abandonne
Une très grosse quantité,
Car je congnois, en verité,
Que me servez honnestement,
Sans me frauder aucunement.
Et pour tant ceste cy aurés
D'or tout plain, et le partirés
Ensemble comme il vous plaira.

AMAURY.

Chascun de nous vous servira,
Monseigneur, à tous voz affaires.
Pas ne debvons estre contraires
A vostre vouloir, sans doubtance,

Veu cest argent cy, qu'en presence
Nous avez donné. Grant mercy.

ANTHENOR.

Monseigneur, n'ayez nul soucy.
Nous vous servirons en tel cas;
Ung tel maistre ne devons pas
Desdire à faire son talent.
Certes, j'auroys le cueur dolent
Se rien aviez qui ne fust bon.
Je vous mercie de ce don,
Qu'à present nous avez donné.

LE CHEVALIER.

A tous vueil estre habandonné,
Sans reffuser riens à nully.
Affin que je soye renommé,
A tous vueil estre habandonné.
Chascun si sera guerdonné
Qui me servira sans ennuy,
Sans reffuser riens à nully.

LA DAME.

Helas, au cueur navré je suis
Quant mon doulx espoux et mary
Dissipe ses biens sans raison.
Quant se trouvera dessaisi
De ses biens en toute saison,
O vierge de très grant renom!
Par ta sainte conception
Me vueille preserver de blasme.
En toy est mon affection,
En toy est ma protection;
Mère de Dieu, sans nul diffame,
O haulte dame!

Guarde sa pouvre ame,
Que mal ne l'entame
Dont puisse perir;
Ta doulceur reclame
Que mon cueur enflame
Tant qu'en fin la flamme
Ne puisse sentir.

AMAURY.

Anthenor, il nous fault partir
Nostre avoir, quant nous aurons temps.
Selon ce que voys et entens,
Nostre maistre nous fera riches;
Ne ressemble pas ces gens chiches
Qui n'osent pas leur saoul menger.

ANTHENOR.

Nous sommes hors de tout danger
Quant avons argent à puissance.
La chair bieu, bien prendray [l'usance]
De le flater soir et matin;
Tant feray que aulcun grant butin
Me donra; (à) present je m'en doubte.

AMAURY.

Velà vostre part; somme toute,
Faictes-en ce que vous vouldrez.

ANTHENOR.

Par devers nobis vous viendrez;
Je prendray cecy et tant moins.

AMAURY.

Quant nous deux aurons les sacz plains,
Il fauldra de luy congé prendre.
Mais avant il nous fault contendre

A le servir de belles bourdes
Pour tousjours attraper du caire.

ANTHENOR.

Je sçay tout ce qu'il y fault faire :
Baver, flater et bien mentir
Font souvent [les] flateurs venir
En grant bruyt et court de seigneurs.

LE CHEVALIER.

J'ay regnom sus tous les greigneurs
Pour mes largesses et honneurs
Que fais à tous ceulx de ma terre.
Certes, tous mes predecesseurs
Ne furent oncques possesseurs
De tant de biens sans avoir guerre.
Si tost que aulcun me vient querre,
Ung don je luy octroye bonne erre,
Et pour tant de tous suis prisé.
Grans possessions puis acquerre;
Mon plaisir par tout je vueil querre
Pour estre mieulx auctorisé.
Quant j'ay [ad]visé
Et tout devisé,
Un tel advis ay
Que mieulx m'en sera.
Homme desprisé,
De tous refusé,
S'il est accusé,
Nul ne l'aydera.

Mais moy, j'ay grant port,
Avoir et rapport,
Par quoy me tiens fort
Encontre tous cas :
Car, se j'avoye tort,

Par mon dur effort
Je vaincray la mort
Noyses et debatz.

J'ay ce que desire;
Puis chanter et bruyre.
Chascun me dit : « Sire (1),
Dieu vous doint bon jour. »
Nul n'ose desdire
Ce que je vueil(le) dire;
Saillir puis et bruyre
Quant vient à mon tour.

Mais que vault finance?
Qui n'a sa plaisance,
Ou qui ne s'avance
D'estre plantureux,
Par juste eloquence,
Chascun, sans doubtance,
Dit, par sa sentence,
Qu'il est maleureux.

Comment va, franc cuer gracieux?
M'amye, quelle chière faictes-vous?
Vous voyez que je suis sur tous
Honnoré par ma grant largesse.
Je suis l'apuy de gentillesse;
Chascun m'obeyt sans faveur.

LA DAME.

Pensés à la fin, monseigneur,
Et sachez que joye dissolue
Devant Dieu n'est point de value (2).
Prodigue(s) estes; trop bien le voy,
Dont j'ay grant doubte, par ma foy,

(1) Ancienne édition : Maistre.
(2) Texte : valeur.

Qu'en la fin n'en soyez marry.
Et que pensez-vous, mon amy,
D'ainsi le vostre dissiper?
Vos jours voulez anticiper
Pour mourir miserablement.
Se des biens avez largement,
Donnez aulmosnes pour Dieu,
Et certes, en temps et en lieu,
Vous vauldra, soyez-en certain.
Flateurs vous soutenez à plain,
Et leurs impartissez voz biens
Tellement que n'avez plus riens.
Vous avez fait joustes, tournoys,
Et tout ne vous vault ung tournoys.
Que sont devenus vos chevaulx,
Sur quoy faisiez les grans saulx ?
Vostre avoir fort se diminue.
Que vault tel pompe entretenue
Qui vient à tel confusion ?
Ou nom de la conception
De la très glorieuse dame,
Que l'Eglise aujourd'hy reclame,
Vueillez sur ce point cy [v]iser
Et de ce mal vous adviser,
Qui ainsi vous maine à declin.

Le Chevalier.

Me tenez-vous tant pour badin
Que je n'ay point de sens en moy ?
Je n'en feray riens, par ma foy,
Pour chose que m'ailliez preschant ;
Et, se plus me venez preschant,
Puis qu'il me plaist, saichez sans faille
Qu'entre nous deux aura bataille.

Taisez-vous, ne m'en parlez plus.

LA DAME.

Puisque à cella estes conclus,
Plus ne pense à vous en parler;
Mais je me doubte, au pis aller,
Que pis ne nous soit à tous deux.

LE CHEVALIER.

Or vous en taisez, je le veulx,
Que n'ayez sus vostre visaige.
Je suis assez prudent et saige
Pour me gouverner par honneur.

LA DAME.

Dieu vueille ainsi, mon seigneur;
Aultrement marrie j'en seroye.

LE CHEVALIER.

Saichez que mon voulloir s'employe
A tout plaisir mondain avoir,
Et n'espargneray or ne monnoye
Pour acomplir tout mon desir.
Ung seigneur, tant qu'il a loysir,
Si se doit donner de bon temps.

LA DAME.

Aulcunes foys, par grans despens
Excessifz et trop oultrageux,
Plusieurs en viennent souffreteux,
Qui puis si se vont repentant
De ce qu'ilz ont despendu tant
Que plus n'ont de quoy bien faire.

LE CHEVALIER.

Ne cesserez-vous huy de brayre?
Je m'en voys et vous laisseray;

Mon courroux en peu passeray
Avec mes gens. Qu'est cecy, dea,
A tant parler? Hau, Amaury!

AMAURY.

Monseigneur.

LE CHEVALIER.

J'ay le cueur marry
Et troublé moult amerement.

AMAURY.

De quoy, sire?

LE CHEVALIER.

Certainement
Ma femme [est une] caquetoire;
Si me veult par son consistoire
Me faire devenir hermite.
Elle m'a dit que je l'ay destruite
De donner en ce point le mien.

AMAURY.

Ha, monseigneur, ne croyez rien
De chose que femme vous die.
Avoir en pourrez maladie
Se le mettiés en vostre cueur.
Vous estes ung homme d'honneur,
Prudent, large et abandonné;
Se riens du vostre avez donné,
N'est nul qui vous en sceut reprendre.

ANTHENOR.

Par le sang, vous povez despendre
Tout vostre vaillant, vueille ou non.
Mais femmes si on[t] tel renom
Que pour riens ne se veullent taire.

Pensez de bonne chère faire
Tant qu'estes en bonne santé.
Quant mort serez, en verité
Chascun vous mettra en oubly.

LE CHEVALIER.

Par la mort bieu, il est ainsy.
Il n'est tel que d'estre joyeux.
Quant je seray usé et vieux,
Je me tiendray lors à l'hostel.

AMAURY.

Par le sacrement de l'autel,
Vous avez très bien proposé.

LE CHEVALIER.

Chascun de vous soit disposé
De venir; on se peult esbatre
Jusques à troys heures [ou] quatre,
Pour passer ma melencolie.

ANTHENOR.

Quant vous plaira, ne doubtez mye,
Amaury et moy nous irons.

AMAURY.

Vostre voulenté nous ferons;
Sire, bien y sommes tenus,
Quant par vous tous deux soustenus
Nous avons esté jusques cy.

LE CHEVALIER.

Cecy vous donne.

TOUS DEUX.

Grant mercy.

Pensons tous d'aller à l'esbat.

(Amaury.)

S'aulcun galant vers nous s'abat,
Pourveu qu'il soit de lieu de bien,
Nous trouverons quelque moyen
De jouer à quelque bon jeu.

ANTHENOR.

Vous dictes bien, par la mort bieu;
Encores ay-je cinquante escus.

LE DYABLE.

Se je puis venir au dessus
De ce Chevalier, par mon art,
Je le tireray de ma part,
En despit de sa faulce femme,
Qui ainsi chascun jour reclame
Celle Marie, qui tant nous fait
[De despit] et noz gens retraict
Par sa très orde baverie.
Par mon barat et tricherie
Les auray tous deux, se je puis.
On sçait bien que cautellu suis
Assez pour trouver la manière
De le faire en quelque manière
Cheoir en voye de desesperance.
Or, avant, il fault que m'avance
D'aller faire mon entreprise.

LA DAME.

Aller je m'en vueil à l'eglise
Pour ma prière humblement faire
Devers la Vierge debonnaire
Qui porta le doux createur,
Affin qu'elle garde d'erreur

Mon mary [et] que par sa grace
Veuille que son saint plaisir face.
Cy endroit m'agenoulleray
Et ma requeste luy ferày.
O doulx confort, dame d'auctorité,
Noble sejour où la divinité
Se reposa pour les humains guerir;
Tresor joyeux de grande dignité,
Lys odorant par ta virginité,
Jesus portas, qui tout peult remerir.
Très humblement à toy viens recourir
Et à genoulx icy te requerir
Que ta grace sus mon mary oppaire.
Par toy gardé soit, dame, de mourir
Vilainement, si que ne puist perir
Sa povre ame par aulcun vitupère.
Doulce Vierge, tresor très plantureux,
Advocate des pouvres langoureux
Qui sont entez par leur fragilité,
Vers toy je viens, cueur très amoureux,
Fay que sente ton confort savoureux,
Car tu congnoys ma grand necessité.
Las! mon mary, par prodigalité,
A consummé et fort debilité
Son domaine et sa possession.
Par toy, Vierge, soit stabilité
En bonnes meurs, et de mal acquité
Pour le saint nom de ta conception.
Tu as tant fait vers Dieu pour les humains,
Que de peril tu as engardé maintz
Et delivrez d'enfer. Doulce Marie,
Si te suplie, oy mes pleurs et mes plains;
Garde mon ame qu'elle ne soit perie.
O doulx ruisseau, fontaine très serie,

Oy-moy, dame, si te vient à plaisir;
Pour mon mary humblement te supplie,
Car je voy bien que son sens fort varie;
Le bon chemin n'a pas voulu saisir.
Oy mon vray desir,
Confort gracieux,
Par toy puist choisir
Le règne des cieulx.
Ouvre tes doux yeulx,
Estens luy ta grace,
Et que en tous lieux
Ton sainct plaisir face.

Le Pipeur.

J'ay trop esté en une place;
Il convient aller gaingner.
Despendu ay jà maint denier
Depuis que n'aquestay un blanc.
Si trouver me puis sus le banc
Et quelque gavion de ludie,
Croyez que je ne fauldray mie
A abatre pain largement.
De piper ne crains nullement
Homme qui soit au monde vif.
Mais pas ne fault estre hastif
Du premier quant on trouve proye.
J'ay ycy cent solz en monnoye,
Et encore deux ou troys escus;
Mais que soye avec les plus drus,
J'en attraperay, quoy qu'il couste.

Amaury.

Sire, je vois venir sans doubte
Ung gallant vers nous, se me semble.

LE CHEVALIER.

Laissez venir; mais qu'il s'assemble
Avec(ques) nous, enquerir fauldra
Qu'il est.

ANTHENOR.

Il vient devers çà,
Mon seigneur; desjà fort approche.

LE CHEVALIER.

Or avant donc[ques] sans reproche;
Enquerir fault de son estat.

LE PIPEUR.

J'aperçoy là ung grant debat.
Il me convient vers eulx tirer.
S'ilz se veulent aventurer
Aux dez ou cartes, somme toute,
Mais que fussions dessus le coute,
Mon faict seroit bien.

AMAURY.

Hau, gallant.
Ne vueillez estre refusant,
Si vous plaist, de dire où allez.

LE PIPEUR.

(Passer temps)
Pour esbatre, se vous voulez,
Avecques vous passer le temps,
Car vostre faict bien j'entens
Que vous estes de lieu d'honneur.

ANTHENOR.

Venez parler à mon seigneur.
Peult estre que, quant vous orra,
Que voulentiers il s'esbatra
Aux dez; ainsi je le suppose.

AMAURY.

Certes, il ne quiert aultre chose,
Ne vous aussi, à dire vray.

LE PIPEUR.

Voulentiers parler je l'orray.

Pause.

Sire, Dieu vous doint bonne vie.

LE CHEVALIER.

Et vous, gallant, Dieu vous benie.
Que querez-vous en ce lieu cy?

LE PIPEUR.

Que sçay-je? Pour passer soucy
M'en voys quelque lieu pour m'esbatre
Joyeusement, sans point debatre,
Heure et demye ou deux, sans plus.

LE CHEVALIER.

A quel jeu?

LE PIPEUR.

A bons dez pellus
Ou à quelque jeu que vouldrez.

LE CHEVALIER.

Par la charbieu, à nous l'aurez.
Sus, Amaury et Anthenor.
J'ay cy apporté mon tresor;
Jouons ung peu pour temps passer.

AMAURY.

Monseigneur, vous povez penser
Que de ce ne vous desdirons;
Mais aussi [ce] que gaignerons
Nostre sera.

LE CHEVALIER.

N'en faictes doubte.
S'aviez gaigné ma terre toute,
Si vouldroys-je que vous l'eussiez.

LE PIPEUR.

Voicy des dez. Sus, choisissez.
Quel jeu jouerons-nous ?

ANTHENOR.

A la chance.

AMAURY.

Avant, sus, [icy] qu'on s'avance.
Prenez place cy, mon seigneur ;
Nous vous debvons porter honneur.
Gettez le dé.

LE CHEVALIER.

[Moy] j'en ay dix.

AMAURY.

Et moy sept.

ANTHENOR.

Je n'en ay que six.

LE PIPEUR.

J'en ay douze; le dé est mien,
Veez-là pour bon.

LE CHEVALIER.

Sus, je le tiens ;
En voylà pour cinquante escus.

LE PIPEUR.

A tout ; oncques maiz je ne fus
En lieu où eust si belle couche.

Je l'ay gaygné; homme n'y touche;
Je prendray cecy sur la buffe.

Le Chevalier.

Que nul homme [si] ne se truffe;
Il est sien.

Le Pipeur.

Sus, qu'on mette en jeu.

Amaury.

Velà pour moy.

Le Chevalier.

Je reny bieu,
Velà pour celluy qui l'aura.

Le Pipeur.

Hazart! hay, il m'eschappera.
Gentil demonstre tout hazart.
J'en ay dix : rencontre [hazart]
Je le pers.

Le Chevalier.

Je vueil donc jouer;
Je puisse bieu desavouer
Se je ne gaigne à ceste foys.
Rien ne vient. J'en ay six et troys;
En despit de Dieu se puist estre.

Amaury.

Je voys monstrer ung tour de maistre;
Hazart! j'ay gagné ceste main.

Le Chevalier.

Or suis-je bien filz de putain.
Je regnye bieu; j'ay tout perdu.
Maintenant j'enrage de dueil.

LE PIPEUR.

Sans (ce) courroucer.

ANTHENOR.

Sus, je le vueil.
Couchez; velà pour Anthenor.

LE CHEVALIER.

Je jouray cent escus encor,
Et puis trestout sera failly.

AMAURY.

Je jouray premier, je le dy.
Velà dix; c'est très bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mes cent escus sont en balance.
Maulgré Dieu qu'oncques m'y boutay.
Je le pers; il m'a ja cousté
En ce lieu bien deux cens escus.

LE PIPEUR.

Sire, ne vous (en) courroucez plus;
Vostre courroux n'y vault pas maille.
Hé, garde bien que je ne faille.
Hazart, j'ay douze; tout est mien.

ANTHENOR.

Par la chair bieu, je n'y fais rien;
Bon gré en ayt-on de la feste.

LE CHEVALIER.

Qui aura argent si m'en preste,
Jusques à tant que soys à l'hostel.

AMAURY.

Quant à moy, j'ay ung serment tel

Que jamais riens ne presteray
A jeu de dez. Je vous diray :
Querir vous en fault aultre part.

ANTHENOR.

Mort bieu, je seroye bien coquart
S'argent à mon seigneur prestoye.
Je regnie bieu, se j'en avoye
Mille foys plus que n'ay vaillant,
Si n'auroyt-il pas maintenant
Ung denier pour jouer à moy.

LE CHEVALIER.

Or avant donc; à ce que voy,
Sans croix ne pille me lairrez.

LE PIPEUR.

Querez-en ailleurs où vouldrez,
Car de cestuy vous n'aurez point.

LE CHEVALIER.

Departir me fault en ce point
Sans avoir de nul reconfort.

LE PIPEUR.

La char bieu, je m'en voys, au fort,
Puisque j'ay ma bourse fournye.

ANTHENOR.

Boyve mon seigneur sa follye;
S'il a tout perdu, c'est par luy.
Il ne me verra aujourd'huy,
Ne de cest an, se bon me semble.

AMAURY.

Puis que fourniz sommes ensemble,
Et qu'il est dessaisi d'escuz,

Alons m'en ; il n'y en a nulz
Endroit luy ; ce n'est q'ung coquart ;
Il se repent ; il est trop tart.
Mais il ne m'en chault, par ma foy.

ANTHENOR.

Ne s'attende jamais à moy,
Puis que le sien est despendu.
Quant à moy, j'ay bien entendu
A mon faict, je suis bien garny.

LE PIPEUR.

De bonne heure j'arrivay cy ;
Il y a cy plus pour le gueux.
Le chevalier est bien piteux
Qui a perdu le sien ainsi.
Mais au fort, puis que suis saisi
De ma part, je m'en vois galler.

LE DYABLE.

Au devant me convient aller
De ce chevalier que je voys.
A sa chière bien j'aperçoys
Qu'il est très fort navré au cueur.
Si monstre signe de seigneur,
Si je puis, annuyt tant feray
Que luy et sa femme j'auray,
Ou peu je priseray mon faict.

LE CHEVALIER.

Ha, fortune, que tu m'as faict !
Suis-je par toy ainsi deffaict !
Ho, quel forfaict !
Quel desplaisir, voicy de rage !
Las que sera-ce de mon faict ?
J'ay tout perdu, il en est faict,

Par mon forfaict.
Harau, peu s'en fault que n'enrage.
Quel horreur, quel cruel dommage,
Quel dueil, quel criminel orage,
Quel dur oultrage
J'ay cy commis ! Ay très mal faict;
J'ay diffamé tout mon lignage,
J'ay dissipé mon heritage
Par fol couraige.
A peu que ne me pens de fait.
O dueil passif et oultrageux !
O ennemy fier et courageux !
O quels lours jeux
J'ay perpetré par ma follie !
Abisme de mal envieux,
Me sourdra de ire en tous lieux.
Mes dolens yeulx
Seront plains de melancolie.
C'est dommaige qu'on ne me lye
Au gibet pour finir ma vie.
Quel villennie
Je fais à tous chevalereux.
J'ay perdu toute seigneurie;
Chascun de moy faict moquerie
Et me harie,
Et tout par mes faiz vicieux.
Ha, Mort, viens tost à moy bonne erre,
Prens ton dard et sus moy le serre
Sans terme querre.
Mort, Mort, acours, je te requiers.
Que ne me engloutist la terre
Pour les maulx qu'ay voulu enquerre !
Mort, Mort, deserre
Ta fureur; plus vivre ne querre.

Je n'ay plus rien de quoy payer;
On ne se veult en moy fier :
    Car desirer
Ay voulu, sans riens enquerre.
On me souloit auctoriser
Pour mon estat, et hault priser;
    Mais dissiper
Me veult chascun et mener guerre.

LA DAME.

Le cueur me deult fort et me serre
Pour mon seigneur, que venir voy
Tout seul. Il a, en bonne foy,
Quelque chose qui n'est pas bonne.
Pieçà ne le vis sans personne
Venir, comme il fait maintenant.
Monseigneur le très bien venant,
Comment vous va? quel[le] chière?
Quant j'aperçoy vostre manière,
Vous me semblez tout esbahy.
Estes-vous troublé?

LE CHEVALIER.

Helas, ouy,
Et cause y a, ma doulce amye.

LA DAME.

Helas, pour Dieu, ne vueillez mye
Vous troubler si amerement,
Que pis vous en soit nullement;
Prendre fault tout en patience.

LE CHEVALIER.

    J'ay ma substance
    Perdue, sans doubtance.
    Pour ce, quant j'y pence,

Navré suis au cueur.
Plus n'ay de finance,
N'argent à puissance
Pour avoir plaisance,
Et m'est deshonneur.

La Dame.

Helas, mon seigneur,
Nostre createur,
Si soyez tout seur,
Assez a pour nous;
Se par vo foleur
Avez par malheur
Perdu vo labeur,
Las! appaisez-vous.

Le Chevalier.

J'estoye bien venu
Et entretenu,
En joye soustenu;
Maintenant n'ay rien.
Je me voy tout nu,
De mal prevenu;
Grant n'a ne menu
Qui me die : « Tien. »

La Dame.

Apaisez-vous, sire.

Le Chevalier.

Mon mal trop empire.

La Dame.

Que vous vault vostre yre?

Le Chevalier.

Bien mourir vouldroye.

LA DAME.

Jesus vous soit mire.

LE CHEVALIER.

Las! plus ne puis vivre.

LA DAME.

Trop donner peult nuyre.

LE CHEVALIER.

Très mal y pensoye.

LA DAME.

Faict avez oultrage.

LE CHEVALIER.

C'est mon grant dommage.

LA DAME.

Fol ne croit langaige
Tant qu'il ayt receu (1).

LE CHEVALIER.

Pas n'ay esté saige;
Du mien, par usage,
Ay faict vasselage,
Dont me sens deceu.

LA DAME.

Se Dieu plaist, vous serez pourveu;
Ayez en la Vierge fiance.

LE CHEVALIER.

Par ma foy, je pers patience,
Quant [je] me voy tout desnué.
Encore ceulx que tenu ay
En bruyt, posé en estat,

(1) Variante : Tant qu'il soit deceu.

Si me dient eschec et mat
Pour ce que n'ay riens plus vaillant.

LA DAME.

Quant Fortune va assaillant
Aulcun estant en dignité,
Chascun luy tourne le costé,
Mesmes ceulx qui deussent ayder
A souffreteux et regarder
Dont les biens leur sont peu venir.

LE CHEVALIER.

Je ne me veulx plus cy tenir.
Ung peu m'en voys esbatre aux champs
Pour faire là mes piteux chantz
Et mes regretz plains d'amertume.
J'ay le cueur plus gros q'ung enclume
De desplaisir que je reçoy.

LA DAME.

Je requier au souverain roy
Et à la glorieuse dame
Qu'ilz vous gardent de tout diffame.
Passez vostre mal doulcement,
Mon seigneur; se Dieu plaist, briefvement
Serez mis en convalescence.

LE DYABLE.

Maintenant est temps que m'avance
De conduyre mon entreprise.
Le Chevalier chascun desprise
Pour ce que tout est despendu.
Mais que [mes] motz ayt entendu,
Il sera mien, point je n'en doubte;
Et si auray la faulse gloutte
Sa femme, qui sert à Marie.

LE CHEVALIER.

Or doy-je bien hayr ma vie,
Quant ainsi chascun me harie
Par mocquerie.
De mes servans suis dechassé;
Fortune trop me contrarie;
Noblesse est bien à moy perie;
Mon sens varie.
Las! qu'ay-je faict le temps passé?
J'avoye grant avoir amassé;
J'estoye en honneur enlyessé,
Et n'ay cessé
De dissiper tout par follie.
Mon estat est bien abaissé.
De mes servans suis delaissé,
Qui amassé
Ont tous mes biens par tricherie.
J'ay donné mes biens follement
Et despendu prodiguement
Et largement
Sans avoir à la fin regard,
Dont je mourray honteusement.
Il me desplaist très grandement.
A grant tourment
Fineray devant qu'il soit tard.
Chascun si m'appelle musart,
Et dit l'en : « Veez là un coquart,
Chassez à part;
C'est dommage qu'il vit, vrayement. »
A, Mort, mort sur moy de ton dart;
Aultre chose n'ay esgard,
Quant se depart
Ainsy de moy esbatement.

Le Dyable.

Qu'as-tu, Chevalier? Hardiment
Declaire-moy tout seurement
Le faict qui tant te touche au cueur.

Le Chevalier.

Qui es-tu? Viens soubdainement;
Esbahy me fais grandement
Quant tu me portes tel honneur.

Le Dyable.

Ne te chaille, et soys seur
Que te puis oster la douleur
Qui te tient si amerement.

Le Chevalier.

A peine pourroit ton labeur,
Ou tu es trop puissant seigneur,
Me faire appaiser bonnement.

Le Dyable.

J'ay en moy le gouvernement
Du monde; sache vrayement
Que puis ung povre homme enrichir.

Le Chevalier.

S'ainsi estoit certainement,
Tantost seroys hors de tourment;
D'aultre chose je n'ay desir.

Le Dyable.

Dy moy, puis que tu as loysir,
Se tu veulx faire mon plaisir;
Puis après riche te feray.

Le Chevalier.

Mais que je sache, sans faillir,

Qui tu es, seur te peulx tenir
Qu'à ton vouloir obeiray.

LE DYABLE.

Mon nom jamais ne [te] diray;
Mais à ton faict remediray
Se tu veulx faire à mon dict.

LE CHEVALIER.

La mort bieu, je te serviray
Et ton vouloir acompliray
Se tu fais ce que tu m'as dit.

LE DYABLE.

Ho, n'en parle plus, il suffist.
Bien sçay que chascun si te fault,
Pour ce que n'as plus de quibus.

LE CHEVALIER.

Il est vray.

LE DYABLE.

Venons au surplus.
Par moy tu seras remis sus;
Mais aussi mon vouloir feras.

LE CHEVALIER.

De ce ne feray nul reffus;
Je te le prometz et conclus,
Et me dis ce que tu vouldras.

LE DYABLE.

De ton sang lettre me feras
Et de ta main tu l'escripras,
Puis après tu seras pourveu.

LE CHEVALIER.

Ainsi que ditter la vouldras

Je te l'escripray ; c'est le cas,
Puis que à honneur seray pourveu.

Le Dyable.

Saches que ton faict ay cogneu :
Ta propre femme t'a deceu ;
Pour tant la doys abandonner.

Le Chevalier.

Certes, nul mal ge n'y ay veu ;
De ton dit je suis tout esmeu.

Le Dyable.

Viens ça, me la veulx-tu donner ?

Le Chevalier.

Se tu me vouloye guerdonner
Et en grant estat m'ordonner,
Peult-estre je m'adviseroye.

Le Dyable.

Se tu me la veulx cy livrer
Dedens ung temps, tost delivrer
Te feray assez de monnoye.

Le Chevalier.

Par la mort bieu, je te l'ottroye ;
Mais qu'en estat posé je soye,
Dedans sept ans je l'amenray.

Le Dyable.

Fais m'en lettre, que je la voye,
Et tantost te mettray en voye
Que ton vouloir accompliray.

Le Chevalier.

Très voulentiers je l'escripray
Et de ma main la signeray,

Ainsi que tu la ditteras.

LE DYABLE.

Or escripz: je te nommeray
Et les pointz te deviseray
Ainsi comme tu la feras.
Or premierement tu mettras
Que la Trinité regnyeras
Et la foy de toute l'Église.

LE CHEVALIER.

Adea, ainsi ne m'aura[s] pas.
Je m'adviseray sur ce cas;
La cause requiert qu'on y vise.

LE DYABLE.

Se veulx estre mis en franchise,
Il te convient ce point passer.

LE CHEVALIER.

C'est ung cas de grant entreprise,
Et pour tant y m'y fault penser.

LE DYABLE.

Veulx-tu ton estat abaisser
Et vivre en tel mendicité?
Accorde mon dit sans faulser,
Mis seras en grant dignité.

LE CHEVALIER.

De regnier la Trinité,
C'est ung dur point et detestable;
Mais d'estre mis en liberté,
Cela m'est au cueur aggreable.

LE DYABLE.

Or le faitz tost, de par le dyable,

Se tu veux, ou [bien] je m'en voix.

LE CHEVALIER.

Or avant, pour estre vaillable
Et en honneur, je le feray.

LE DYABLE.

Après aussi je te diray :
La Vierge Marie regnieras.

LE CHEVALIER.

Par ma foy, tant que je vivray,
Je n'en feray rien, c'est le cas.

LE DYABLE.

Pourquoy, meschant, ne peux-tu pas
Aussi bien regnier la mère
Comme le fils?

LE CHEVALIER.

Passe ce pas,
La chose si m'est trop amère.

LE DYABLE.

Tu ne peulx en nulle manière
Avoir riens se tu ne le fais.

LE CHEVALIER.

Laissons en paix ceste matière;
Pour mort je ne le feroys jamais.

LE DYABLE.

Or avant donc; tu me prometz
Que ta femme si ameneras.
Escriptz ta lettre et la parfaictz,
Et puis après la signeras.

LE CHEVALIER.

Tantost achevée tu l'auras.
Veulx-tu plus rien? Vela cy faicte.

LE DYABLE.

Il fault donc que je m'entremette
De te fournir de grant avoir.
Premierement, tu dois sçavoir
Que, pour parvenir à tes pointz,
Tu auras tes desirs conjointz
A faire ce que m'as promis.
Et, afin que tu soys remis
En honneur, près d'icy iras
En ung lieu que tu trouveras,
Lequel au doy te monstreray,
Et là dedans sache de vray,
Ung très grant trésor, c'est la somme,
Y est pour te faire riche homme
Et plus que (tu) ne fus oncques jour.
Voy-tu, regarde cy autour :
Voici le lieu que je te dis.
Or ne soys pas si estourdis,
Que ne vienne cy à ton terme.

LE CHEVALIER.

Puisque la lettre te conferme,
N'ayez doubte que ne vienne cy.
Tantost seray hors de soucy,
Puisqu'auray argent et pecune.
Sang bieu, en voicy, sans faulte aulcune,
Je suis bien; priser me feray,
Cest avoir cy j'emporteray
Pour acheter habitz nouveaux
Et avoir mulles et chevaulx

Et estat comme il appartient.
Il ne me chault ja dont il vient,
Puisque j'en ay.

Le Dyable.

J'ay tant brassé
Que le chevalier enlassé
Se est du tout à ma cordelle.
J'auray aussi sa damoyselle;
Ve la cy obligée dedans;
Quant ce viendra l'heure et le temps,
Pas ne fauldray à venir cy.

Le Chevalier.

M'amye, ne soyez en soucy,
J'ay eu de l'argent largement.

La Dame.

Loué soit Dieu certainement;
Mon amy, j'en ay très grant joye.
Sachez que Dieu les siens pourvoye;
Jamais ne les laisse perir.

Le Chevalier.

Je ne en pense point enquerir,
Se Dieu ou dyable le m'envoye;
Puisque j'ay argent et monnoye,
Ne me chault dont il soit venu.

La Dame.

De quoy vous est-il souvenu
De dire ces motz? Taisez-vous.
Au cueur deussiez avoir courroux
D'ainsi proferer telles parolles.

Le Chevalier.

Pour Dieu, delaissez ces frivolles;

Je n'ay pour en nulle manière
D'avoir jamais necessité.

LA DAME.

Vous avez mon cueur incité.
A quoy pensez-vous, mon doulx sire,
Quand vous ouy proferer ou dire
Parolles si très detestables?

LE CHEVALIER.

Taisez-vous, de par tous les dyables,
Qu'il n'ayt hutin entre nous deux.
S'il fault que j'entre en mon courroux,
Le dyable vous chantera messe.

LA DAME.

Hé, Nostre-Dame, quel destresse
Est en mon cueur de ce faict cy!
Mais au fort, puisqu'il est ainsi,
Il me fault tout laisser aller.

LE CHEVALIER.

Plus ne veulx que rire et galler,
Puisque (je) suis pourveu de finance.
C'est bien raison que je m'avance
D'aller à l'esbat soir et main;
Car j'ay or et argent à plain,
En despit des faux envieux.

AMAURY.

Anthenor, je suis bien joyeux :
Mon seigneur si est remplumé.
Il a en quelque lieu plumé,
Ou faict finance de cliquaille.

ANTHENOR.

Allons vers luy, vaille que vaille,

Pour sçavoir s'il nous reprendra.
Peult-estre que encores nous donra
Quelque chose pour le servir.

AMAURY.

Jamais ne fault compte tenir
De gens, quant tout est despendu ;
Long-temps a que l'ay entendu,
Ung mot qu'on dit à l'adventure :
L'amour si vault quant argent dure ;
Mais, quant finance est faillye,
A peine trouve on nul amye.
Allons-nous en veoir qu'il dira.

ANTHENOR.

Encores tout joyeux sera
De nous prendre à belle faveur.
Voyez-le (jà).

AMAURY.

Dieu gard Monseigneur.
Comme se porte la santé?

LE CHEVALIER.

Très bien. J'ay argent à planté.
Amaury, je suis remis sus.

ANTHENOR.

On tiendra de vous compte plus
Qu'on ne faisoit, n'en ayez doubte.
Vous sçavez que chascun deboutte
Les gens quant ilz n'ont de quibus.

AMAURY.

Maintenant estes au dessus
De voz besongnes, bien le voy.
Si vous avez mestier de moy,

Ne m'espargnez en riens qui soit.

ANTHENOR.

Quant est de moy, s'il vous plaisoit
Quelque chose me commander,
Sachez, Monseigneur, sans tarder,
Que de bon cueur l'acompliroye
Et vostre serviteur seroye,
Et me tiens tel tant qu'auray vie.

LE CHEVALIER.

Je vous retiens de ma mesgnye,
Et, se riens vous avez mespris
Contre moy, sans estre mespris,
Vous le pardonne entierement.

AMAURY.

Je vous mercye très humblement,
Monseigneur, quant est de ma part.

ANTHENOR.

Pour ce joyeulx advenement
Je vous mercye très humblement.

LE CHEVALIER.

N'espargnez argent nullement;
J'en ay assez où nul n'a part.

AMAURY.

Je vous mercye très humblement,
Monseigneur, quant est de ma part.

LE DYABLE.

Il me convient avoir regard
Au terme que ce chevalier
C'est voulu à moy obliger
Et me livrer icy sa femme.
Je l'auray en corps et en ame,

L'eussent juré Dieu et les saints,
Car il m'a escript de ses mains
La lettre sellée de son signe.
Tantost fauldra que m'enchemine
Pour l'aller attendre au lieu dit.
Il est mien, sans nul contredit,
Jamais il n'en peult eschapper.
Marie ne me pourra tromper
Que ne l'aye, maulgré son visage.

La Dame.

Je suis moult troublée en couraige
Que ne puis nullement sçavoir
Où mon seigneur prent cest avoir
Qu'il a maintenant à bandon.
A grant et à petit faict don.
Ne sçay dont vient ceste finance,
Mais, certes, quant au cas je pense,
Je suis bien marrie en mon cueur.
A toy, mère du createur,
Pour ma douleur
Refraindre, viens à mon secours.
Garde moy de tout deshonneur
Et mon seigneur
Conferme en grace tous les jours.
Humblement à toy me recours;
Fais que les tours
Dont je doubte qu'il se meffface,
Au nom de ta Conception,
Sans fiction,
Soit tousjours en bien par ta grace.
Garde le de tentation,
De lesion
Que son ame ne soit damnée.

A toy, doulce vierge honnourée,
Sur tous louée,
Je viens en ma necessité.
Tu congnoys du tout ma pensée,
Dame prisée;
Deffens moy en adversité.

Le Chevalier.

Je me sens au cueur molesté
Quant pense au cas que j'ay commis.
Au dyable je me suis submis
Et obligé, moy et ma femme.
O haro! suis-je bien infame
De l'avoir en ce point lyée
Et envers le dyable obligée?
De luy rendre quel dur meffaict!
Ha, traistre meschant, qu'as-tu faict?
C'est pour neant; il fault qu'il se face.
Je luy doy mener en la place
Où luy fis obligation.
Or vient la confirmation
De mon jour, qu'il fault que je livre
Ma femme, se je veulx plus vivre.
Et pour tant je luy meneray.
Mais premierement luy diray
Qu'elle et moy passer temps yrons.
Puis après, quant au lieu serons,
Du demourant je m'en rapporte
A celluy qui ma lettre porte.
Si la veult prendre, si la prenne.
Affin que mon faict s'entretienne
Desclairer luy fault mon vouloir.

La Dame.

Ne sçay que vous povez avoir,

Monseigneur, vous estes pensif.
Dites-moy, pour Dieu, le motif
Qui vous tient ainsi en pensée.

LE CHEVALIER.

La verité tost declairée
Vous sera, quant le demandez.
Venir vous fault, plus n'attendez,
Avec[ques] moy ung peu esbatre,
D'icy à trois jours ou à quatre,
En ce boys qui est près d'icy,
Point ne seray hors de soucy,
Tant que vous [y] soyez menée.

LA DAME.

Avez-vous voulenté fermée
A ce propous, mon bon seigneur?
Mais que ce soit sans deshonneur
Ne sans villennie de mon corps,
Je suis de tous voz bons accordz
Contente; mais je suis en doubte
Pourquoy vostre vouloir se boute
De me mener en ce boys là,
Car il ne vous advint pieçà
D'en parler. (Je) ne sçay dont ce vient.

LE CHEVALIER.

N'en parlés plus; il le convient;
Avancez-vous; il le fault faire.

LA DAME.

Puis que le cas est necessaire,
Allons y donc quant vous vouldrez;
Voz gens avec nous menerez;
Compaignie est bonne en tel cas.

LE CHEVALIER.

Non feray, car je ne veulx pas
Qu'il y ait nul que vous et moy.

LA DAME.

Cela me fait au cueur esmay
Quant y voulez aller seullet,
Sans avoir paige ne varlet
Que vous et moy; que veult ce dire?

LE CHEVALIER.

N'en parlez plus.

LA DAME.

Nenny, beau sire;
Puis qu'il vous plaist, je le veulx bien,
Pourveu qu'on ne me face rien
Avec vous.

LE CHEVALIER.

Estes-vous en doubte?

LA DAME.

Nenny. Mais je crains, somme toute,
Aulcun que pourrons rencontrer.

LE CHEVALIER.

Ne vous en vueillez point doubter;
Homme ne vous fera nul mal.
Devaller vous fault par ce val
Affin que nul [si] ne vous voye.

LA DAME.

Or allons, que Dieu nous convoye
Et la doulce Vierge Marie,
A laquelle requiers et prie,
Au nom de sa conception,

Que de cruelle affliction
Nous vueille garder et deffendre.

LE DYABLE.

Il me convient aller attendre
Le chevalier qui doibt venir
Et sa femme, pour parvenir
Au point où j'ay pieçà tendu.
Puisque du tout il s'est rendu
A moy, et puis sa femme aussi,
Par ceste lettre que j'ay cy,
Qu'ilz ne soyent tous miens par sentence
Rien n'y vault le contredire.

LA DAME.

Je vous requiers qu'en ceste eglise
Voyse ung petit pour Dieu prier,
La Vierge où je me veulx fier,
Et puis après viendray à vous.
Mon cueur sera hors de courroux
Et de pensée, mais que humblement
J'aye presenté devotement
Ma petition à Marie.
Mon doulx seigneur, je vous en prie
Que vous m'ottroyez ma requeste.

LE CHEVALIER.

Vous me faistes mal en la teste
De tant quaqueter; allez doncques
Et gardez, pour choses quelconques,
Que vous veniez incontinent
Qu'aurez fait.

LA DAME.

Croyez seurement
Si feray-je; n'ayez soucy,

Je reviendray en ce lieu cy
Tout maintenant sans arrester.
Devant toy me viens presenter,
Vierge, que chascun doibt prier
Et honnorer;
Vueille entendre ma prière;
Plourer, gemir et lamenter
Je dois bien, et me dementer,
Sans deporter;
Assez y a cause et matière :
Mon mary, vierge tresorière,
M'ameine en ce boys là derrière,
Mais la manière
Ne me veult jamais declairer.
Si te prie, estens ta lumière;
En toy est ma fiance entière.
Soys ma bannière,
Viens moy, s'il te plaist, conforter.
Par ta saincte Conception,
Soye garantie, vierge digne.
En toy est ma protection.
Sans fiction,
Humblement vers toy je m'encline;
Helas, dame, je suis indigne,
Que ta doulce grace benigne
Sur moy consigne
Pour avoir supportation.
Mais tu es la vraye medecine
Qui des cueurs oste la racine
Très maligne
Qui fait estre en perdition.
Garde mon mary, doulce dame,
De pensée villaine et de blasme
De corps et d'ame,

Tant qu'à te servir il s'accorde.
Oste le de la voye infame.
Et moy, qui suis sa povre femme
Qui te reclame,
Fais nous vivre en paix et concorde.
Le faulx Sathan point ne le morde.
Se sa vie a esté orde,
Si le recorde
Bien pour eviter la flamme
D'enfer. Oste le de la chorde
De peché remply de discorde;
Son faict recorde,
Devant Dieu, qu'il n'ayt diffame.

NOSTRE DAME.

Mon filz, grace je te (p)reclame
Pour une qui est bien m'amye,
Laquelle n'a desservy mye
Qu'elle soit du tout reffusée;
Car elle a tousjours sa pensée
A te servir et moy aussi.
Or est-elle en grant soucy
Pour ce que le faulx Sathanas
Tient son mary fort en ses las,
Et tant que luy a fait promettre
Et de son sang faire une lettre
Que sa femme luy livreroit.
Si te prie, filz, par bon droit,
Que la femme soit garantie,
Et pour le chevalier te prie
Que du dyable delivré soit,
Car Sathan [très] fort le deçoit
Par ses abus dyabolicques
Et par ses fallaces oblicques,

Dont son ame est en grant danger.
Mon filz, ne te vueilles venger
De luy, je t'en prie humblement.

DIEU.

Mère, vous sçavez plainement
Qu'à voz justes petitions
Ne fais point contradictions.
Vostre vouloir s'accorde au mien,
Et pour tant, mère, je veux bien
Que la femme soit delivrée,
Car à tort elle est obligée.
Mais au regard de son mary,
Mère, saichez qu'il est ainsi
Qu'il m'a regnyé, et l'eglise,
Par quoy il pert toute franchise,
Et de son sang lettre en a faict,
Dont il a grandement meffaict.
Or est ainsi que ne doy pas,
Veu le merveilleux (mef)faict et cas,
Luy pardonner legierement.

NOSTRE DAME.

O juge, voy planierement
Que ce qu'il a fait et commis,
Comme hors [de sens] et desmis
De raison il a perpetré;
Par quoy luy doit estre impetré
Remission en ce cas cy.
Et de rechef, mon filz, aussi
Tu scès, quant il te regnia,
Que raison en lui fourvoya
Et n'eut pas à la fin regard.
Item et mesme, d'aultre part,
Oncques ne voulut regnyer

Mon nom. Pour tant je te requier
Qu'il soit de ce peril dehors
Et que luy soys mysericors,
Entendu l'orde abusion
Et la grant persuasion
Que le dyable son adversaire
Luy a faict par cas soubdain faire
Mon filz, n'en prens pas par sentence
De son meffaict telle vengence,
Comme le cas bien le desire.

Dieu.

A vous ne veulx point contredire,
Doulce mère, c'est bien raison,
Jaçoit ce que sa desraison
A peine se peult pardonner.
Confort vous luy yrez donner
Et delivrer la damoyselle
Qui vous sert en vostre chappelle
En faisant sa petition.
A luy yrez en fiction
De sa femme, et puis vous menra
Au lieu où mener vous vouldra,
Cuydant que ce soit sa partie;
Elle demourra endormie
Jusques à tant que vous viendrez.
Au faulx Sathan vous osterez
La lettre qu'il tient en sa main,
Et le chevalier tout à plain
Delivrerez, aussi la dame;
Car vostre pitié me reclame
A luy faire grace et pardon.
Anges, tous allez à bandon
La convoyer benignement.

NOSTRE DAME.

Je te mercye humblement,
Mon doulx fils courtoys et begnin.
Anges, mettons-nous à chemin
Pour aller vers ce chevalier.

GABRIEL.

Pour l'honneur du roy droicturier,
Royne de très haulte excellence,
Le ferons par grant diligence.
Chantons, Raphaël, en allant.

RAPHAEL.

En louant le roy tout puissant
D'ung mot [très] bel et gracieux,
Et la royne aussi des haulx cieulx,
Gabriel, je vous ayderay.

LE CHEVALIER.

Je croy que meshuy cy seray
En attendant ceste bourgoise.
Sang bieu, s'il fault que g'y voise,
Bien sçay qu'il y aura hutin.
Je la voy; elle est en chemin.
Sà, dame, sà, venez avant.

NOSTRE DAME.

Sus, mon amy, allez devant.
Long-temps m'avez cy attendue;
Mais j'ay pour vous grace rendue
A Dieu, qu'il vous vueille conduyre.

LE DYABLE.

Tantost je me pourray deduyre
Du chevalier et de sa femme;
En enfer porteray son ame,

En despit qu'(elle) a Marie servy.
Mais, haro! je suis trahy :
Le chevalier n'amaine mye
Sa femme avec luy; c'est Marie.
Bien sçay qu'elle me fera meschef;
Mais, au fort, je viendray à chef
Du chevalier, car il est mien
Par ceste lettre que je tien.
Haro, ne sçay que faire doye.

LE CHEVALIER.

Tout le cueur durement m'effroye
Quant aproche de ce lieu cy.

NOSTRE DAME.

Sire, ne soyez en soucy,
Allez hardiment, n'ayez peur;
Car la mère du Createur
Vous aydera, soyez certain.

LE CHEVALIER.

Je ne m'ose monstrer à plain;
Je voy bien que je suis perdu.

LE DYABLE.

Je t'ay longuement attendu.
Faulx traistre, tu m'as bien trahy;
Que m'as-tu amené icy?

LE CHEVALIER.

Ma femme.

LE DYABLE.

Tu mens faulsement.

LE CHEVALIER.

Regarde, vela cy vrayement.

LE DYABLE.

Haro! voicy grant mocquerie;
Tu amaines celle Marie
Qui tant nous faict grief et ennuy.

NOSTRE DAME.

Ha, faulx Sathan, venue je suis
Pour celle que livrée t'avoit.
Tu scez bien que tu n'as nul droit
Sur elle, qui est ma servante.
Va-t'en en la prison puante
A tousjours, sans jamais partir.

LE DYABLE.

D'icy ne me vueil departir
Tant que le chevalier j'auray:
Car par raison je monstreray
Qu'il est mien; en voycy la lettre
De ses mains; jamais ne peult estre
Il en a escript [le] libelle.

LE CHEVALIER.

O digne pucelle!
En ayde t'apelle;
J'ay (tant) esté rebelle,
Ne soye debouté.
Fille maternelle,
Soys pour ma querelle
Contre la cautelle,
Royne de bonté.

O vierge haultaine!
Oste-moy de peine;
Mon cas te remaine;
J'ay très mal vescu;

Saincte souveraine,
Soyez-moi prochaine;
O doulce fontaine,
Soyez mon escu.

Nostre Dame.

Faulx Sathan, tu seras vaincu,
Car par malice tu l'as faict.
Baille-moy la lettre; de faict
Le chevalier nul mal n'aura;
De tes mains delivré sera,
Et sa femme pareillement;
Mon filz l'a dit par jugement,
Qui congnoit assez tes abus.

Gabriel.

Sathan, ne fais plus de refus,
Baille tost la lettre à Marie;
Ta cautelle sera perie;
Tu as perdu le chevalier,
Lequel tu as fait obliger
De son sang par abusion.

Le Dyable.

Je n'entens pas bien ung faict tel
De m'oster ce qu'il m'appartient.

Nostre Dame.

Or n'en parle plus, c'est pour neant.
Laisse ta lettre sans espace,
Car mon filz si luy a fait grace;
Pour tant la lettre avoir nous fault.

Le Dyable.

Haro! de dueil le cueur me fault.
J'ay perdu ma possession,
Et tout par ton abusion.

Marie, tu destruis enfer.
Haro! que dira Lucifer
Quant il saura ceste nouvelle?
Bien sçay que pas ne l'auray belle;
Batu seray et tourmenté.
Je m'en voys d'ung aultre costé
Faire tant qu'auray aultre proye;
Je ne puis arrester en voye;
Maintenant il s'en fault fouyr.

NOSTRE DAME.

Vueille-toy, amy, resjouyr,
Et t'en va vers ta bonne femme,
Laquelle à genoux me reclame
En ma chapelle devotement.
Vis doresnavant saintement,
Et de très bonne intention
Ayme ma Conception,
Et en fais grant solennité.
Il a pleu à la Trinité
De t'avoir preservé de mal.
Encore le faulx infernal
Si te tenoit fort en ses las.
Mon amy, jamais ne soys las
De Dieu servir devotement.

LE CHEVALIER.

Mercier vous doy humblement,
Glorieuse Vierge Marie,
Car vous me monstrez dignement
Signe de très grant courtoysie.
Par vous mon ame est appaisée,
Qui estoit subjecte à misère.
Qui bien vous sert il ne fault mye,
Car en la fin luy estes mère.

O royne de haulte excellence,
O dame de grant dignité,
O mère de très grant puissance,
O refuge en captivité,
Par vous je me sens acquitté
Du dyable, à qui lyé j'estoye;
Signe me monstre d'equité
Quant par vous suis en bonne voye.
Comme pourray-je grace rendre,
Comme vous pourray-je servir,
Quant çà jus vous venez descendre
Pour hors du peché m'asservir?
Qui vostre amour peult desservir?
Bien est eureux, certainement,
Qui vous veult servir justement.
Tu m'as delivré de tourment.
M'en voys querir ma bonne femme;
Par elle je suis hors de blasme,
Par elle suis mis à delivre;
Se Dieu plaist, tant que pourray vivre,
Luy porteray signe d'honneur
Et l'aymeray de très bon cueur,
Car à elle je suis tenu.
Esveillez-vous, je suis venu,
M'amye, pour vous crier mercy.

La Dame.

Helas! Monseigneur, qu'est cecy?
Qu'avez-vous?

Le Chevalier.

J'ay très fort mespris.
Contre vous j'avoye entreprins
De vous donner au Sathanas,
Et m'estoye ainsi pour ce cas

Obligé; en voicy la lettre.
Mais vous avez fait entremettre
Par vostre humble petition,
Au nom de la Conception,
La digne Vierge glorieuse,
Qui de son oreille piteuse
A vostre prière entendue,
Et des saincts cieulx descendue,
Et venue au lieu avec moy,
Voire cuydant en bonne foy
Que ce fust vous, ma doulce amye;
Et pourtant vous requiers et prie
Que me pardonnez ce meffaict;
Car je ay contre vous meffait,
Car bien voy que vous estes bonne.

LA DAME.

Mon chier Seigneur, qui s'abandonne
A Dieu servir ne peult perir.
Levez-vous. De parfait desir
Vous le pardonne doulcement;
Et pourtant, mon loyal mary,
Vivons desormais chastement,
Sans desirer aulcunement
Habitz curieux ne mondains.
Vous povez veoir les cas soubdains
Qui peuvent venir de jour en jour
A ceulx qui ont mis leur amour
Et leur cueur en mondanité;
Car ce n'est fors que vanité.
Ainsi nous devons sans cesser
Pour la saincte foy exaulcer
De la Conception très digne.
Pour tant tous de cueur vous supplye

Que chascun selon son povoir
De la servir face devoir,
Affin que, au pas de la mort,
La Vierge nous face confort.

AMEN.

Cy fine le mystère du Chevalier qui donna sa femme au Dyable. Imprimé à Lyon, à la maison de feu Barnabé Chaussard, près Nostre-dame-de-Confort, M. D. xliiij. Le XVI• jour de juillet.

FIN DU TOME TROISIÈME.





TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

FIN.